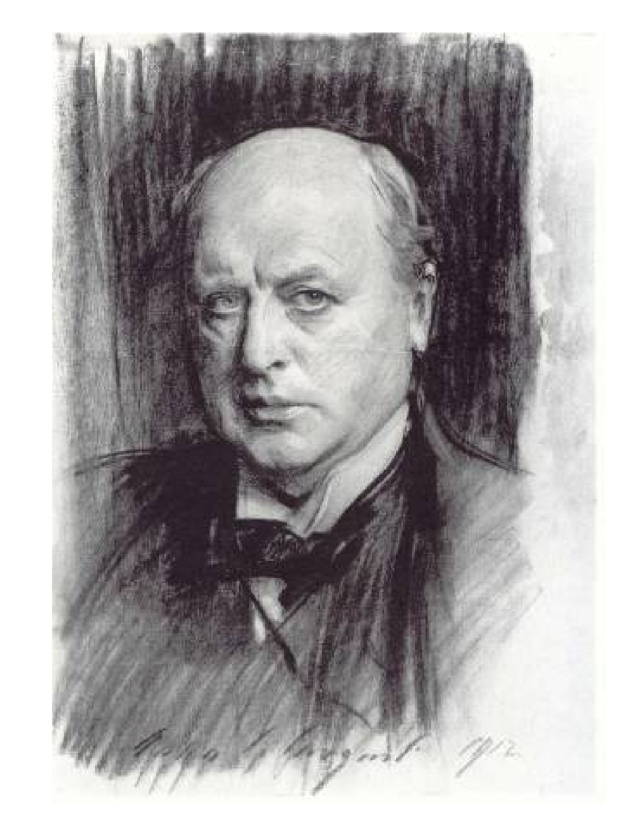
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Henry James

WASHINGTON SQUARE

L'HÉRITIÈRE

(1880)

Table des matières

1 4
2 9
3 16
4 22
5 31
6 39
7 49
8 55
9 63
10 71
11 77
12 84
13 93
14 96
15 108
16 115
17 124
18 130
19 139
20 144

21 153
22 160
23 167
24 174
25 182
26 190
27 196
28 202
29 210
30 219
31 233
32 238
33 245
34 250
35 256
À propos de cette édition électronique 265

1

Il y avait à New-York vers le milieu du siècle dernier un médecin du nom de Sloper qui avait su se faire une situation exceptionnelle dans la haute société. Les médecins de qualité ont toujours joui d'une grande considération en Amérique, et, là plus qu'ailleurs, cette profession a su conquérir le nom de « libérale ». Dans un pays où, pour faire figure dans le monde, il faut ou bien gagner de l'argent, ou avoir l'air d'en gagner, l'art d'Esculape semble avoir combiné le plus heureusement deux motifs de se faire estimer. Être médecin, c'est se servir de ses yeux, de ses mains, ce qui, aux États-Unis, vous classe toujours parmi les honnêtes gens ; c'est aussi appartenir au domaine mystérieux de la science, mérite très apprécié dans une nation où l'amour du savoir n'a pas toujours trouvé de loisirs ni de facilités à sa mesure.

De l'avis général, le docteur Sloper était un grand médecin parce que son savoir égalait son savoir-faire. C'était ce que l'on pourrait appeler un savant, et cependant il ne soignait pas ses malades dans l'abstrait, si l'on peut dire, et leur donnait toujours des médicaments à prendre. Tout en étudiant chaque cas à fond, il n'infligeait pas à ses clients trop d'exposés théoriques, et, bien que d'une minutie parfois agaçante dans ses explications, il ne se contentait pas (comme font, paraît-il, certains médecins) de prescriptions verbales, mais laissait toujours en partant une ordonnance... d'ailleurs illisible.

Il y avait d'autres médecins qui rédigeaient une ordonnance sans avoir auparavant rien expliqué ; mais loin de procéder ainsi, il laissait cette manière de faire aux petits miteux de la profession. On aura compris que je parlais d'un

homme intelligent ; il ne faut pas chercher ailleurs les raisons de la grande renommée qu'avait acquise le docteur Sloper. À l'époque où il allait devenir le personnage central de notre récit, il avait atteint la cinquantaine et sa popularité était à son apogée. Il avait beaucoup d'esprit et il était considéré dans la meilleure société de New-York comme un homme du monde – ce qu'il était en fait, sans aucun doute. Je me hâte d'ajouter, afin qu'il n'y ait pas là-dessus d'équivoque, que ce n'était pas le moins du monde un charlatan. C'était le plus honnête des hommes, plus honnête peut-être que la vie ne lui avait jamais donné l'occasion de le prouver ; et même si on laisse de côté le bel enthousiasme de son cercle de clients, qui se vantaient à tout propos d'avoir le médecin le plus « merveilleux » d'Amérique, il se montrait en tous points digne de l'idée que l'on se faisait de ses talents.

C'était un observateur, un philosophe même, et il lui était si naturel d'être un grand médecin (ou plutôt facile, comme disait la voix populaire), qu'il ne cherchait jamais à se faire valoir, et dédaignait les petits trucs professionnels aussi bien que les airs imposants qui sont l'apanage des médiocres.

Il faut reconnaître qu'il avait été favorisé par la fortune, et que le succès lui avait été spécialement aisé. Il avait fait à vingt-sept ans un mariage d'amour avec la très charmante Miss Harrington, de New-York, qui, en plus de tous ses charmes, avait une très belle dot. Mrs. Sloper était aimable, gracieuse, cultivée, élégante, et avait été en 1820 l'une des plus jolies héritières de cette capitale peu étendue, mais en pleine croissance, qui avait pour centre la Battery, entre les deux rives de la Bay, et dont la limite au nord se perdait alors dans les chemins herbeux de Canal Street. À peine âgé de vingt-sept ans, Austin Sloper était déjà en assez bonne posture pour rendre moins surprenant le choix qu'avait fait de sa personne, parmi une bonne douzaine de soupirants, une jeune fille de la haute société qui avait dix mille dollars de rente et les yeux les plus ravissants de tout Manhattan. Ces yeux, et bien d'autres

merveilles encore, firent du jeune médecin, qui était aussi amoureux qu'aimé, un homme vraiment comblé.

Son bonheur dura environ cinq ans. Son mariage avec une femme riche ne l'avait pas écarté d'un pouce de la voie qu'il s'était tracée, et il se donnait à son métier aussi totalement que s'il n'avait encore d'autre fortune personnelle que le modeste héritage qu'il avait partagé avec ses frères et sœurs à la mort de son père. Et ce n'était pas tellement le désir de s'enrichir qui le poussait que la passion d'apprendre encore et de travailler. Apprendre des choses intéressantes et travailler à des choses utiles – tel était en deux mots le programme qu'il s'était fixé et qui ne lui paraissait pas devoir comporter le moindre changement du fait que sa femme se trouvait être riche. Il aimait son métier et se plaisait à déployer une maîtrise dont il se sentait fier ; et tout en lui prouvait si clairement qu'il était né pour être médecin, qu'il prétendait rester médecin quoi qu'il advienne, et exercer la médecine de la meilleure façon possible. Évidemment, l'aisance de sa vie domestique lui épargnait les côtés les plus déplaisants de sa profession, et les relations qu'avait sa femme parmi les « gens huppés » faisaient qu'il recevait dans son cabinet un bon nombre de malades dont les symptômes, pour n'être pas plus intéressants en eux-mêmes que ceux des classes populaires, se révèlent du moins avec plus de netteté. Il souhaitait enrichir son expérience, et en l'espace de vingt années, il apprit en effet une infinité de choses. Il est juste de dire qu'il acquit une partie de cette expérience dans des conditions telles qu'il eût préféré mille fois s'en passer, quelque enseignement qu'il y puisât. Son premier enfant avait été un petit garçon admirablement doué, de l'aveu même du docteur à qui l'on ne pouvait jamais reprocher d'excès d'enthousiasme ; il l'avait perdu à l'âge de trois ans, malgré tout ce que l'amour de sa mère et la science de son père avaient pu inventer pour le sauver. Deux ans plus tard, Mrs. Sloper avait donné le jour à un autre enfant – enfant d'un sexe qui faisait de la pauvre créature une piètre compensation pour la perte du premier-né tant regretté et dont le père s'était juré de faire un homme accompli.

La petite fille qui naquit fut donc une déception ; mais le pire était encore à venir. Une semaine après la naissance de l'enfant, la jeune mère qui, suivant la formule consacrée, se portait bien, se trouva soudain prise de graves malaises, et, avant qu'une deuxième semaine se fût écoulée, Austin Sloper se trouvait veuf.

Pour un homme dont la profession est d'empêcher les gens de mourir, il n'avait vraiment pas trop bien réussi ; un docteur de talent qui perd en l'espace de trois ans sa femme et son fils pourrait craindre que l'on mît en doute ses capacités professionnelles aussi bien que son amour. Notre ami, cependant, échappa aux critiques ; entendons-nous : il échappa aux critiques du monde extérieur. Car pour ce qui était de lui, il se fit les reproches les plus sanglants qu'un homme peut se faire. Il dut subir jusqu'à la fin de sa vie le joug de cette censure intime et garda toujours les marques de la correction que la main la plus dure qu'il connût lui avait administrée pendant la nuit qui suivit la mort de sa femme. Le monde qui, je l'ai dit, avait de l'amitié pour lui, le plaignait trop pour faire de l'ironie ; son malheur le rendit plus intéressant encore, et acheva de faire de lui l'homme à la mode. Les gens se dirent qu'après tout les familles des médecins ne peuvent échapper aux formes les plus malignes des maladies, et que le docteur avait vu mourir d'autres malades que ceux dont nous venons de parler, ce qui créait un précédent honorable.

Il lui restait sa petite fille, et, bien qu'elle ne fût pas ce qu'il avait désiré, il résolut de l'élever aussi parfaitement que possible. Il avait en réserve beaucoup d'autorité inemployée dont la petite fille bénéficia largement pendant ses premières années. On lui avait donné, naturellement, le nom de sa pauvre mère, et même lorsqu'elle n'était encore qu'un tout petit bébé au maillot, le docteur ne l'appela jamais autrement que Catherine. En grandissant, elle s'affirma de nature saine et robuste, et son père se disait, en la regardant, qu'avec cette mine-là, il ne courait pas le moindre risque de la perdre. J'ai

dit : « avec cette mine-là », parce que, à la vérité... Mais ce n’est pas de cela que je veux parler pour le moment.

2

Quand l'enfant atteignit ses dix ans, le docteur offrit à sa sœur, Mrs. Penniman, de venir vivre chez lui. Il n'avait que deux sœurs, qui s'étaient toutes deux mariées jeunes. La cadette, Mrs. Almond, avait épousé un négociant fort bien dans ses affaires et qui s'enorgueillissait d'une ribambelle de beaux enfants. C'était le type de la mère de famille épanouie, sereine, agréable, sensée, et elle s'entendait fort bien avec son grand homme de frère, qui, en matière de femmes, même quand elles étaient ses proches parentes, manifestait ouvertement ses préférences. Il préférait Mrs. Almond à sa sœur Lavinia, qui avait épousé un clergyman pauvre, maladif, à l'éloquence fleurie, puis était restée veuve à trente-trois ans, sans enfant, sans fortune – sans autre bien que le souvenir des fleurs de rhétorique de Mr. Penniman, et dont quelque secret arôme flottait encore dans ses propres discours. Le docteur Sloper lui avait cependant offert de demeurer sous son toit, et elle avait sauté sur la proposition avec tout l'empressement d'une femme qui a passé dix ans de vie conjugale dans un petit trou de province. Le docteur n'avait pas parlé d'une installation définitive chez lui ; il avait suggéré que sa sœur prît sa maison comme port d'attache pendant qu'elle chercherait un appartement où installer ses meubles. Mrs. Penniman avait-elle vraiment cherché des appartements vides ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'en trouva jamais. Elle s'installa chez son frère et ne s'en alla plus, si bien que quand Catherine atteignit sa vingtième année, sa tante Lavinia était encore l'un des personnages les plus marquants de son *entourage*[1]. La

---

[1] En français dans le texte.

version de Mrs. Penniman était qu'elle était restée chez son frère pour s'occuper de l'éducation de sa nièce. C'est ce qu'elle disait, en tout cas, aux uns et aux autres, sauf au docteur lui-même, qui ne demandait jamais d'explications lorsqu'il lui était facile d'en inventer tout seul tant qu'il voulait. Ajoutons que Mrs. Penniman, qui ne manquait pas d'une certaine assurance superficielle, se gardait, pour certaines raisons, de se poser vis-à-vis de son frère comme un puits de science. Elle n'était pas très fine, mais elle avait cependant assez de flair pour ne pas commettre une erreur pareille ; et son frère, en revanche, avait assez d'esprit pour lui pardonner, dans la situation où elle se trouvait, de vouloir vivre à ses dépens le plus longtemps qu'elle pourrait. Il souscrivit donc tacitement à la proposition informulée de Mrs. Penniman, selon laquelle il était nécessaire que la pauvre petite orpheline eût auprès d'elle une femme supérieure. Son consentement ne pouvait être que tacite, vu la faible impression qu'avaient faite sur lui les capacités intellectuelles de sa sœur. Sauf quand il était tombé amoureux de Catherine Harrington, il n'avait jamais été impressionné par l'esprit des femmes en général ; et bien qu'il fût ce que l'on pourrait appeler un médecin de femmes, il n'avait pour le beau sexe qu'une admiration très mitigée. Il jugeait les complications féminines plus surprenantes qu'édifiantes et trouvait à la *raison*[2] trop de charme pour se complaire, dans l'ensemble, à ce qu'il découvrait chez ses belles clientes. Sa femme avait été une femme sensée, mais c'était là une de ces brillantes exceptions qui confirment la règle ; des quelques certitudes qu'il avait acquises au cours de sa vie, celle-là était peut-être la plus ancrée. Cette certitude ne l'aida pas, on s'en doute, à mieux subir son deuil, ni à mettre fin à son veuvage ; et elle eut pour effet de le rendre encore plus sceptique sur les capacités de Catherine ainsi que sur la valeur des méthodes de Mrs.

[2] En français clans le texte.

Penniman. Il accepta néanmoins, au bout de six mois, l'installation définitive de sa sœur chez lui comme un fait accompli, et, s'aperçut, comme Catherine devenait une jeune fille, qu'il était en effet très utile pour elle d'avoir à ses côtés un autre exemplaire de ce sexe très imparfait. Il usait envers Lavinia d'une scrupuleuse et inébranlable politesse ; et elle ne l'avait encore vu en colère qu'une seule fois dans toute sa vie, au cours d'une discussion théologique avec feu son mari le clergyman. Avec elle, il ne discutait jamais de théologie, ni d'aucune autre chose, d'ailleurs. Il se contentait de lui faire connaître, de la façon la plus nette, sous forme d'ultimatum, ce qu'il désirait qu'elle fît pour Catherine.

Un jour, alors que l'enfant avait à peu près douze ans, il lui avait dit : « Essaie d'en faire une femme intelligente, Lavinia ; j'aimerais qu'elle devienne une femme intelligente ».

Sur quoi Mrs. Penniman, après avoir réfléchi un moment, avait demandé : « Crois-tu, mon cher Austin, qu'il vaut mieux être intelligent que bon ?

« Bon à quoi ? demanda le docteur. On n'est bon à rien si l'on n'est pas intelligent ».

Mrs. Penniman ne vit aucune raison pour contredire son frère sur ce point ; peut-être songeait-elle que son rôle ici-bas avait d'autant plus d'importance qu'elle avait des aptitudes plus variées.

« Bien entendu, je désire que Catherine soit bonne, dit le docteur le lendemain ; mais elle n'en sera pas moins vertueuse pour n'être pas une imbécile. Je ne crains pas qu'elle soit mauvaise ; il n'y aura jamais un grain de malice dans sa nature. Elle est bonne comme le bon pain, comme disent les Français ; dans six ans d'ici, je ne tiendrai pas à ce qu'on la compare à une bonne miche ».

« Crains-tu donc qu'elle reste par trop sèche ? Mon cher, moi je fournis le beurre ; ainsi tu n'as pas besoin de t'inquiéter ! » déclara Mrs. Penniman, qui s'était chargée elle-même des arts d'agrément et accompagnait sa nièce chez son professeur de piano ainsi qu'au cours de danse. Or, si Catherine était assez douée pour le piano, il faut bien dire que c'était une piètre danseuse.

Mrs. Penniman était grande, mince, blonde, plutôt fanée ; d'une amabilité à toute épreuve et d'une distinction à nulle autre pareille ; elle lisait surtout des romans ; elle ne savait jamais dire les choses sans biais ni détours. Elle était romanesque, sentimentale, et folle de petits secrets et de mystères – passion bien innocente, car jusque-là ses secrets lui avaient servi à peu près autant que des bulles de savon. Elle ne disait pas non plus toujours la vérité ; mais cela non plus n'avait pas grande importance, car elle n'avait jamais eu rien à cacher. Elle aurait rêvé d'avoir un amoureux et de correspondre avec lui sous un faux nom par le canal d'une poste privée ; je m'empresse de dire que son imagination ne s'aventurait jamais vers des réalités plus précises. Mrs. Penniman n'avait jamais eu d'amoureux, mais son frère, qui était très perspicace, devinait ce qui se passait dans sa tête. « Quand ma fille aura dix-sept ans, se disait-il, Lavinia essaiera de lui faire croire qu'un beau jeune homme à moustache est amoureux d'elle. Ce sera entièrement faux : aucun jeune homme, avec ou sans moustache, ne s'éprendra jamais de Catherine. Mais Lavinia foncera sur cette idée et en parlera à la petite ; peut-être même, si son goût pour les manœuvres clandestines ne demeure le plus fort, m'en parlera-t-elle à moi-même. Catherine ne verra rien, ne croira pas ce que sa tante lui dira, heureusement pour la paix de son cœur ; elle n'est pas romanesque ma pauvre Catherine ».

C'était une enfant bien portante et robuste, sans la moindre trace de la beauté de sa mère. On ne peut pas dire qu'elle était laide ; elle était simplement quelconque, terne et douce. L'éloge le plus poussé qu'on ait jamais fait d'elle était qu'elle avait une

« gentille » figure ; et, toute héritière qu'elle fût, personne ne s'était jamais avisé de la mettre sur la liste des jeunes filles à courtiser. Son père avait mille fois raison de parler de sa pureté ; elle était pure, excellemment, imperturbablement ; affectueuse avec cela, docile, obéissante, et toujours prête à dire la vérité. Elle avait beaucoup aimé jouer étant enfant, et bien que ce ne soit pas un trait poétique pour une héroïne, je dois ajouter qu'elle était très gourmande. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle allait voler des raisins secs dans le placard de la cuisine ; mais elle s'achetait des choux à la crème avec son argent de poche. À ce compte-là, quel biographe parlant sincèrement de ses jeunes années oserait être sévère sur ce sujet ? Non, Catherine n'était pas intelligente ; elle ne comprenait pas vite ce qu'elle lisait, ni aucune autre chose, d'ailleurs. Elle n'était cependant pas totalement stupide et avait tout de même fait assez d'études pour tenir convenablement sa place dans une conversation avec des jeunes gens et des jeunes filles de son âge, au milieu desquels il est juste de dire qu'elle n'occupait qu'un rang effacé. Et l'on sait pourtant combien il est facile à New-York pour une jeune fille d'occuper les premiers rangs. Catherine, qui était extrêmement modeste, n'avait pas le moindre désir de briller, et dans la plupart des réunions mondaines où elle était invitée, elle s'arrangeait pour rester à l'arrière-plan. Elle aimait tendrement son père et avait très peur de lui ; elle pensait que c'était l'homme le plus intelligent, le plus beau et le plus célèbre du monde. La pauvre enfant éprouvait tant de plénitude dans le don même de son cœur que le petit frémissement de crainte qui se mêlait à son amour pour son père aiguisait cet amour plus qu'il ne le tempérait. Elle n'avait d'autre désir que de lui plaire, et le bonheur, pour elle, c'était d'avoir réussi à lui plaire. Elle n'y était jamais parvenue au-delà d'un certain point. Bien que, dans l'ensemble, il la traitât avec une grande bonté, elle sentait très bien cette limite, et l'espoir de réussir à la franchir un jour suffisait à remplir et à inspirer toute sa vie. Elle ne pouvait naturellement pas savoir qu'elle n'était rien de ce qu'il eût voulu qu'elle fût, bien que, à

trois ou quatre reprises, le docteur le lui eût presque fait comprendre. Elle devint une jeune fille calme et bien portante, mais quand elle atteignit ses dix-huit ans, Mrs. Penniman n'avait pas réussi à faire d'elle une femme intelligente. Le docteur Sloper aurait bien voulu être fier de sa fille ; mais il n'y avait rien en Catherine dont il pût être fier. Rien non plus, évidemment, dont il pût avoir honte ; mais cela n'était pas suffisant pour le docteur, qui avait de l'orgueil et qui aurait aimé pouvoir se dire que sa fille était un être exceptionnel. Il aurait été normal qu'elle fût belle et gracieuse, intelligente et distinguée ; car sa mère avait été la femme la plus exquise de son temps – temps si bref – et pour ce qui est de son père, il savait évidemment ce qu'il valait. Il avait des moments de rage à l'idée d'avoir donné le jour à une enfant sans intérêt, et il lui arrivait même parfois de penser avec un certain plaisir qu'il valait mieux que sa femme n'ait pas vécu pour voir cela. Bien entendu, il lui fallut assez longtemps pour découvrir cette disgrâce, et ce n'est que lorsque Catherine eut complètement achevé sa croissance qu'il considéra la chose comme sans remède. Il donna à sa fille le bénéfice d'un nombre incroyable de doutes ; il se garda de toute conclusion hâtive. Mrs. Penniman lui répétait à tout moment que la petite avait une nature en or ; mais il savait ce qu'il fallait penser de ces mots-là. Cela voulait dire, selon lui, que sa fille n'avait pas assez de bon sens pour s'apercevoir que sa tante était une dinde – manque de bon sens qu'aurait certainement apprécié Mrs. Penniman. Cette dernière, d'ailleurs, aussi bien que son frère, se trompait sur la naïveté de Catherine ; car la jeune fille, bien qu'ayant pour sa tante une sincère affection et une profonde gratitude pour ce qu'elle lui devait, lui refusait jusqu'à la moindre trace de cette tendre crainte qui était la marque de son admiration pour son père. À ses yeux, Mrs. Penniman n'avait rien qui participât de l'infini ; Catherine la voyait en plein relief, si l'on peut dire, et n'était nullement éblouie par cette apparition ; tandis que les merveilleuses facultés de son père s'étendaient si loin qu'elles semblaient se perdre dans une sorte de vague lumineux, qui

n’en marquait pas cependant la limite, mais seulement le point où l’esprit de Catherine cessait de pouvoir les suivre.

Il ne faudrait pas croire que le docteur Sloper faisait sentir à la pauvre enfant combien peu elle ressemblait à la fille qu’il eût souhaité et quelle déception elle était pour lui. Au contraire, par crainte de se montrer injuste envers elle, il faisait son devoir de père avec un zèle exemplaire, et se montrait heureux de son affection sans bornes. De plus, il était philosophe ; il avait fumé bien des cigares avant de digérer sa déception, et, à la longue, il s’était fait une raison. Il trouva une sorte de satisfaction à se dire qu’il n’attendait rien de cette enfant-là, mais son raisonnement était assez paradoxal : « Je n’attends rien, insistait-il, donc, si elle me surprend agréablement, ce sera tout bénéfice pour moi. Dans le cas contraire, je n’aurai rien perdu ». Ces réflexions se situaient à l’époque des dix-huit ans de Catherine, ce qui montre bien que le docteur n’avait pas porté sur sa fille de jugement hâtif. Et cette jeune fille de dix-huit ans lui semblait non seulement incapable de lui réserver des surprises, mais d’en éprouver jamais elle-même, tant elle était calme et inerte. Il y avait même des gens sans aménité qui la traitaient de bûche. Mais la raison de cette attitude était sa timidité : elle était douloureusement, irrémédiablement timide. On ne s’en rendait pas bien compte, et on la croyait surtout indifférente. En fait, c’était l’être le plus sensible qu’il y eût jamais.

3

Comme enfant, elle promettait d'être grande, mais à l'âge de seize ans, sa croissance s'était arrêtée, si bien que sa taille, comme presque tout en elle, ne dépassait pas la moyenne. Elle était vigoureuse, pourtant, bien faite, et grâce au ciel, d'une excellente santé.

J'ai dit que le docteur était philosophe, mais je n'aurais pas répondu de sa philosophie si la pauvre Catherine avait été maladive et plaintive. Ce qu'il y avait de plus séduisant en elle était précisément son air de santé et ses belles joues fraîches où s'épanouissaient à l'envi les lis et les roses. Elle avait l'œil petit et sans éclat, des traits plutôt lourds, d'épais cheveux châtains et lisses. Une fille quelconque, sans intérêt, disaient d'elle les gens les moins bienveillants – une jeune fille calme et bien élevée, disaient les personnes douées de quelque imagination. Quand elle eut enfin compris qu'elle était une jeune fille – et cela demanda pas mal de temps et de persuasion – elle se mit tout d'un coup à adorer la toilette : et cela avec toute l'impétuosité d'une néophyte. Là encore, je ne voudrais pas accabler mon héroïne, mais il faut bien dire que son goût n'était rien moins que sûr ; elle commettait force erreurs et confusions. Cette débauche de parure n'était pas autre chose que le désir de s'exprimer chez un être plutôt silencieux ; elle essayait de mettre dans sa toilette l'éloquence qui manquait à ses discours et à laisser parler franchement sa nature. Mais dès lors qu'il fallait juger de son esprit par sa manière de s'habiller, ce n'était pas la faute des gens s'ils la croyaient très sotte. Ajoutons que, bien qu'elle eût une grande fortune en perspective – son père, depuis des années, gagnait vingt mille dollars par an et en économisait la moitié – elle ne disposait pas pour s'habiller de

plus d'argent que la plupart des jeunes filles sans fortune. À cette époque, on sacrifiait encore à New-York sur les autels de la Simplicité Républicaine, et le docteur Sloper aurait aimé que sa fille fût, avec une grâce tout athénienne, prêtresse de cet aimable culte. Il grinçait des dents, en privé, à l'idée qu'il avait une fille à la fois laide et endimanchée. Car s'il aimait lui-même les choses agréables de la vie, il avait la plus grande horreur de la vulgarité. Il prétendait même que la tendance du jour était toute vers cette vulgarité détestable. Ajoutons qu'il y a trente ans, le luxe aux États-Unis n'était pas comparable à ce qu'il est à présent, et que le père de Catherine avait sur l'éducation des jeunes filles des idées plutôt conservatrices. Non qu'il eût des principes bien définis sur ce point ; la mode n'était pas encore de s'entourer de principes comme d'une ceinture de remparts. Il lui semblait simplement convenable et raisonnable qu'une jeune fille bien élevée n'étalât pas sa fortune sur son dos. Or Catherine avait un large dos et aurait pu y étaler une imposante fortune ; mais par crainte de s'exposer aux critiques de son père, elle n'avait jamais montré ce dos à nu, et elle avait vingt ans révolus quand elle s'offrit pour la première fois une robe du soir ; une robe rouge à frange dorée ; elle en avait secrètement envie depuis des années. Ainsi harnachée, elle avait l'air d'avoir trente ans ; mais ce qui est assez curieux, c'est qu'en dépit de sa passion pour les falbalas, elle n'était pas du tout coquette et qu'elle ne songeait, quand elle choisissait une robe, qu'à l'effet que la robe, et non elle-même, allait produire. L'historien, sur ce point, est à court d'explication, mais les faits sont là. C'est dans cet équipage somptueux qu'elle se rendit à une soirée intime, où l'avait invitée sa tante, Mrs. Almond. La jeune fille venait d'entrer dans sa vingt-et-unième année, et la soirée de Mrs. Almond inaugurait pour elle une ère très importante.

Depuis quelques années déjà, le docteur Sloper avait transporté ses pénates dans la ville haute, comme on disait alors. À l'époque de son mariage, il s'était installé dans une maison à faîtage de granit avec une énorme arche vitrée au-dessus de la porte, située à cinq minutes de l'Hôtel de Ville. Ce

quartier, déjà considéré alors comme très élégant, avait connu sa plus grande vogue aux alentours de 1820. Puis, peu à peu, la mode avait dessiné un mouvement irrésistible vers le nord, comme cela était inévitable dans une ville telle que New-York où la circulation ne peut se faire que dans le sens d'une étroite bande de terrain. Ainsi les innombrables voitures qui sillonnaient Broadway purent-elles s'espacer plus facilement sur les deux rives. Lorsque le docteur se décida à changer de domicile, ce qui avait été jadis l'écho encore discret de l'activité commerciale était devenu un insupportable fracas – qui n'en charmait pas moins les oreilles des braves citoyens, passionnés pour ce qu'ils appelaient avec complaisance le développement de leur île fortunée. Le docteur Sloper ne s'intéressait que très indirectement à ce développement bruyant – pourtant, si l'on songe que, quelques années plus tard, la bonne moitié de ses malades se trouvèrent être des hommes d'affaires surmenés, le phénomène aurait pu l'intéresser d'assez près – et quand il vit que la plupart des maisons voisines toutes pareilles à la sienne se transformaient en bureaux, en entrepôts, en agences maritimes, et, d'une manière générale en repaires pour le monde méprisable du négoce, il résolut de chercher un coin plus calme.

Or, en 1835, c'est Washington Square qui se trouvait être l'endroit rêvé pour les gens de goût épris de tranquillité, et c'est là que le docteur se fit construire une maison ; une belle maison « moderne » avec une large façade, un balcon devant les fenêtres du salon, et quelques marches blanches menant à la porte d'entrée, elle-même encadrée de marbre blanc. Cette maison, ainsi que la plupart des maisons voisines, qui lui ressemblaient trait pour trait, représentait pour les New-Yorkais de ce temps-là, le sommet de la science architecturale, et il faut reconnaître qu'elles font encore aujourd'hui très bonne figure. Toutes ces maisons donnaient sur le Square, sorte de jardin planté de toutes sortes d'arbres et d'arbustes sans prétention et entouré d'une barrière de bois qui augmentait encore son aspect champêtre et bon enfant ; à deux pas de là,

c'était l'imposante Cinquième Avenue qui commençait précisément à la hauteur de Washington Square, et qui, déjà large et sûre d'elle-même, semblait prévoir la haute destinée qui allait être la sienne. Je ne sais pas si c'est le souvenir de leur enfance, mais bien des New-Yorkais ont une prédilection marquée pour cette partie de la ville. Il faut dire que Washington Square a conservé une atmosphère de paix rêveuse qu'on trouve de plus en plus rarement dans les autres quartiers de la grande cité tapageuse ; il y règne un air de certitude, d'aisance et de noblesse que ne possèdent pas les régions plus modernes desservies par la grande artère centrale – l'air d'avoir une espèce de passé. Combien de nous, s'il faut en croire les souvenirs de nos nourrices, avaient vu le jour dans ce paradis de tous les raffinements et rendu visite, là, à de vieilles aïeules solitaires qui donnaient des goûters dont la splendeur frappait l'imagination et faisait venir l'eau à la bouche ; c'est là que nous avions fait nos premiers pas hors de la nursery et trottiné à côté de notre bonne, en respirant à pleines narines l'odeur particulière des vernis du Japon qui, en ce temps-là foisonnaient dans le Square et répandaient un arôme que nous n'étions pas encore assez avertis pour détester comme il le méritait ; là, enfin, qu'avait été notre première école, tenue par une vieille dame à la vaste poitrine et à la croupe volumineuse, dont la férule et l'éternelle tasse de thé dans de la porcelaine bleue dépareillée, avaient à la fois développé notre sens de l'observation et enrichi nos sensations. C'est là, en tout cas, que mon héroïne devait passer bien des années de sa vie, ce qui excuse cette longue parenthèse topographique.

Mrs. Almond habitait bien plus au nord, dans une rue embryonnaire portant un numéro de trois chiffres – région où les empiétements de la ville avaient un air un peu irréel avec ses peupliers toujours debout au milieu des pavés (et encore quand les rues étaient pavées), qui agitaient leurs feuilles par-dessus les toits pointus d'anciennes maisons hollandaises, tandis que les cochons et les poules cherchaient leur vie dans les ruisseaux. Ces éléments de pittoresque campagnard ont complètement

disparu aujourd'hui des rues de la ville ; mais bien des personnes pas tellement âgées se souvenaient fort bien avoir vu un semblable état de choses dans des rues qui seraient honteuses aujourd'hui qu'on le leur rappelât. Catherine avait force cousins et cousines, et elle était très amie avec tous les enfants de sa tante Almond, qui n'étaient pas moins de neuf. Il y avait eu un temps où elle leur avait fait un peu peur parce qu'ils la croyaient, comme on dit, savante jusqu'au bout des ongles, sans compter que quelqu'un qui passait sa vie en compagnie de Mrs. Penniman avait forcément quelque chose d'intimidant. Mrs. Penniman inspirait plutôt de l'admiration que de l'affection aux jeunes Almond. Elle avait des manières étranges et un peu effrayantes ; pendant vingt ans elle avait porté le deuil de son mari, pour arborer un beau matin des roses à son chapeau ; ses vêtements noirs étaient constellés bizarrement aux endroits les plus imprévus de boucles, de bracelets et de broches qui n'encourageaient pas la familiarité. Elle prenait les enfants trop au sérieux, en bien comme en mal, et leur donnait tellement l'impression qu'elle attendait d'eux des choses rares et subtiles qu'on était en visite chez elle comme à l'église quand on est assis au premier rang.

On finit pourtant par s'apercevoir que Mrs. Penniman ne tenait pas une grande place dans la vie de Catherine, qu'elle ne faisait pas corps avec elle, et que, les jours où la petite fille venait passer un dimanche avec ses cousins et cousines, elle ne demandait pas mieux que de jouer à « scions-du-bois » ou même à saute-mouton. Ceci établi, les enfants n'eurent pas de peine à s'entendre, et pendant plusieurs années Catherine joua beaucoup avec ses jeunes cousins. Je parle surtout des cousins, parce que sept sur neuf des enfants Almond étaient des garçons, et que Catherine avait une préférence marquée pour les jeux qui se jouent en culottes. Peu à peu, cependant, les culottes firent place à des pantalons, et les possesseurs des pantalons durent se préparer à la vie. Les aînés, qui étaient plus âgés que Catherine, partirent pour le collège ou entrèrent dans des maisons de commerce. Des deux filles, l'aînée se maria dès qu'elle fut en âge

de s’établir, et l’autre, dès qu’il en fut temps aussi, se fiança. C’était pour fêter ces fiançailles-là que Mrs. Almond donnait la soirée intime dont j’ai parlé. Sa fille devait épouser un jeune agent de change un peu boulot qui n’avait que vingt ans ; tout le monde était très satisfait de ce choix.

4

Mrs. Penniman, hérissée de plus de pendeloques et de broches que jamais, vint naturellement à la fête accompagnée de sa nièce ; le docteur avait promis de venir aussi, bien qu'assez tard. On devait danser beaucoup, et dès la quatrième ou cinquième danse, Catherine vit venir à elle sa cousine Marianne escortée d'un grand jeune homme. Et celle-ci présenta le jeune homme comme quelqu'un qui avait le plus vif désir de faire la connaissance de notre héroïne, et comme un cousin d'Arthur Townsend, son propre fiancé.

Marianne était une jolie petite personne de dix-sept ans, toute menue, et parée d'une large ceinture ; on voyait à ses manières élégantes qu'elle n'avait pas attendu le mariage pour prendre de l'assurance. Elle avait déjà des airs de maîtresse de maison, accueillant les invités, s'éventant gracieusement, disant qu'il y avait tellement de monde qu'elle n'aurait pas une minute pour danser. Elle fit tout un petit discours sur le compte du cousin de Mr. Townsend, à qui elle donna une tape de son éventail avant de s'élancer vers d'autres invités. Catherine n'avait pas compris tout ce que Marianne avait dit : elle était trop captivée par l'aisance de manières et la vivacité de la jeune fille et par la beauté du jeune homme. Elle avait pourtant, ce qui ne lui arrivait pas souvent, réussi à attraper le nom du jeune homme, qui se trouvait être le même que celui du petit agent de change de Marianne. Catherine était toujours troublée quand on lui présentait quelqu'un ; cela lui paraissait toujours pénible, et elle se demandait comment certaines gens – ce jeune homme en particulier – pouvaient s'en émouvoir aussi peu. Que devait-elle dire, et qu'arriverait-il si elle ne disait rien ? Jusqu'ici il n'était rien arrivé que de très agréable. Mr. Townsend, sans laisser à

Catherine le temps de se sentir embarrassée, s'était mis à parler en souriant gaiement, comme s'il la connaissait depuis un an.

« Quelle charmante soirée ! quelle ravissante maison ! quelle famille délicieuse ! et que votre cousine est donc jolie ! »

Mr. Townsend, en faisant ces remarques, n'avait pas l'air d'en exagérer l'importance, et entrait ainsi en matière avec quelqu'un dont il venait de faire connaissance. Il regardait Catherine droit dans les yeux. Elle ne répondait rien ; elle se contentait d'écouter et de le regarder ; et lui, comme s'il ne s'était pas attendu à ce qu'elle répondît quoi que ce soit, continuait à parler de choses et d'autres du même ton amical et naturel. Catherine, pour muette qu'elle se trouvât, n'éprouvait aucune gêne ; elle trouvait tout à fait normal que ce soit lui qui parlât et qu'elle se contentât de le regarder. Ce qui expliquait son admiration, c'est que le jeune homme était très bien de sa personne, ou plutôt, comme elle se le disait à elle-même, très beau. La musique s'était tue un instant, puis soudain elle reprit ; alors il lui demanda, avec un sourire plus appuyé, plus significatif que les autres, si elle voulait lui faire l'honneur de danser avec lui. Même à cette demande, elle ne répondit que par un murmure et le laissa simplement mettre son bras autour de sa taille – et lorsqu'il fit ce geste, elle eut plus que jamais l'impression qu'elle avait déjà eue parfois, qu'il était surprenant que le bras d'un jeune homme eût le droit de se poser sur sa taille – et déjà il l'entraînait dans un doux tournoiement de polka tout autour du salon. Quand ils s'arrêtèrent, elle sentit qu'elle était rouge ; et c'est seulement alors que, pendant quelques instants, elle cessa de le regarder. Elle s'éventa, puis s'absorba dans la contemplation des fleurs de son éventail. Il lui demanda si elle voulait reprendre la danse, et elle ne répondit pas tout de suite, les yeux toujours fixés sur les fleurs de l'éventail.

– Est-ce que cela vous fait tourner la tête ? demanda-t-il avec la plus grande sollicitude.

Catherine alors le regarda ; il était vraiment très beau, et il n'était pas rouge le moins du monde.

– Oui, dit-elle sans trop savoir pourquoi, car la danse ne lui faisait jamais tourner la tête.

– Eh bien, dans ce cas, dit Mr. Townsend, nous allons nous asseoir et bavarder. Je vais nous trouver un bon coin.

Il trouva un bon coin – un endroit charmant ; un petit canapé qui semblait fait juste pour deux personnes. À cette heure, les salons étaient pleins de monde ; les danseurs étaient de plus en plus nombreux, et les invités qui ne dansaient pas se tenaient debout, le dos tourné aux deux jeunes gens, de sorte que Catherine et son cavalier se trouvaient comme en retrait et à l'abri des regards. « *Nous* allons bavarder » avait dit le jeune homme ; mais c'est toujours lui qui continuait à parler seul. Catherine, mollement adossée contre le canapé, tenait les yeux fixés sur lui et le trouvait plein d'esprit. Ses traits ressemblaient à ceux des jeunes gens que l'on voit sur les tableaux ; Catherine n'en avait jamais vu d'aussi fins, élégants et bien dessinés à aucun des jeunes gens qu'elle rencontrait dans les rues ou dans les salons de New-York. Il était long et mince, et cependant il avait l'air plein de force. Catherine le comparait dans son esprit à une statue. Mais une statue n'aurait pas parlé comme lui, et surtout, une statue n'aurait pas eu des yeux de cette mystérieuse couleur. C'était la première fois qu'il venait chez Mrs. Almond ; il se sentait perdu dans ce milieu nouveau ; et Catherine était bien bonne de venir à son secours. Il était cousin d'Arthur Townsend, pas cousin germain, non ; cousin assez éloigné, même – et Arthur l'avait amené ici pour le présenter à sa future belle-famille. À vrai dire, il ne connaissait pas du tout New-York. Il y était né ; mais il en avait été absent pendant des années. Il avait roulé sa bosse un peu partout et vécu dans des pays lointains ; il n'était à New-York que depuis quelques semaines. C'était une belle ville, mais il s'y sentait seul.

– Vous comprenez, les gens vous oublient, dit-il en enveloppant Catherine de son merveilleux regard, tandis que, penché en avant de biais et les coudes sur les genoux, il se tournait vers elle.

Catherine eut l'impression qu'il n'était pas possible de l'oublier une fois qu'on l'avait vu ; mais cette réflexion elle la garda pour elle, presque comme une chose précieuse que l'on voudrait mettre à l'abri.

Ils restèrent assis un bon moment. Sa conversation était très divertissante. Il lui demanda qui étaient les gens qui étaient assis dans leur voisinage ; il essayait de deviner leurs parentés et commit à leur sujet les erreurs les plus comiques. Il se moquait d'eux très librement, d'une manière objective, détachée. Catherine n'avait jamais entendu personne – surtout parmi les jeunes gens – parler de cette manière-là. Il parlait comme on parle dans les romans ; ou mieux, on aurait dit un acteur sur la scène, tout près de la rampe, les yeux fixés sur la salle et servant de point de mire à tous les spectateurs ; et c'était merveille qu'il pût garder si bien son sang-froid. Et pourtant Mr. Townsend n'avait pas l'air d'un acteur ; il paraissait trop sincère, trop naturel pour un acteur. Tout cela était bien intéressant ; mais tandis qu'elle roulait ces réflexions dans sa tête, Marianne Almond venait vers eux en se frayant un chemin parmi les danseurs et, découvrant les deux jeunes gens encore ensemble, poussait une exclamation ironique ; sur quoi tous les invités se retournèrent et Catherine rougit brusquement. Marianne mit fin à leur conversation et dit à Mr. Townsend – qu'elle traitait comme si elle était déjà mariée, et qu'il fût déjà son cousin – d'aller vite trouver sa mère qui, depuis plus d'une demi-heure, le réclamait pour le présenter à Mr. Almond.

– Nous nous reverrons ! dit-il à Catherine en la quittant, et la jeune fille trouva ces paroles pleines d'originalité.

Sa cousine la prit par le bras et l'obligea à se promener avec elle un moment.

– Je n’ai pas besoin de te demander ce que tu penses de Morris ! dit la jeune fille en riant.

– Il s’appelle Morris ?

– Je ne te demande pas ce que tu penses de son nom, mais ce que tu penses de lui, dit Marianne.

– Oh, rien de spécial ! répondit Catherine, qui pour la première fois de sa vie, déguisait sa pensée.

– J’ai bien envie de lui répéter cela ! s’écria Marianne. Ça lui fera du bien. Il est tellement content de lui !

– Content de lui ? demanda Catherine stupéfaite.

– C’est Arthur qui le dit, et Arthur le connaît bien.

– Oh, ne va pas lui répéter cela ! implora Catherine à mi-voix.

– Que je ne lui dise pas qu’il est content de lui ? Je le lui ai dit une bonne douzaine de fois !

Devant tant d’audace, Catherine considéra sa menue cousine avec stupéfaction. C’était sans doute parce que Marianne allait se marier qu’elle avait tant de confiance en elle ; mais elle se demanda si jamais, lorsqu’elle serait fiancée elle-même, elle oserait dire les choses aussi carrément.

Un peu plus tard elle découvrit sa tante Penniman, assise dans l’embrasure d’une fenêtre, la tête penchée de côté et son face-à-main doré en fonction, en train d’inspecter la foule. Devant elle se tenait un monsieur, légèrement incliné et dont Catherine ne voyait que le dos. Elle reconnut immédiatement ce dos, bien qu’elle ne l’eût jamais vu ; car, lorsqu’il avait pris congé d’elle à la demande de Marianne, il s’était retiré comme il sied, à reculons et sans se retourner. Morris Townsend – ce nom lui était déjà des plus familiers, comme si quelque voix l’eût répété sans cesse à son oreille depuis une demi-heure –

Morris Townsend était en train d'éplucher les invités pour le bénéfice de sa tante, comme il l'avait fait pour elle ; il avait des trouvailles spirituelles, qui faisaient sourire Mrs. Penniman, visiblement amusée. Dès qu'elle les eut aperçus, Catherine s'éloigna ; elle n'aurait voulu pour rien au monde qu'il se retourne et l'aperçoive. Mais elle se sentit contente de tout cela, très contente. Il lui semblait qu'il se rapprochait d'elle en parlant ainsi avec Mrs. Penniman, si étroitement mêlée à sa vie de tous les jours ; elle pouvait ainsi mieux le contempler que si elle eût été elle-même l'objet de ses civilités ; et c'était bon signe aussi qu'il ait plu à sa tante Lavinia et qu'elle n'ait pas été surprise ni choquée par ce qu'il disait ; car tante Lavinia se montrait toujours très difficile, fidèle en cela au souvenir de feu son mari, qui, elle en avait convaincu le monde entier, avait été l'esprit de conversation fait homme. Un des petits Almond, comme les appelait Catherine, invita notre héroïne pour un quadrille, et, pendant un bon quart d'heure, ses pieds, faute de mieux, se trouvèrent occupés. Il n'était pas question cette fois d'étourdissements ; sa tête ne tournait pas le moins du monde. Le quadrille venait juste de finir quand elle se trouva brusquement face à face avec son père. Le docteur avait une façon de sourire bien à lui : un léger plissement des yeux – ces yeux d'un gris clair si transparent ! – et un petit mouvement de ses lèvres minces et rasées. C'est avec un de ces sourires qu'il examina sa fille dans sa robe écarlate.

– Se peut-il que cette splendide créature soit ma propre enfant ? dit-il.

On l'aurait bien surpris si on lui avait dit qu'il ne parlait jamais à Catherine que sur le mode ironique ; et c'était cependant un fait. Catherine était toujours contente lorsque son père lui adressait la parole ; mais il lui fallait, pour ainsi dire, qu'elle s'arrange pour en tirer du plaisir. Il y avait toujours dans le tissu des propos de son père quantité de fausses coupes, de chutes et de petits bouts d'ironie, dont Catherine ne savait quoi faire et qui lui semblaient trop difficiles à utiliser ; et pourtant

Catherine, n'accusant que son manque d'imagination, sentait confusément que ces pointes étaient trop précieuses pour être gaspillées et que, toutes perdues qu'elles fussent pour elle, elles enrichissaient le fond commun de la sagesse humaine.

– Je ne suis pas splendide, dit-elle doucement, en regrettant de n'avoir pas mis une autre robe.

– Tu es somptueuse, opulente, coûteuse, rétorqua son père, tu as l'air d'avoir quatre-vingt mille livres de rente.

– Oh, bien, puisque je ne les ai pas !... dit Catherine étourdiment.

Elle n'avait encore qu'une idée très vague de la fortune qui l'attendait.

– Et ne les ayant pas, tu ne devrais pas avoir l'air de les avoir. T'es-tu bien amusée ?

Catherine hésita un instant ; puis, détournant la tête :

– Je suis assez fatiguée, murmura-t-elle.

On se souvient que cette soirée était le commencement d'une ère importante dans la vie de Catherine. Pour la seconde fois de sa vie, elle avait répondu par une échappatoire ; et le commencement d'une ère de dissimulation est une date très importante en soi. Catherine n'était pas aussi fatiguée qu'elle le disait.

Pourtant, dans la voiture qui les ramenait à Washington Square, elle fut aussi silencieuse que si elle avait été vraiment fatiguée. Le docteur Sloper avait pour parler à sa sœur Lavinia un ton qui ressemblait beaucoup à celui qu'il avait adopté envers Catherine.

– Quel était ce jeune homme qui te faisait la cour ? demanda-t-il à Mrs. Penniman.

– Vraiment, mon cher ! murmura Mrs. Penniman en haussant les épaules.

– Il semblait très pressant. Toutes les fois que j’ai regardé de votre côté, pendant une bonne demi-heure, il avait un air d’adoration.

– L’adoration ne m’était pas destinée, dit Mrs. Penniman, c’est de Catherine qu’il me parlait.

Catherine avait écouté de toutes ses oreilles.

– Oh, ma tante ! protesta Catherine d’une voix étouffée.

– Il est très bel homme ; très intelligent ; et il s’exprime avec le plus grand – le plus grand bonheur, continua la tante.

– Il est donc amoureux de cette créature royale ? demanda le docteur en riant.

– Oh, père ! souffla Catherine d’une voix encore plus étouffée, en remerciant le ciel de ce qu’il fasse noir dans la voiture.

– Je ne sais pas ; mais il a beaucoup admiré sa robe.

Catherine ne se dit pas à elle-même dans l’obscurité : « Quoi, rien que ma robe ? » Les paroles de Mrs. Penniman la frappaient plutôt par leur plénitude que par leur pauvreté.

– Tu vois, dit son père, il croit que tu as quatre-vingt mille livres de rentes.

– Je ne crois pas qu’il pense à cela, dit Mrs. Penniman, c’est un esprit trop distingué.

– Il faut qu’il soit formidablement distingué pour ne pas penser à cela !

– C’est pourtant vrai ! lança Catherine sans savoir ce qui lui arrivait.

– Tiens, je te croyais endormie, répondit le docteur. « L'heure a sonné ! » ajouta-t-il pour lui-même. Lavinia est en train de fabriquer un roman pour Catherine. Ce n'est pas bien de jouer des tours pareils à la pauvre petite. Comment s'appelle ce monsieur ? reprit-il à haute voix.

– Je n'ai pas compris son nom, et cela m'aurait gênée de le lui demander. Il s'est fait présenter à moi, dit Mrs. Penniman avec une certaine emphase ; mais tu sais comme on comprend mal ce que dit Jefferson. (Jefferson était Mr. Almond.) Tu sais, toi, Catherine comment ce monsieur s'appelle ?

Pendant une seconde, sauf le bruit des roues de la voiture, on n'entendit pas un souffle. Puis, Catherine répondit très doucement :

– Je ne sais pas, ma tante.

Et, en dépit de son cynisme, son père crut ce qu'elle disait.

5

Il apprit ce nom qu'il venait de demander quelques jours plus tard, après une visite que firent à Washington Square, Morris Townsend et son cousin. Mrs. Penniman n'avait pas dit à son frère, dans la voiture, qu'elle avait laissé comprendre à cet aimable jeune homme, dont elle ignorait le nom, que sa nièce et elle auraient beaucoup de plaisir à le voir ; mais elle fut ravie, et même un peu flattée, quand à la fin d'un après-midi de dimanche, les deux jeunes gens se firent annoncer. D'être accompagné par Arthur Townsend rendait sa visite plus naturelle et facile ; Arthur était sur le point d'entrer dans la famille, et Mrs. Penniman avait fait remarquer à Catherine que, puisqu'il allait épouser Marianne, ce serait poli de sa part de leur rendre visite. On était dans les derniers jours de l'automne, et Catherine et sa tante étaient assises auprès du feu, dans le petit salon à la fin de l'après-midi.

Arthur Townsend s'occupa de Catherine, pendant que son cousin s'installait auprès de Mrs. Penniman, sur le sofa. Jusque-là, Catherine n'avait pas été très exigeante ; il ne fallait pas faire de grands frais pour lui plaire – et elle aimait causer avec les jeunes gens. Mais le fiancé de Marianne, ce soir-là, réussit à éveiller son sens critique ; assis devant le feu, il regardait les flammes en se frottant les genoux. Quant à Catherine, elle n'essayait même pas de faire semblant d'entretenir la conversation ; toute son attention se portait vers l'autre côté de la pièce ; elle écoutait ce qui se passait entre sa tante et Mr. Townsend. De temps à autre, celui-ci levait la tête vers Catherine et lui envoyait un sourire, comme pour lui montrer que ce qu'il disait lui était aussi destiné. Catherine aurait bien voulu changer de place et aller s'asseoir près d'eux, afin de le

voir et de l'entendre mieux. Mais elle avait peur de paraître trop hardie – de trop s'intéresser à lui ; et, de plus, cela n'aurait pas été poli pour le petit amoureux de Marianne. Elle se demanda pourquoi l'autre jeune homme s'était réservé sa tante – et comment il trouvait tant de choses à dire à Mrs. Penniman, envers qui les jeunes gens, en général, ne se montraient pas spécialement empressés. Non qu'elle fût le moins du monde jalouse de tante Lavinia, mais elle l'enviait un peu, et par-dessus tout n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait ; car elle découvrait que Morris Townsend était un objet sur lequel son imagination pouvait s'exercer indéfiniment. Son cousin était en train de décrire une maison qu'il avait louée en vue de son mariage avec Marianne, et s'étendait sur les aménagements qu'il avait l'intention d'y faire ; Marianne en aurait aimé une plus grande, disait-il, et Mrs. Almond préconisait au contraire une plus petite ; quant à lui, il était certain d'avoir déniché la plus agréable maison de New-York.

– Ça n'a pas grande importance, disait-il, ce n'est jamais que pour trois ou quatre ans. Au bout de trois ou quatre ans, nous prendrons une autre maison. C'est comme cela qu'il faut vivre à New-York – en déménageant tous les trois ou quatre ans. De cette façon, on a toujours ce qui se fait de plus nouveau. C'est la conséquence de cette croissance vertigineuse de la ville – il faut suivre le mouvement. La ville pousse droit vers le Nord – c'est moi qui vous le dis. Si je ne craignais pas que Marianne se sente trop isolée, je m'en irais en haut – tout là-bas, là-bas – et j'attendrais que la ville me rejoigne. Ça ne prendrait pas plus de dix ans – et ils seraient tous là obligés de me courir sur les talons. Mais Marianne dit qu'elle veut avoir au moins quelques voisins – elle ne veut pas jouer aux pionniers. Elle dit que si elle doit être la première habitante d'un endroit désert, elle ferait mieux d'aller dans le Minnesota. J'ai dans l'idée que nous nous déplacerons peu à peu vers le nord ; quand nous en aurons assez d'une rue, nous monterons de deux ou trois rues. De cette façon, vous comprenez, nous aurons toujours une maison neuve ; c'est un grand avantage d'avoir une maison neuve ; on

profite de toutes les nouvelles découvertes. On réinvente tout environ tous les cinq ans et c'est très important d'avoir toujours ce qui se fait de plus nouveau. J'essaie toujours de me tenir au courant de tout ce qui est nouveau dans tous les domaines. Vous ne trouvez pas que c'est une bonne devise pour un jeune ménage : « toujours plus haut » ? C'est comme dans cette pièce de vers, – comment déjà ? – *Excelsior !*

Catherine prêtait juste assez d'attention à son interlocuteur pour s'apercevoir que ce n'était pas de cette manière que Mr. Morris Townsend avait parlé le soir de la réception, ni qu'il était en train de parler maintenant avec son heureuse tante. Puis soudain, son futur cousin par alliance devint plus intéressant. Il semblait s'être enfin aperçu qu'elle s'étonnait de la présence de l'autre visiteur, et il crut devoir l'expliquer.

– C'est mon cousin qui m'a demandé de l'amener ici, autrement je n'aurais pas pris la liberté de le faire. Il avait l'air d'avoir très envie de venir ; vous savez comme il aime le monde. Je lui ai dit que j'allais d'abord vous en parler, mais il a dit que Mrs. Penniman l'avait invité. Il dit n'importe quoi quand il a envie d'aller chez les gens ! Mais Mrs. Penniman a l'air tout à fait d'accord.

– Nous sommes très contentes de le voir, dit Catherine. Et elle aurait voulu parler de lui davantage ; mais elle ne savait trop quoi dire.

– Je ne l'avais jamais vu encore, dit-elle enfin. Arthur Townsend ouvrit de grands yeux.

– Mais voyons, il m'a dit qu'il avait causé avec vous pendant plus d'une demi-heure, l'autre soir !

– Je veux dire que je ne l'avais jamais vu avant l'autre soir. C'était la première fois que je le voyais.

– Oh, il a été longtemps absent de New-York ; il a voyagé dans le monde entier. Il ne connaît pas beaucoup de gens ici,

mais il est très sociable, et voudrait faire des masses de nouvelles connaissances.

– Des masses ? dit Catherine.

– Oui, enfin je veux dire, de tous les gens bien. Toutes les jolies demoiselles – comme Mrs. Penniman ! Et Arthur eut un petit rire malin.

– Il plaît beaucoup à ma tante, dit Catherine.

– Il plaît à tout le monde ; il a tant d'esprit !

– On dirait un peu un étranger, ajouta Catherine sur un ton légèrement interrogateur.

– Ma foi, je n'ai jamais vu d'étranger ! dit le jeune Townsend d'un ton qui semblait indiquer qu'il ne tenait pas à connaître ces gens-là.

– Moi non plus, avoua Catherine plus humblement. On dit qu'ils ont généralement beaucoup d'esprit, ajouta-t-elle au hasard.

– Eh bien, les gens de cette ville ont assez d'esprit pour moi. J'en connais quelques-uns qui croient qu'ils me dament le pion ; mais bernique !

– Il me semble qu'on n'a jamais trop d'esprit, dit Catherine, toujours humblement.

– Je ne sais pas. Je connais des gens qui trouvent que mon cousin a parfois trop d'esprit.

Catherine écouta ces paroles avec le plus vif intérêt, en se disant que si Morris Townsend avait un défaut, ce ne pouvait être que celui-là. Mais elle garda cette réflexion pour elle, et demanda encore :

– Maintenant qu'il est de retour, va-t-il se fixer ici ?

– Ah ! dit Arthur, s'il peut trouver une situation.

– Une situation ?

– Oui, une place quelconque ; un travail.

– Est-ce qu'il ne fait rien ? dit Catherine, qui n'avait jamais entendu parler d'un jeune homme – de la bonne société – qui fût sans profession.

– Non ; il cherche. Mais il ne peut rien trouver.

– Je le regrette beaucoup pour lui, fut tout ce que Catherine osa dire.

– Oh, il ne se tourmente pas, dit le jeune Townsend. Il prend son temps – il n'est pas pressé. Il est très difficile.

Catherine pensa qu'il ne pouvait en être autrement, et laissa errer un moment sa pensée sur cette idée, et sur ses diverses conséquences.

– Est-ce que son père ne pourrait pas le prendre avec lui dans ses affaires – ses bureaux ? finit-elle par demander.

– Il n'a pas de père – il n'a qu'une sœur. Et une sœur ne peut pas grand-chose pour lui.

Catherine pensa que si elle avait été sa sœur, elle aurait fait mentir cet axiome.

– Est-ce qu'elle est sympathique ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

– Je ne sais pas. Je la crois très correcte, répondit le jeune homme. Sur quoi, il se tourna du côté de son cousin et le regarda en riant. Tu sais, on parle de toi, ajouta-t-il.

Morris Townsend s'interrompit dans sa conversation avec Mrs. Penniman, et eut un sourire surpris. Puis il se leva comme pour prendre congé.

– En ce qui te concerne, je ne puis te retourner le compliment, répondit-il à son cousin. Mais sur le chapitre de Miss Sloper, il n'en est pas du tout de même.

Catherine trouva cette réplique admirablement tournée ; mais elle en fut un peu confuse, et se leva elle aussi. Morris Townsend restait là debout à la regarder en souriant ; puis il lui tendit la main pour lui dire adieu. Il partait, sans avoir échangé une parole avec elle ; mais même dans ces conditions, elle était contente de l'avoir vu.

– Je lui répéterai ce que vous m'avez dit – quand vous serez parti ! dit Mrs. Penniman, avec un rire plein de sous-entendus.

Catherine rougit, car elle avait un peu l'impression qu'ils s'amusaient à ses dépens. Qu'avait bien pu dire, grands dieux, ce jeune homme si beau ? Il la regarda encore, bien qu'il ait vu son embarras ; mais son regard était plein de respect et de douceur.

– Je n'ai pas du tout causé avec vous, dit-il, et c'était cependant pour cela que j'étais venu. Mais ce sera un bon prétexte pour que je revienne un autre jour ; un faible prétexte, s'il me fallait vraiment en trouver un. Je ne suis pas inquiet de ce que dira votre tante après mon départ.

Sur quoi les deux jeunes gens se retirèrent ; et aussitôt Catherine, les joues encore rouges de ce qu'elle venait d'entendre, lança à Mrs. Penniman un coup d'œil chargé d'interrogation. Elle était incapable du moindre petit détour, et elle ne chercha même pas à prendre la chose légèrement – en feignant par exemple de croire que l'on avait dit du mal d'elle – pour se faire dire ce qu'elle voulait savoir.

– Quelles sont ces choses que tu as promis de me dire ? demanda-t-elle.

Mrs. Penniman s'approcha d'elle, avec de petits sourires et des hochements de tête, la regarda des pieds à la tête, puis, tirant légèrement sur le nœud de ruban qui ornait son cou :

– C'est un grand secret, ma petite, lui dit-elle ; il vient ici pour faire sa cour.

Catherine restait grave.

– Est-ce cela qu'il t'a dit ?

– Pas en propres termes. Mais il me l'a laissé comprendre. Je sais deviner ce qu'on ne dit pas.

– Tu veux dire qu'il vient me faire la cour, à moi ?

– Ce n'est certainement pas à moi qu'il la fait, ma chère ; bien que je reconnaisse qu'il est cent fois plus courtois envers une personne qui n'est plus de la première jeunesse que la plupart des jeunes gens. Non, c'est vers un autre objet que vont ses pensées. Et Mrs. Penniman déposa un tout petit baiser sur la joue de Catherine. Il faudra être très aimable avec lui.

Catherine ouvrait de grands yeux étonnés – elle ne pouvait croire à ce qui lui arrivait.

– Je ne comprends pas ce que tu veux dire, dit-elle ; il ne me connaît pas.

– Oh mais si, il te connaît ; plus que tu ne crois. Je lui ai tout raconté sur toi.

– Oh, tante Lavinia ! s'écria Catherine comme s'il s'agissait d'une trahison. C'est tout à fait un étranger ; nous ne le connaissons même pas. Ce *nous* dans la bouche de la pauvre petite trahissait toute son humilité.

Mrs. Penniman ne tint cependant aucun compte de ce reproche ; elle dit même d'un ton assez vif :

– Voyons, ma chère, tu sais très bien qu'il te plaît beaucoup.

– Oh, tante Lavinia ! ne sut que murmurer Catherine encore une fois. C'était bien possible qu'elle le trouvât très à son goût, – et cela lui semblait toutefois déplacé qu'on lui en parlât. Mais que ce brillant inconnu – ce passant inattendu qui avait à peine pu entendre le son de sa voix – pût s'intéresser à elle dans les termes romanesques que venait juste de rapporter Mrs. Penniman, lui semblait une de ces rêveries issues du cerveau infatigable de tante Lavinia, qui avait, c'était bien connu, une imagination sans bornes.

6

Mrs. Penniman semblait même croire que les autres avaient autant d'imagination qu'elle-même, car, dès que son frère arriva, une demi-heure plus tard, elle lui parla comme s'il était au courant de tout.

– Il sort d'ici, Austin ; quel dommage que tu l'aies manqué !

– Qui ai-je bien pu manquer de si important ? demanda le docteur.

– Mr. Morris Townsend ; il vient de nous faire une visite des plus charmantes.

– Et qui peut bien être ce Mr. Morris Townsend ?

– Tante Lavinia veut parler du jeune homme – du jeune homme dont je ne savais plus le nom, dit Catherine.

– Le jeune homme de la soirée chez Elizabeth qui avait tant remarqué Catherine, ajouta Mrs. Penniman.

– Oh, il s'appelle Morris Townsend, c'est bien ça ? Et il est venu ici pour te demander en mariage ?

– Oh, père ! murmura pour toute réponse la jeune fille en se détournant vers la fenêtre, où le crépuscule se fondait dans la nuit.

– J'espère qu'il ne ferait rien de tel sans ton assentiment, dit Mrs. Penniman d'une voix suave.

– En tout cas, ma chère, il semble qu'il ait le tien d'assentiment, répondit son frère.

Lavinia fit de vagues protestations indiquant que cela n'était peut-être pas suffisant, tandis que Catherine, son front contre les vitres, écoutait cette petite passe d'armes avec autant de réserve que si chaque pique n'avait pas joué sur sa destinée.

– La prochaine fois qu'il viendra, dit encore le docteur, tu ferais bien de m'avertir ; il aurait peut-être envie de me voir.

Morris Townsend revint quelques jours plus tard ; mais on n'eut pas à en avertir le docteur, qui n'était pas chez lui lors de cette visite. Catherine était avec sa tante quand on leur annonça le jeune homme, et Mrs. Penniman, s'effaçant devant sa nièce, insista vivement pour que celle-ci aille le recevoir seule au salon.

– Cette fois-ci c'est pour toi – pour toi seule, dit-elle. Les autres fois, quand il a parlé avec moi, ce n'étaient que des préliminaires – un moyen de gagner ma confiance. Je te jure, mon enfant, que je n'aurais jamais le *courage* de me montrer aujourd'hui.

Et ce qu'elle disait là était parfaitement vrai. Mrs. Penniman était au fond assez faible, et elle avait décelé chez Morris Townsend une force de caractère peu commune, et un esprit des plus mordants ; il lui apparaissait comme un garçon subtil, volontaire et brillant, avec qui il fallait surveiller ses moindres paroles. Elle disait de lui en son for intérieur qu'il était « impérieux », et le mot comme la chose n'était pas sans lui plaire. Elle n'éprouvait pas la moindre jalousie à l'endroit de Catherine, et elle avait eu sa large part de bonheur avec Mr. Penniman ; pourtant, au fond de son cœur, elle se laissait aller à penser : « Voilà le genre de mari que j'aurais aimé avoir ! » Il était sans aucun doute plus impérieux – elle allait jusqu'à dire impérial – que n'avait été Mr. Penniman.

Toujours est-il que Catherine vit Mr. Townsend seule, et que sa tante ne se montra pas, même vers la fin de la visite. Cette visite se prolongea ; il resta enfoncé dans un des fauteuils du grand salon pendant plus d'une heure. Il avait l'air de se sentir plus à l'aise, cette fois, comme un habitué de la maison ; assis avec un gracieux abandon, et donnant avec sa canne de petits coups sur un coussin qui se trouvait là, il inspectait le salon en tous sens et regardait les meubles et les bibelots qu'il contenait sans cesser pour cela de regarder Catherine et de la regarder très attentivement. Il y avait une expression d'adoration respectueuse dans ses grands yeux bruns qui semblait à Catherine presque solennelle dans sa beauté ; ce regard évoquait pour elle les romans de chevalerie. Cependant, sa conversation n'avait rien d'un roman de chevalerie ; elle était amicale, simple et gaie ; il lui demandait même des choses très terre à terre, – beaucoup de détails sur ce qu'elle aimait, ce qu'elle faisait, ses habitudes en général. Il lui dit avec son sourire charmant :

– Parlez-moi de vous ; donnez-moi une petite idée de ce que vous êtes.

Catherine avait bien peu de choses à dire, et ne savait comment le dire ; mais avant qu'il ne parte, elle avait pourtant réussi à lui avouer qu'elle adorait le théâtre, et n'y allait malheureusement pas souvent, et qu'elle aimait aussi beaucoup les airs d'opéras – ceux de Donizetti et de Bellini en particulier (n'accablons pas cette jeune fille, et souvenons-nous que les opinions qu'elle émettait sur la musique étaient celles d'une ère de sombre mauvais goût) – qu'elle entendait rarement autrement que joués à l'harmonium. Elle devait avouer que la littérature ne l'intéressait pas beaucoup. Morris Townsend fut d'accord avec elle pour trouver que les livres étaient bien ennuyeux ; seulement, ajouta-t-il, il fallait en avoir lu un bon nombre avant d'arriver à cette conclusion. Il avait été dans des pays décrits dans des livres, et ces pays ne ressemblaient pas le moins du monde à ces descriptions. Il faut voir les choses par

soi-même – il n'y a rien de tel ; c'est ce qu'il essayait toujours de faire. Il avait vu tous les acteurs connus ; – il avait été dans tous les meilleurs théâtres de Londres et de Paris. Mais les acteurs faisaient tous la même chose que les auteurs, – ils exagéraient toujours. Il aimait tout ce qui n'était pas affecté. À cet instant précis, il s'arrêta et regarda Catherine avec son fameux sourire, puis il enchaîna :

– Voilà pourquoi vous me plaisez tant ; vous êtes si naturelle ! Puis il ajouta aussitôt : « pardonnez-moi de vous parler ainsi : mais moi aussi je suis naturel, vous comprenez ! »

Et avant de lui avoir laissé le temps de décider si elle lui pardonnait ou non cette déclaration, – plus tard, à loisir, elle devait s'avouer qu'elle ne lui en voulait pas, – il se mit à parler de musique, la chose qui était son plus grand plaisir dans la vie. Il avait entendu tous les grands chanteurs de Paris et de Londres – Pasta, et Rubini, et Lablache – et quand on avait entendu de pareils artistes, on pouvait dire qu'on savait ce que c'était que le chant.

– Je chante un peu aussi, dit-il ; je chanterai pour vous un de ces jours. Pas aujourd'hui, mais une autre fois.

Puis il se leva et partit ; il avait omis, malencontreusement, de dire qu'il chanterait pour elle si elle voulait bien l'accompagner. Il eut conscience de cet impair aussitôt qu'il se retrouva dans la rue ; mais il avait bien tort de se reprocher cet oubli, car la jeune fille ne s'en était même pas aperçu. Elle pensait simplement à la douce résonnance des mots « une autre fois » qui semblaient envelopper tous les jours à venir.

Elle n'en jugea que plus indispensable, bien qu'elle se sentît pleine de gêne et de confusion, d'aller dire à son père que Mr. Townsend lui avait fait une nouvelle visite. Elle le lui annonça à brûle-pourpoint, presque violemment, aussitôt qu'il fut rentré ; puis ceci fait – son devoir accompli, en somme – elle se dirigea

en hâte vers la porte. Mais elle ne se hâta pas tant que son père ne lui eut lancé, juste comme elle tournait la poignée :

– Eh bien, mon petit, t'a-t-il demandé ta main, aujourd'hui ?

C'est justement ce qu'elle avait peur qu'il lui dise ; et cependant, elle n'avait pas de réponse prête. Évidemment, elle aurait voulu traiter la question comme une plaisanterie, – comme son père lui-même l'entendait sûrement ; mais à côté de cela, elle aurait aimé aussi, en disant qu'il n'en était rien, prendre la chose d'un peu plus haut, avec quelque impatience ; cela l'empêcherait peut-être de lui poser encore la même question une autre fois. Ces questions lui déplaisaient, la rendaient malheureuse. Mais Catherine ne savait pas parler sèchement ; elle resta là, un moment, la main sur la poignée de la porte, ne répondant que par un petit rire à la question ironique de son père.

« Décidément, se dit le docteur en lui-même, cette pauvre enfant est complètement idiote. »

Mais il n'avait pas plutôt pensé cela que Catherine eut une idée ; elle venait de décider, résolument, de traiter la question comme une plaisanterie.

– Ce sera sans doute pour la prochaine fois ! dit-elle en riant de nouveau. Et elle sortit rapidement de la pièce.

Le docteur n'en croyait pas ses oreilles ; il se demanda si Catherine avait parlé sérieusement. Quant à elle, elle se précipita aussitôt vers sa chambre, et n'y était pas plutôt entrée qu'elle s'avisa d'une chose bien plus piquante qu'elle aurait pu répondre à son père. Elle souhaitait presque, maintenant, que son père lui posât encore une fois sa fameuse question, afin de pouvoir lui répondre : « Certainement, Mr. Morris Townsend m'a demandé de l'épouser, et j'ai même dit non ! »

Le docteur, cependant, chercha à se renseigner d'un autre côté, car il s'était naturellement rendu compte qu'il lui fallait faire une petite enquête au sujet de ce charmant jeune homme qui connaissait si bien le chemin de sa maison. Il s'adressa d'abord à sa plus jeune sœur, Mrs. Almond. Il n'alla pas la voir exprès pour lui parler de cela ; non, il n'y avait pas péril en la demeure ; mais il résolut de lui en parler la première fois qu'il aurait l'occasion de la voir. Le docteur n'était jamais pressé, jamais impatient ni nerveux ; mais il notait tous les faits importants, et ne manquait jamais de consulter son calepin. C'est ainsi qu'il finit par inscrire en bonne et due place les renseignements que lui fournit Mrs. Almond sur Morris Townsend.

– Lavinia est déjà venue me parler de lui, dit-elle. Lavinia est dans une grande agitation ; je ne comprends pas pourquoi elle s'intéresse tellement à ce jeune homme ; ce n'est pas à elle, après tout, qu'il en a ! Quelle drôle de fille !

– Hélas, ma chère, répondit le docteur, tu penses bien que je n'ai pas vécu à côté d'elle toutes ces dernières années sans m'apercevoir de ses bizarreries !

– Elle est tellement chimérique, dit Mrs. Almond, qui ne résistait jamais au plaisir de dire du mal de Lavinia avec son frère. Elle ne voulait pas que je te dise qu'elle m'avait posé des questions au sujet de Mr. Townsend ; mais je l'ai prévenue que je t'en parlerais. Elle adore faire des mystères.

– Ce qui ne l'empêche pas par moments de dire certaines choses avec la plus grande brutalité. C'est un vrai phare à éclipses ; l'obscurité totale alternant avec un pinceau de lumière aveuglant ! Finalement, qu'est-ce que tu as répondu à ses questions ? demanda le docteur.

– La même chose qu'à toi ; que je le connais à peine.

– Lavinia a dû être bien déçue de ne pas en apprendre davantage, dit le docteur ; elle aurait préféré le savoir impliqué dans quelque crime romanesque. Mais il faut prendre les gens comme ils sont. Il paraît que notre homme est le cousin du jouvenceau à qui tu vas confier l'avenir de ta petite fille.

– Arthur n'est pas un jouvenceau ; c'est un très vieux monsieur, vieux comme nous ne le serons jamais, toi ou moi. C'est un cousin éloigné du *protégé*[3] de Lavinia. Ils portent le même nom, mais je crois comprendre qu'il y a Townsend et Townsend. C'est du moins ce que m'a dit la mère d'Arthur ; elle m'a parlé de « branches », – branches cadettes, branches aînées, branches bâtardes, – tout comme s'il s'agissait d'une maison royale ; Arthur serait de la dynastie régnante, alors que le pauvre jeune ami de Lavinia n'en serait pas. En dehors de cela, la mère d'Arthur ne sait presque rien de lui ; elle a entendu vaguement parler de « folies » qu'aurait faites le jeune homme. Mais je connais un peu sa sœur, qui est une femme très bien. Elle s'appelle Mrs. Montgomery ; elle est veuve ; elle a de petites rentes et cinq enfants. Elle habite dans la Seconde Avenue.

– Et que dit Mrs. Montgomery de son frère ?

– Elle dit qu'il pourrait très bien réussir s'il voulait.

– Mais il est trop paresseux ? C'est ça, hein ?

– Elle ne dit pas ça.

– Elle défend l'honneur de la famille, dit le docteur. Et à part ça, que fait-il ?

– Il ne fait rien ; il cherche une occupation. Il me semble qu'il a été autrefois dans la marine.

---

[3] En français dans le texte.

– Autrefois ? Quel âge a-t-il donc ?

– Je dirais qu'il a dans les trente ans. Il a dû s'engager très jeune. Arthur m'a parlé, je crois, d'un petit héritage qu'il aurait fait – c'est peut-être ce qui lui a permis de quitter la marine – et qu'il aurait dilapidé en quelques années. Il a voyagé dans le monde entier, vécu à l'étranger, profité de la vie. Il paraît que c'était une espèce de système, une théorie qu'il voulait mettre en pratique. Il est revenu depuis peu en Amérique, décidé cette fois, a-t-il dit à Arthur, à prendre la vie au sérieux.

– Il penserait donc sérieusement à Catherine, d'après ces dires ?

– Pourquoi trouves-tu cela si invraisemblable ? dit Mrs. Almond. Tu ne t'es jamais rendu compte que Catherine pouvait plaire. N'oublie pas qu'elle aura trente mille livres de rente.

Le docteur regarda sa sœur un instant en silence, puis répondit, non sans une nuance d'amertume :

– Toi au moins, tu l'apprécies à sa juste valeur ! Mrs. Almond rougit.

– Je n'ai pas voulu dire que son argent était tout son mérite ; je prétends simplement que c'est un grand avantage. Et presque tous les jeunes gens tiennent compte de cela ; et j'ai l'impression que tu ne t'es jamais bien mis cela dans la tête. Tu as toujours traité un peu Catherine comme une fille qui allait sûrement te rester sur les bras.

– Ce que j'ai pu laisser paraître à ce propos n'était pas plus dur que ce que tu viens de dire toi-même, Elizabeth, dit le docteur carrément. Combien de soupirants Catherine a-t-elle eus jusqu'ici ? Quel genre de succès a-t-elle jamais eu ? Catherine n'est pas impossible à marier, mais elle n'a pas la moindre séduction. Si ce n'était cela, comment expliquer que Lavinia soit dans un tel ravissement à l'idée qu'il vient un amoureux dans la maison ? Il n'en était jamais venu encore, et

Lavinia, sensible et affectueuse comme elle l'est, n'arrive pas à s'habituer à cette idée. Cela lui trouble la cervelle. J'avoue que je dois rendre cette justice aux jeunes New-Yorkais : ils sont bien désintéressés. Ils préfèrent épouser de jolies jeunes filles – jolies et vives – comme les tiennes. Catherine n'est ni vive ni jolie.

– Catherine n'est pas si mal que ça ; elle a un genre à elle – et on ne peut en dire autant de ma pauvre Marianne, qui n'a aucun genre, dit Mrs. Almond. Si les jeunes gens se sont si peu intéressés à Catherine, c'est qu'elle leur paraît plus âgée qu'eux. Elle est très développée, et elle s'habille trop – trop richement. Elle les intimide un peu, je crois ; elle a l'air d'avoir été déjà mariée, et tu sais bien que les jeunes gens n'aiment pas les femmes mariées. Et si nos jeunes gens semblent si « désintéressés » continua la sœur du docteur, c'est parce qu'ils se marient très jeunes, avant vingt-cinq ans, à l'âge de l'innocence et de la sincérité, avant d'avoir commencé à faire des calculs. S'ils ne se pressaient pas tant, Catherine en trouverait beaucoup qui s'intéresseraient à elle.

– Elle rentrerait dans leurs calculs ? Merci bien, dit le docteur.

– Attends un peu qu'un homme de quarante ans, intelligent et raisonnable se présente, et tu verras quel cas il fera de Catherine, dit encore Mrs. Almond.

– Dois-je comprendre que Mr. Townsend n'ayant pas l'âge requis, ses motifs doivent être purs ?

– Il est très possible que ses motifs soient purs ; je ne voudrais pour rien au monde voir en lui un vulgaire coureur de dot. Lavinia est convaincue de sa sincérité, et, il est vraiment trop bien pour que tu ne lui accordes pas le bénéfice du doute.

Le docteur réfléchit un moment, puis demanda :

– De quoi vit-il ?

– Je n’en ai pas la moindre idée. Il vit, comme je te l’ai dit, avec sa sœur.

– Une veuve, avec cinq enfants ? Tu ne veux pas dire qu’il vit à ses dépens ?

Mrs. Almond se leva, assez impatientée, et lui demanda pour clore le débat :

– Pourquoi ne vas-tu pas la voir et lui poser toutes ces questions toi-même ?

– Je ne dis pas que je n’irai pas un de ces jours, répondit le docteur. Tu as bien dit dans la Seconde Avenue ? Et il nota la Seconde Avenue sur son calepin.

7

Pourtant, il ne faudrait pas croire, d'après cette conversation, que le docteur prenait la chose trop au sérieux ; et pour dire le vrai, cela lui paraissait surtout bouffon. Son affection paternelle ni sa prudence ne se sentaient en état d'alerte ; il pensait plutôt à ne pas tomber dans le ridicule qui s'attacherait à une famille mise sens dessus dessous par l'événement sans précédent que représentaient les attentions d'un jeune homme pour la fille, l'héritière, de la maison. Bien plus, il se promettait de l'amusement à voir se dérouler le petit drame – si drame il y avait – dont Mrs. Penniman tenait tellement à prendre l'habile Mr. Townsend pour héros. Il ne songeait pas encore à intervenir pour régler le *dénouement*[4]. Il était tout à fait résolu, comme Elizabeth le lui avait conseillé, à accorder au jeune homme le bénéfice du doute. Cela ne pouvait pas présenter de grands dangers ; avec ses vingt-deux ans, Catherine était une de ces fleurs bien plantées qui ne se peuvent cueillir que d'une poigne vigoureuse. La pauvreté de Morris Townsend ne jouerait pas forcément contre lui ; le docteur n'avait jamais décrété que Catherine épouserait un homme riche. Il avait l'impression que la fortune dont elle hériterait serait largement suffisante pour faire vivre deux personnes raisonnables, et si un gars sans le sou mais travailleur et sympathique voulait se mettre sur les rangs, le docteur ne le jugerait que sur ses mérites personnels. Et ce n'était pas tout. Le docteur trouvait très vulgaire d'accuser de but en blanc les gens de motifs intéressés, puisque aussi bien jusque-là sa porte

[4] En français dans le texte.

n'avait pas été précisément assiégée par les coureurs de dot ; et, par-dessus tout, il était curieux de savoir si Catherine pouvait vraiment réussir à se faire aimer pour les qualités de son cœur. Il se prit à sourire en songeant que le pauvre Mr. Townsend n'était venu que deux fois chez lui, et il dit à Mrs. Penniman que la prochaine fois qu'il viendrait, il faudrait qu'elle l'invite à dîner.

Mr. Townsend ne tarda pas à revenir, et Mrs. Penniman eut naturellement le plus grand plaisir à s'acquitter de la commission. Morris Townsend accepta l'invitation avec la meilleure grâce, et le dîner eut lieu quelques jours plus tard. Le docteur s'était dit, avec juste raison, qu'il ne fallait pas inviter le jeune homme seul ; cela aurait eu l'air de lui donner déjà trop d'importance. Aussi invita-t-il quelques autres personnes ; néanmoins, c'est bien en l'honneur de Morris Townsend que fut donné le dîner, quoiqu'il n'en parût rien. Tout porte à croire que le jeune homme ne demandait qu'à faire bonne impression ; et s'il fit mauvaise impression, au contraire, ce n'est pas faute d'avoir déployé beaucoup de finesse et d'intelligence. Le docteur ne parla presque pas avec lui pendant le dîner ; mais il l'observa attentivement, et, lorsque les dames furent passées au salon, il versa du vin dans les verres et lui posa quelques questions. Morris n'était pas un garçon difficile à dégeler, et la qualité remarquable du bordeaux le mit tout à fait en confiance. Le vin du docteur était une merveille, et – l'auteur ici trahit déjà son héros pour le bénéfice du lecteur – Morris calculait, tout en dégustant ce nectar, que la cave de son beau-père, – et quelle cave ce devait être ! – compterait parmi les séductions les plus appréciables de ce dernier. Le docteur ne manqua pas de noter que son invité appréciait le vin en connaisseur ; il comprit que ce jeune homme n'était pas le premier venu. « Il n'est pas bête », se dit le père de Catherine, « pas bête du tout ; il pourrait très bien faire s'il s'en donnait la peine. Et il est remarquablement bien de sa personne ; c'est le genre d'homme dont les femmes raffolent. Mais il ne me plaît pas beaucoup ». Le docteur garda néanmoins ces réflexions pour lui, et parla à

son invité des pays étrangers, sur lesquels le jeune homme savait vingt fois plus de choses que le docteur ne lui en demandait, et, selon sa propre expression, qu'il n'était prêt à en avaler. Le docteur Sloper n'avait pas beaucoup voyagé, et il ne se crut pas obligé de croire tout ce que racontait ce jeune désœuvré en quête de bonnes histoires. Il se piquait d'être assez physionomiste, et, tandis que le jeune homme bavardait sans la moindre gêne, dégustait son cigare et reprenait du bordeaux, le docteur ne quittait pas des yeux son visage animé et expressif. « Il a un toupet du diable », pensait l'hôte de Morris. « J'ai rarement vu un pareil aplomb. Et il invente avec une facilité qui tient du prodige. Il sait naviguer ; les jeunes gens de mon temps étaient plus novices que cela. Et il a des capacités, ai-je dit ? Je pense bien ! De la capacité, même, pour tenir bon après une bouteille de madère et une bouteille et demie de bordeaux ! »

Après le dîner, Morris Townsend vint retrouver Catherine qui se tenait debout devant le feu, dans sa robe de satin rouge.

– Je ne lui plais pas ; je ne lui plais pas du tout ! déclara le jeune homme.

– À qui ne plaisez-vous pas ? demanda Catherine.

– À votre père. Quel homme extraordinaire !

– Comment pouvez-vous dire cela sans savoir ? demanda Catherine en rougissant.

– Je l'ai senti ; j'ai un instinct infaillible.

– Vous vous trompez peut-être.

– Bon, bon ; questionnez-le à mon sujet, et vous verrez bien.

– Je n'ai pas envie de le questionner, s'il risque vraiment de répondre dans le sens que vous dites.

Morris la regarda avec un air de feinte tristesse :

– Ainsi, vous ne prendriez pas plaisir à le contredire un peu ?

– Je ne le contredis jamais, dit Catherine.

– Le laisserez-vous me traîner dans la boue sans même dire un mot pour me défendre ?

– Comment mon père pourrait-il parler durement de vous ? Il vous connaît à peine.

Morris Townsend eut un rire offensant, et Catherine se sentit rougir une seconde fois.

– J'éviterai de parler de vous, dit-elle pour essayer de cacher sa confusion.

– C'est évidemment une solution ; mais ce n'est pas tout à fait ce que j'aurais aimé que vous me répondiez. J'aurais voulu vous entendre me dire : « Eh bien, si mon père n'a pas de sympathie pour vous, cela ne change rien ».

– Mais cela change tout ! Je ne dirai jamais une chose pareille, protesta Catherine.

Il la regarda un moment, avec un petit sourire au coin des lèvres ; et si le docteur avait regardé de son côté à ce même moment, il aurait vu s'allumer dans ce bel œil rompu aux séductions mondaines une fameuse lueur d'impatience. Mais toute impatience était exclue de la réponse qu'il fit à Catherine ; on y sentait tout juste le frémissement d'un soupir de déception.

– Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à espérer un changement d'attitude de sa part !

Il vida son cœur plus franchement en s'entretenant plus tard avec Mrs. Penniman. Mais il avait auparavant chanté quelques romances, à la timide prière de Catherine ; ce n'est pas qu'il eut l'espoir de mieux disposer ainsi le père en sa faveur. Il avait une voix agréable de ténor léger, et quand il eut fini de

chanter, tout le monde lui fit des compliments – tout le monde sauf Catherine, qui ne lui dit même pas un mot. Mrs. Penniman déclara qu'il chantait avec « beaucoup d'art », et le docteur Sloper déclara de son côté que c'était « ravissant, vraiment ravissant », et cela à voix haute et très distincte, mais non sans quelque raideur.

– Je lui déplais ; je sens que je lui déplais, dit Morris Townsend en s'adressant à la tante comme il s'était adressé à la nièce. Il n'a pas la moindre estime pour moi.

Contrairement à ce qu'avait fait sa nièce, Mrs. Penniman ne lui demanda pas de s'expliquer. Elle se contenta de sourire doucement, comme si elle était capable de tout comprendre ; et, toujours au contraire de sa nièce, elle n'essaya pas de le détromper.

– Mais voyons, qu'est-ce que ça fait ? murmura-t-elle simplement.

– Ah, voilà comme il faut parler ! dit Morris à la grande joie de Mrs. Penniman, qui se piquait de dire toujours ce qu'il fallait.

Le docteur, au cours d'une nouvelle visite à sa sœur Elizabeth, lui apprit qu'il avait fait la connaissance du *protégé*[5] de Lavinia.

– Pour ce qui est du physique, dit-il, il est remarquablement bien. Et, si j'étais sculpteur, je ne me lasserais pas de le regarder ; bien que, si tous les gens étaient bâtis comme lui, je me demande comment les médecins gagneraient leur vie.

– Tu ne vois donc jamais que la carcasse des gens ? rétorqua Mrs. Almond. Que penses-tu de lui comme père ?

---

[5] En français dans le texte.

– Comme père ? Dieu merci, je ne suis pas son père !

– Non, mais tu es le père de Catherine. Lavinia dit que ta fille est amoureuse de lui.

– Il faudra qu'elle l'oublie. Ce garçon est taré.

– Ah, prends garde à tes paroles ! N'oublie pas que c'est un parent des Townsend.

– Ce n'est pas ce que j'appelle un garçon bien. Il a l'âme basse... Il sait admirablement se faire valoir ; mais c'est un être vulgaire. Je l'ai percé à jour en une minute. D'abord, il a une façon beaucoup trop familière, et je hais la familiarité. Ce n'est qu'un bluffeur qui réussit à en imposer.

– Tu as bien de la chance de te faire si vite une opinion sur les gens, dit Mrs. Almond ; cela doit être bien commode.

– Je ne me fais pas si vite une opinion sur les gens. Ce que je viens de te dire est le résultat de trente années d'observation : et si j'ai pu porter en un soir un jugement définitif sur un homme, c'est parce que j'ai passé toute ma vie à étudier les hommes.

– Tu as probablement raison. Mais l'essentiel, c'est que Catherine voie ce garçon avec les mêmes yeux que toi.

– Je lui donnerai une paire de lunettes ! répondit le docteur.

8

S'il était vrai qu'elle fût amoureuse, cela ne lui enlevait rien de son calme ; mais le docteur était prêt à admettre que ce calme pouvait cacher un volcan. Elle avait dit à Morris Townsend qu'elle ne parlerait pas de lui à son père, et elle ne voyait pas de raison pour rompre ce vœu de silence. C'était pourtant la moindre des politesses qu'après avoir dîné à Washington Square, Morris y fit une visite de digestion ; et il était encore plus naturel qu'ayant été reçu aimablement à cette occasion il renouvelât ses visites. Il avait du temps à revendre ; et dans le New-York d'il y a trente ans, un jeune homme inoccupé pouvait remercier son étoile de lui procurer des divertissements. Catherine ne parlait pas à son père de ces visites, bien qu'elles fussent devenues la chose la plus importante, la plus absorbante, de sa vie. La jeune fille était très heureuse. Elle ne voyait pas encore où ce roman la mènerait ; mais le moment présent s'était paré soudain de couleurs brillantes et sereines. Si on lui avait dit que c'était cela l'amour, elle aurait été bien étonnée ; car elle imaginait l'amour comme une passion égoïste et tyrannique, alors que son cœur pendant ces jours-là ne battait que d'un désir d'abnégation et de dévouement. Morris Townsend ne l'avait pas plutôt quittée, que son imagination s'élançait, de toute sa puissance, vers l'idée de sa prochaine visite ; mais si on lui avait dit, dans un moment pareil, qu'il allait rester absent pendant une année, où même qu'il ne reviendrait plus, elle ne se serait pas lamentée ni révoltée, mais aurait accepté humblement ce coup du sort, en cherchant à se consoler avec le souvenir de toutes les images qui lui restaient de lui, des paroles qu'il avait dites, du son de sa voix, de son pas, et de l'expression de son visage. L'amour prétend avoir certains droits ; mais Catherine n'avait aucun sens

de ses droits ; elle avait tout au plus conscience d'être comblée de faveurs inattendues. Elle s'était même gardée de laisser paraître la joie qu'elle ressentait de tout cela ; car elle aurait eu l'impression de tenter le sort en se réjouissant ouvertement de son secret. Son père avait bien quelque idée des visites de Morris Townsend, et n'était pas sans remarquer la réserve de Catherine. Elle en avait comme un remords ; elle avait une manière de regarder son père en silence, comme pour lui expliquer qu'elle ne disait rien uniquement parce qu'elle avait peur de l'irriter. Mais l'éloquence muette de la pauvre enfant l'irritait bien plus que tout ce qu'elle aurait pu dire, et il se surprenait à grommeler entre ses dents que c'était tout de même malheureux que son unique enfant fût une pauvre niaise. Il gardait cependant ses murmures pour lui et pendant longtemps ne parla de rien à personne. Il aurait voulu savoir combien de visites le jeune Townsend faisait à Catherine ; mais il avait résolu de ne poser aucune question à la jeune fille, autrement dit de ne pas lui dire un seul mot qui lui fît comprendre qu'il la surveillait. Le docteur voulait être tout à fait sûr de se comporter équitablement ; il voulait que sa fille agisse en toute liberté et il était décidé à n'intervenir qu'en cas de danger réel. Ce n'était pas un homme à chercher à se renseigner par des voies indirectes, et il ne lui vint jamais à l'idée, par exemple, d'interroger les domestiques. Quant à Lavinia, il répugnait nettement à lui parler de cela ; elle l'exaspérait avec ses grands airs romanesques. Mais il était maintenant dans une impasse. Car les idées de Mrs. Penniman au sujet des relations de sa nièce avec le charmant jeune homme – qui sauvait les apparences en rendant visite ostensiblement à la tante comme à la nièce – les idées de Mrs. Penniman, dis-je, avaient évolué dans un sens plus profond et subtil. Mrs. Penniman était bien décidée à mener cette affaire avec doigté ; elle s'était enfermée dans une réserve égale à celle de Catherine. Elle goûtait les plaisirs de la dissimulation ; elle avait décidé de s'entourer de mystère. « Elle aimerait bien se prouver à elle-même qu'elle est persécutée », se dit le docteur ; et quand il se décida tout de

même à l’interroger, il était sûr qu’elle allait trouver dans ce qu’il dirait un prétexte pour renforcer cette idée fixe.

– Je voudrais bien que tu me dises un peu ce qui se passe dans la maison, lui dit-il d’une manière qui, étant donné les circonstances, lui semblait très aimable !

– Ce qui se passe, mon cher ? répondit-elle, surprise. Ma foi je n’en sais rien ! Je crois que la vieille chatte grise a eu des petits hier au soir !

– À son âge ? dit le docteur. C’est à peine croyable ; je dirais même que c’est un peu choquant. Tu seras bien aimable de t’assurer qu’on les a tous noyés. Mais que s’est-il passé d’autre ?

– Les pauvres chatons ! s’écria-t-elle alors. Je ne voudrais pour rien au monde les laisser noyer !

Le docteur continua à tirer sur son cigare et ne répondit pas tout de suite. Puis il reprit :

– Ta sympathie pour les petits chats, ma chère, vient de cet élément félin qu’il y a dans ton caractère.

– Les chats sont des animaux très gracieux et très propres, dit Mrs. Penniman.

– Et très rusés. Tu es la grâce et la délicatesse même ; mais tu n’es pas un modèle de franchise.

– On ne pourrait en dire autant de toi, cher Austin.

– Je reconnais que je manque de grâce, tout en m’efforçant d’être propre. Pourquoi ne m’as-tu pas dit que Morris Townsend vient ici quatre fois par semaine ?

Mrs. Penniman fit l’étonnée.

– Quatre fois par semaine ?

– Cinq fois si tu veux. Je suis absent de la maison la plupart du temps, et je ne vois pas ce qui se passe. Mais quand il se passe des choses de ce genre-là, tu devrais me prévenir.

Mrs. Penniman, l'air toujours étonné, réfléchit profondément.

– Cher Austin, dit-elle enfin, ne compte pas sur moi pour trahir la confiance de qui que ce soit. Je souffrirais plutôt mille morts.

– Sois sans crainte ; tu ne souffriras rien du tout. La confiance de qui refuses-tu de trahir ? Catherine t'a-t-elle fait jurer solennellement de ne pas répéter ses secrets ?

– En aucune façon. Catherine ne m'a pas dit grand-chose de ce qui la concernait. Elle n'a même pas été très confiante.

– C'est donc le jeune homme qui a fait de toi sa confidente ? Permets-moi de te dire qu'il y a beaucoup de légèreté de ta part à comploter avec les jeunes messieurs. Tu ne peux pas savoir où cela risque de te mener.

– Je ne sais pas ce que tu veux dire avec tes complots, dit Mrs Penniman. Je m'intéresse beaucoup à Mr. Townsend, je ne m'en cache pas. Mais cela ne va pas plus loin.

– Dans les circonstances actuelles, je trouve cela très suffisant. Et d'où peut venir ton intérêt pour Mr. Townsend ?

– Eh bien... hésita-t-elle un instant, puis, ne pouvant s'empêcher de sourire : c'est qu'il est très intéressant !

Le docteur fit appel à toute sa patience.

– Et qu'est-ce qui le rend si intéressant ?... Sa jolie figure ?

– Ses malheurs, mon frère.

– Ah ! il a aussi des malheurs ? Ça, je le reconnais, c'est toujours intéressant. Et te crois-tu autorisée à répéter quelques-uns des malheurs qui lui furent réservés ?

– Je ne sais pas si cela lui plairait, dit Mrs. Penniman. Il m'a dit beaucoup de choses – en fait, il m'a raconté toute sa vie. Mais je n'ai vraiment pas le droit de répéter cela. Je suis sûre qu'il se confierait aussi bien à toi, s'il était sûr que tu l'écoutes avec bonté. On peut faire tout ce que l'on veut de lui avec de la gentillesse.

Le docteur se mit à rire. « Eh bien, je vais lui demander très gentiment de ne plus s'occuper de Catherine. »

– Attention ! dit Mrs. Penniman en menaçant son frère du doigt, Catherine lui a probablement dit quelque chose de plus gentil que ça.

– Qu'elle l'aimait, par exemple ? C'est cela que tu veux dire ?

Mrs. Penniman regarda fixement le tapis.

– Je t'ai déjà dit, Austin, qu'elle ne m'a pas fait de confidences.

– Tu as bien tout de même une idée sur la question. C'est ça que je te demande ; mais je te préviens quand même que je n'y attacherai pas une importance excessive.

Mrs. Penniman regardait toujours le tapis avec insistance ; elle finit par lever les yeux, et son frère trouva son regard singulièrement expressif.

– Je crois Catherine très heureuse ; c'est tout ce que je puis dire.

– Townsend est en train d'essayer de l'épouser. C'est bien ça que tu veux dire ?

– Il s'intéresse vivement à elle.

– Il la trouve vraiment très séduisante ?

– Catherine a une nature très attachante, Austin, dit Mrs. Penniman, et Mr. Townsend a été assez intelligent pour s'en apercevoir.

– Avoue que tu l'as bien aidé ? s'écria le docteur. Quelle tante admirable tu fais !

– C'est bien l'avis de Mr. Townsend, fit observer Lavinia en souriant.

– Le crois-tu vraiment sincère ?

– Quand il dit que je suis une tante admirable ?

– Mais non, voyons ! Je parle de ses sentiments pour Catherine.

– Il est profondément sincère. Il m'a dit les choses les plus vraies, les plus touchantes sur elle. Il te les répéterait, s'il était sûr que tu veuilles bien l'écouter – avec bienveillance.

– J'hésite à me lancer dans cette entreprise s'il lui faut une telle dose de bienveillance.

– C'est un être fin et sensible, dit Mrs. Penniman.

Son frère tira encore quelques bouffées de son cigare, puis :

– Ainsi toute cette douceur de caractère a résisté aux épreuves qu'il a subies ? En attendant, tu ne m'as toujours pas dit ce qu'avaient été ces épreuves.

– Ce serait trop long à raconter. D'ailleurs, ses confidences ne m'appartiennent pas. Mais je ne crois pas trahir la confiance qu'il m'a montrée en disant qu'il a fait des folies : il l'avoue honnêtement. Mais il les a payées bien cher.

– C’est comme cela qu’il a perdu sa fortune, alors ?

– Je ne parle pas que de ses pertes d’argent. Il est très seul dans la vie.

– Tu veux dire qu’il s’est si mal conduit que ses amis l’ont abandonné ?

– Il a eu de faux amis, qui l’ont trompé et trahi.

– Il a l’air d’avoir quelques bons appuis tout de même. Il a une sœur qui l’aime beaucoup et une demi-douzaine de neveux et de nièces.

Mrs. Penniman ne répondit pas tout de suite.

– Les neveux et nièces ne sont que des enfants, et la sœur n’est pas tout ce qu’elle pourrait être.

– J’espère bien qu’il ne s’est pas plaint d’elle à toi, dit le docteur ; car on m’a dit qu’il vivait à ses crochets.

– À ses crochets ?

– Oui. Il habite chez elle et ne travaille pas ; c’est bien ce que cela veut dire.

– Il cherche une situation – avec beaucoup de persévérance, dit Mrs. Penniman. Il espère en trouver une d’un jour à l’autre.

– C’est bien ce que je disais. Il cherche une situation chez nous – ici même, dans le grand salon. La situation de mari d’une pauvre fille sans cervelle et bien rentée lui conviendrait admirablement.

Mrs. Penniman était toujours très aimable, mais elle finit par trahir son impatience. Elle se leva brusquement, et resta un moment debout devant son frère.

– Mon cher Austin, dit-elle en le regardant bien en face, si tu crois que Catherine n'a pas de cervelle, tu te trompes joliment !

Et, sur ces mots, elle se retira avec majesté.

9

C'était une habitude chez les Sloper de Washington Square d'aller tous les dimanches passer la fin de la journée chez les Almond. Le dimanche qui suivit la conversation que je viens de rapporter, on ne manqua pas à la coutume ; et ce jour-là, vers le milieu de la soirée, le docteur, ayant à parler affaires avec son beau-frère, passa avec lui dans la bibliothèque. Quand il revint, au bout d'une vingtaine de minutes, il trouva une animation nouvelle, causée par l'arrivée de plusieurs amis de la famille, et vit que Morris Townsend se trouvait là également et n'avait pas perdu son temps : il était assis près de Catherine sur une petite causeuse. Dans la vaste pièce où divers groupes s'étaient formés, et dans le bruit des conversations et des rires, ces deux jeunes êtres pouvaient faire la causette (suivant le terme ironique que le docteur avait dans l'esprit) sans se faire remarquer. Il comprit bientôt, cependant, que sa fille s'était aperçue qu'il les regardait et en paraissait gênée. Elle se tenait immobile, les yeux baissés, les joues écarlates, regardant fixement son éventail ouvert, et comme recroquevillée sur elle-même afin de donner moins d'importance à la faute dont elle se reconnaissait coupable.

Le docteur avait presque pitié d'elle. La pauvre Catherine ne savait pas défier l'opposition ; elle n'avait pas idée de ce qu'est une bravade ; et comme elle sentait que son père voyait les assiduités de son partenaire d'un œil critique, elle n'éprouvait qu'une gêne affreuse à se trouver dans une situation où elle avait l'air de le provoquer. Le docteur se sentit même si malheureux pour elle qu'il se dirigea d'un autre côté, pour lui épargner le malaise de se sentir découverte ; et c'était un homme d'une si grande finesse qu'il ne pouvait s'empêcher, en

son for intérieur, de rendre justice – poétiquement, en quelque sorte – à la situation de Catherine.

« Ce doit être rudement agréable pour une pauvre fille aussi terne que celle-là d'être assise à côté d'un jeune et beau garçon qui lui murmure des serments de fidélité éternelle – ou quelque balançoire du même genre. Quoi d'étonnant que cela l'enchante et qu'elle me considère comme un cruel tyran ? Car elle me considère comme un tyran, tout en n'osant pas – son âme n'a pas le ressort nécessaire – se l'avouer à elle-même. Brave Catherine ! songeait le docteur, je parierais qu'elle prend ma défense quand le Townsend dit du mal de moi ! »

Et la force de cette réflexion lui fit si bien sentir l'opposition naturelle qui existait entre son propre point de vue et celui de la pauvre amoureuse, qu'il en vint à se dire que, peut-être, après tout, il prenait les choses au tragique et qu'il criait avant d'être écorché. Il n'avait pas le droit de condamner Morris Townsend sans l'entendre. Il avait horreur de prendre les choses au tragique ; il estimait que la moitié des souffrances et la plupart des déceptions de la vie venaient de là ; et il se demanda un instant s'il ne semblait pas tout simplement ridicule à ce jeune homme intelligent, qui lui faisait l'effet d'avoir un sens très aigu du comique. Au bout d'un quart d'heure, Catherine s'était débarrassée de lui, et Townsend se tenait maintenant devant la cheminée et parlait avec Mrs. Almond.

« On va lui faire passer un nouvel examen », se dit le docteur. Et traversant le salon, il rejoignit Townsend et Mrs. Almond et fit comprendre à cette dernière qu'il désirait rester seul avec le jeune homme. Aussitôt qu'elle les eut quittés, le docteur s'aperçut que Morris l'observait en souriant, sans le moindre voile d'inquiétude sur son bel œil affable.

« Il a un toupet du tonnerre de Dieu ! » pensa le docteur ; puis s'adressant au jeune homme :

– On m’a dit que vous cherchiez une situation ?

– Oh ! situation est un bien grand mot pour ce que j’espère, répondit Morris Townsend, je ne suis pas si ambitieux. J’aimerais quelque occupation tranquille, de quoi pouvoir gagner gentiment ma vie.

– Quelle sorte de travail préféreriez-vous ?

– Vous voulez dire : qu’est-ce que je sais faire ? Pas grand-chose, j’ai honte de l’avouer. Je n’ai que mes deux bras et mon courage, comme on dit dans les mélodrames.

– Vous vous calomniez, dit le docteur. En plus de vos deux bras, vous avez votre excellente tête. Je ne connais de vous que ce que j’en vois ; mais je vois à votre visage que vous êtes un garçon remarquablement intelligent.

– Ah ! murmura Townsend, je ne sais que répondre à cela ! D’après vous, donc, je ne devrais pas désespérer ?

Et il posa sa question avec un regard appuyé qui pouvait signifier plusieurs choses. Le regard n’échappa pas au docteur, qui réfléchit un instant avant de répondre :

– Dieu me garde de jamais prétendre qu’un jeune homme fort et courageux doive désespérer ! S’il ne réussit pas d’un côté, il peut se tourner vers autre chose. J’ajouterai, pourtant, qu’il ferait bien de choisir sa voie avec discernement.

– C’est bien cela, avec discernement, répéta Morris Townsend, touché d’être si bien compris. Je l’avoue, j’ai agi légèrement dans le passé ; mais j’ai appris ma leçon, et je me sens très sérieux maintenant. Il se tut un moment, regardant la pointe de ses très jolis souliers. Puis, finalement : « Aviez-vous la bonté de songer à moi pour quelque chose ? » demanda-t-il en relevant la tête avec un sourire.

« Quel toupet infernal ! » gronda le docteur intérieurement. Mais il réfléchit aussitôt que c’était lui, après

tout, qui avait mis la conversation sur ce sujet délicat, et qui avait pu faire prendre ses paroles pour une proposition.

– Je n'ai rien de particulier à vous proposer, reprit-il ; mais j'ai jugé bon de vous faire savoir que je penserai à vous si j'entends parler de quelque chose. Cela peut arriver. Par exemple, seriez-vous disposé à quitter New-York, à prendre une situation assez loin d'ici ?

– Je crains que cela me soit impossible. C'est ici qu'il faut que je trouve quelque chose, ou nulle part. Vous comprenez, expliqua Morris Townsend, j'ai des obligations à New-York, une sœur veuve, que je n'avais pas vue depuis longtemps et à qui je dois presque tout. Je ne voudrais pas avoir à lui dire que je la quitte. Elle a grand besoin de moi, vous comprenez.

– Ce sentiment vous honore ; l'amour de la famille est un noble sentiment, dit le docteur. Et je trouve qu'on ne le rencontre pas assez souvent dans notre grande cité. Je crois avoir entendu parler de votre sœur.

– Cela se peut, mais j'en serais surpris ; elle sort si peu !

– Aussi peu, vous voulez dire, que cela est possible à une femme qui a plusieurs jeunes enfants, répliqua le docteur d'une manière ambiguë.

– Mes jeunes neveux et nièces... justement ! j'aide ma sœur à les élever, dit Morris Townsend. Je me suis improvisé précepteur ; je les fais travailler.

– C'est très estimable, je l'avoue ; mais on ne pourrait guère appeler cela une situation.

– Ce n'est pas cela qui m'enrichira ! avoua le jeune homme.

– Il ne faut pas toujours penser à s'enrichir, dit le docteur. Mais je vous promets de penser à vous ; je ne vous perdrai pas de vue.

– Si je me sentais par trop embarrassé, je prendrais peut-être la liberté de vous rappeler votre promesse ! répliqua Morris, en élevant un peu la voix et en souriant gaiement tandis que son interlocuteur s'éloignait.

Avant de partir, le docteur eut une petite conversation privée avec Mrs. Almond.

– J'aimerais bien voir sa sœur, dit-il. Comment m'as-tu dit qu'elle s'appelait ? Mrs. Montgomery ? Je voudrais bien causer un peu avec elle.

– Je vais essayer d'arranger cela, répondit Mrs. Almond. Je prendrai le premier prétexte venu pour l'inviter, et tu viendras la voir ici. À moins, j'y songe, ajouta Mrs. Almond, qu'il ne lui vienne à elle-même l'idée d'être malade et de te faire demander.

– Ne parle pas de malheur ; elle doit avoir bien assez de soucis comme ça. Mais ce serait assez commode, je le reconnais, car cela me permettrait de voir les enfants. J'aimerais bien voir les enfants.

– Tu pèses les moindres détails. As-tu l'intention de les questionner au sujet de leur oncle ?

– Justement ! Leur oncle m'a dit que c'était lui qui se chargeait de leurs études, et qu'il épargne ainsi à leur mère des dépenses scolaires. Je voudrais leur faire passer une espèce de petit examen.

« Il n'a vraiment pas la tournure d'un maître d'école ! » songea Mrs. Almond un peu plus tard, en regardant Morris Townsend penché vers Catherine qui était assise dans un coin.

Et les propos que tenait le jeune homme à cet instant même n'avaient rien non plus d'éducatif.

– Je voudrais vous rencontrer quelque part demain ou après-demain, disait-il à voix basse.

– Vous rencontrer ? demandait Catherine avec effarement.

– Il faut que je vous dise quelque chose de très, très important.

– Mais ne pouvez-vous me le dire à la maison ? Ne pouvez-vous me le dire ici, maintenant ?

Townsend secoua douloureusement la tête.

– Je n'ai plus le droit de franchir votre seuil !

– Oh, mon ami ! murmura Catherine, tremblante. Elle se demandait ce qui était arrivé et si son père lui avait défendu de retourner chez eux.

– Il y va de mon honneur, dit le jeune homme. Votre père m'a insulté.

– Insulté !

– Il a fait dédaigneusement allusion à ma pauvreté.

– Vous vous trompez sûrement, vous l'avez mal compris ! riposta Catherine vivement en se levant de sa chaise.

– Il se peut que je sois trop fier, trop sensible. Mais vous n'aimeriez pas que je le sois moins ? lui demanda-t-il tendrement.

– Avec mon père, on ne sait jamais. Il est très bon au fond, dit Catherine.

– Il s'est amusé à mes dépens parce que je n'ai pas de situation ! Je n'ai pas relevé l'injure, mais uniquement parce que c'est votre père.

– Je ne sais vraiment pas ce qu'il a dans l'idée, reprit Catherine. Mais il ne voulait certainement pas vous blesser. Ne soyez pas trop fier.

– Je veux n'être fier que de vous, répondit Morris. Voulez-vous que nous nous retrouvions dans le square un de ces après-midi ?

Catherine n'avait répondu que par une brusque rougeur à la déclaration que je viens de rapporter. Elle détourna la tête comme si elle n'avait pas entendu la question.

– Viendrez-vous ? insista-t-il. Il n'y a jamais personne dans le square ; on ne nous remarquera pas à la tombée du jour.

– C'est vous qui êtes dur, vous qui vous moquez, quand vous dites des choses pareilles.

– Ma chère petite ! murmura le jeune homme.

– Vous savez bien qu'on ne peut pas être fier de moi. Que je suis laide et stupide.

Morris répondit à cela par quelques mots murmurés avec passion et dont elle ne distingua que l'assurance qu'elle était sa bien-aimée.

Mais elle n'était pas encore convaincue :

– Je ne suis même pas... même pas... Elle n'osait continuer.

– Qu'est-ce que vous n'êtes pas ?

– Brave. Je n'ai pas de courage.

– Catherine, si vous avez peur, qu'allons-nous devenir ?

Elle hésita un moment, puis finit par dire :

– Il faut que vous veniez à la maison. Cela, je n'en ai pas peur.

– J'aimerais mieux vous voir dans le square, insista-t-il. Vous savez comme il y vient peu de monde. Personne ne nous remarquera.

– Ça m’est bien égal qu’on nous voie. Mais laissez-moi maintenant.

Il la quitta à regret ; il avait gagné la partie. Il n’aurait pas été si tranquille s’il avait su qu’une demi-heure plus tard la pauvre fille, dans la voiture qui les ramenait chez eux, son père, sa tante et elle, et sentant son père auprès d’elle, s’était remise à trembler, en dépit de sa brusque explosion de courage. Son père ne parlait pas ; mais il semblait à Catherine que ses yeux étaient fixés sur elle dans l’ombre. Mrs. Penniman non plus ne disait rien ; Morris Townsend lui avait dit que sa nièce préférait des visites conventionnelles dans un salon tendu de chintz à un rendez-vous romanesque dans un parc auprès d’un bassin couvert de feuilles mortes, et elle était perdue dans une rêverie sur la bizarrerie – pour ne pas dire l’indécence – d’un tel choix.

10

Le lendemain Catherine reçut le jeune homme dans le cadre qu'elle avait choisi, au sein des chastes capitons d'un salon newyorkais meublé à la mode d'il y a cinquante ans. Morris avait vaincu sa fierté et s'était contraint à franchir le seuil de ce père à l'humeur sarcastique – effort magnanime, qui ne pourrait manquer de le rendre plus intéressant que jamais.

– Il faut que nous décidions quelque chose ; que nous arrêtions une ligne de conduite, déclara-t-il à Catherine tout en lissant ses cheveux de la main et en admirant au passage le long panneau de glace qui ornait l'espace compris entre les deux fenêtres et fixé au-dessus d'une petite console dorée recouverte d'un léger marbre blanc sur lequel on pouvait voir un trictrac creusé dans l'épaisseur de deux in-folios, deux reliures superbes portant au dos leur titre en lettres d'or verdi : *Histoire d'Angleterre.* Si Morris s'était complu à représenter le maître de maison comme un railleur au cœur sec, c'est qu'il le trouvait beaucoup trop sur ses gardes, et c'était pour lui la manière la plus commode d'exprimer son propre mécontentement. Mécontentement qu'il s'était bien gardé de laisser paraître devant le docteur. Cependant, le lecteur ne pourra s'empêcher de penser que la vigilance du docteur était loin d'être très active et que les deux jeunes gens avaient vraiment le champ libre. Ils étaient maintenant sur un pied de grande intimité, et l'on pensera même que, pour une jeune fille si réservée et craintive, notre héroïne s'était montrée bien hardie. Dans l'espace de quelques jours, le jeune homme avait réussi à lui faire entendre des choses pour lesquelles elle ne se fût jamais cru préparée ; estimant d'avance que la lutte serait chaude, il s'était efforcé de gagner dès le début le plus de terrain possible. Il n'oubliait pas

que la fortune sourit aux audacieux, et s'il avait été tenté de l'oublier, Mrs. Penniman s'en serait souvenue pour lui. Mrs. Penniman n'aimait rien autant que les drames, et elle était convaincue qu'un drame était en train de se nouer sous ses yeux. Partagée comme elle était entre les fonctions de souffleur et l'attente impatiente du spectateur, elle avait fait l'impossible pour que le rideau se levât enfin. Elle prétendait aussi avoir sa place sur la scène – tour à tour confidente, chœur, commentatrice de l'épilogue. C'était au point que, par moment, elle perdait complètement de vue la modeste héroïne de la pièce, à force de rêver à certaines scènes capitales qui se joueraient, bien entendu, entre le héros et elle-même.

Ce que Morris avait fini par dire à Catherine, c'était tout simplement qu'il l'aimait, ou plus exactement qu'il l'adorait. En fait, il s'était déjà déclaré – et ses visites n'avaient jamais signifié autre chose. Mais il venait maintenant de le confirmer en termes d'amoureux, sous forme de serments et, pour donner plus de solennité à l'instant, il avait passé son bras autour de la taille de la jeune fille et lui avait donné un baiser. Cette bienheureuse certitude était venue plus tôt que Catherine ne l'espérait, et elle l'avait accueillie, naturellement, comme un don inestimable. On peut même se demander si elle s'était jamais attendue vraiment à une déclaration ; elle n'y comptait pas, et ne s'était jamais dit que cela viendrait un jour ou l'autre. Comme je me suis efforcé de le faire comprendre, Catherine n'était ni avide ni exigeante ; elle prenait ce que le sort voulait bien lui donner ; et si cette délicieuse habitude des visites de son amoureux, qui lui causaient une joie où se mêlaient curieusement la hardiesse et la timidité, était venue à cesser brusquement, non seulement elle ne se serait pas posée en fille délaissée, mais elle ne se serait pas prise en pitié dans le fond de son cœur. Après que Morris l'eût embrassée, la dernière fois qu'elle l'avait vu, pour lui prouver la force de son amour, elle le supplia de partir, de la laisser seule, de la laisser penser. Morris partit, non sans avoir au préalable pris un second baiser. Mais Catherine avait trouvé difficile de réfléchir. Elle continuait à

sentir ses baisers sur ses lèvres et ses joues longtemps après son départ ; c'était une sensation qui ne se révélait pas très favorable à la réflexion. Elle aurait voulu se faire une idée bien claire de la situation où elle se trouvait, décider ce qu'il faudrait qu'elle fasse si, comme elle le craignait, son père lui disait que Morris Townsend lui déplaisait. Mais la seule chose qu'elle était capable de concevoir avec netteté, c'était l'impossibilité apparente que Morris pût déplaire à qui que ce soit ; il devait y avoir là quelque erreur, quelque malentendu, qui finirait bien par se dissiper sous peu. Elle remit à plus tard la nécessité d'une décision, d'un choix ; à la seule pensée d'un conflit avec son père, elle se tenait immobile, les yeux baissés, passive et retenant sa respiration. Cela lui donnait des battements de cœur, cela lui faisait terriblement mal. Lorsque Morris l'embrassait et lui disait des choses tendres, cela aussi lui faisait battre le cœur ; mais l'autre angoisse était bien différente et elle en avait peur. Néanmoins, lorsque le jeune bomme lui avait dit, ce jour-là, qu'il fallait convenir de quelque chose, prendre une décision, elle avait senti qu'il était dans le vrai et avait répondu très simplement, sans la moindre hésitation :

– Il faut faire notre devoir et parler à mon père. Je lui parlerai ce soir et il faudra que vous lui parliez vous-même demain.

– C'est très courageux de votre part de lui parler la première, répondit Morris. C'est généralement le jeune homme – l'heureux élu – qui parle le premier. Mais faites ce que vous croyez être le mieux !

Catherine éprouvait une certaine fierté à l'idée de se montrer courageuse pour l'amour de lui, et, rien que d'y songer, elle eut même un petit sourire :

– Les femmes ont plus de doigté que les hommes, dit-elle ; elles devraient toujours parler les premières. Elles savent se montrer plus conciliantes ; elles savent mieux plaider leur cause.

– Vous aurez besoin de tous vos pouvoirs de persuasion. Mais il est vrai, ajouta Morris, que vous êtes irrésistible.

– Ne parlez pas ainsi, je vous en prie, et promettez-moi une chose. Demain, quand vous parlerez à mon père, soyez très modéré et respectueux.

– Je ferai de mon mieux, promit Morris. Cela ne servira pas à grand-chose, mais j'essaierai quand même. Je ne demanderais pas mieux, je vous assure, que de vous gagner facilement, plutôt que de lutter pour vous obtenir.

– Ne parlez pas de lutte ; nous ne lutterons pas.

– Il faut pourtant nous attendre à une résistance, répliqua Morris, et vous tout spécialement, pour qui la conversation menace d'être le plus difficile. Savez-vous ce que votre père vous dira à coup sûr dès vos premières paroles ?

– Non, Morris, que dira-t-il ?

– Que j'ai des intentions mercenaires.

– Mercenaires ?

– Oui, c'est un bien grand mot, mais qui signifie quelque chose de très bas ; que je cours après votre fortune.

– Oh ! dit Catherine doucement.

Elle avait mis dans cette exclamation tant de blâme et de douleur que Morris ne put s'empêcher de lui en témoigner, par un baiser, sa gratitude.

– Mais il vous dira certainement cela, ajouta-t-il.

– Ce ne sera pas difficile de lui répondre, dit Catherine. Je lui dirai tout simplement qu'il se trompe ; que les autres hommes pensent peut-être à l'argent, mais pas vous.

– Il faudra bien insister là-dessus, car ce sera son principal grief contre moi.

Catherine regarda un moment son amoureux, puis répondit :

– Je finirai bien par le convaincre. Mais je suis tout de même contente à l'idée que nous serons riches, ajouta-t-elle.

Morris détourna la tête, et, les yeux fixés sur son chapeau, dit enfin :

– Non, ne vous réjouissez pas d'une chose qui est la cause de toutes nos difficultés.

– Eh bien, si nous n'avons pas de plus grandes difficultés, nous n'avons pas besoin de nous désoler. Je connais bien des gens qui ne nous trouveraient pas bien à plaindre. Je finirai par persuader mon père qu'il se trompe, et ensuite nous serons très contents d'avoir de l'argent.

Morris Townsend écouta en silence ces propos d'une robuste logique et répondit au bout d'un moment :

– Je vous laisse le soin de me défendre ; une telle accusation obligerait l'homme qui voudrait se défendre lui-même, à s'abaisser.

Catherine resta silencieuse à son tour : elle le regardait tandis que lui, debout devant la fenêtre, tenait les yeux fixés au dehors.

– Morris, demanda-t-elle brusquement, êtes-vous certain de m'aimer ?

Il se retourna tout d'une pièce et se penchant vers elle :

– Âme de mon âme, pouvez-vous en douter ?

– Je ne le sais que depuis cinq jours, répondit-elle, mais à présent, il me semble que je ne pourrais plus vivre sans cette certitude.

– Vous n’aurez jamais besoin d’essayer, répliqua-t-il avec un léger rire tendre et rassurant. Puis, il ajouta : « Il faut que vous aussi vous me promettiez une chose. » Elle avait fermé les yeux après ces dernières paroles et les avait tenus fermés, et quand elle entendit la prière de Morris, elle dit oui de la tête, sans les rouvrir. « Il faut me promettre, poursuivit-il, que si votre père s’oppose absolument à notre mariage, vous me garderez votre foi. »

Catherine ouvrit les yeux, et le regarda intensément, et elle n’aurait pu faire de promesse plus totale que celle qu’il lut dans ce regard.

– Vous ne m’abandonnerez pas ? dit Morris. Vous savez que vous pouvez disposer de vous-même ; vous êtes majeure.

– Ah, Morris ! se contenta-t-elle de murmurer. À vrai dire, elle fit davantage : elle mit sa main dans la sienne. Il tint cette main serrée un moment, puis embrassa Catherine à nouveau.

Il n’y a vraiment plus rien d’important à rapporter sur cette conversation ; mais Mrs. Penniman aurait reconnu, si elle s’était trouvée présente, qu’il valait mieux que la dite conversation n’ait pas eu lieu au beau milieu de Washington Square, près du petit bassin.

11

Ce soir-là Catherine guetta le retour de son père et l'entendit rentrer dans son cabinet. Elle resta tranquillement assise bien que le cœur battant pendant près d'une demi-heure ; elle se leva enfin et alla frapper à la porte du cabinet – rite qu'elle n'omettait jamais quand elle devait franchir le seuil de cette pièce. Lorsqu'elle entra, ce soir-là, elle trouva son père installé dans son fauteuil au coin du feu, en compagnie d'un cigare et du journal du soir.

– J'ai quelque chose à vous dire, annonça-t-elle très doucement ; puis elle s'assit sur la première chaise venue.

– Je serai très heureux de l'entendre, mon enfant, répondit le docteur. Puis il attendit, attendit longtemps, les yeux levés vers elle, tandis qu'elle fixait le feu sans pouvoir se décider à parler. Il était dévoré de curiosité et d'impatience, car il était sûr qu'elle allait lui parler de Morris Townsend ; il la laissa néanmoins prendre son temps, car il était décidé à la traiter avec beaucoup de douceur.

– Je vais me marier ! finit-elle par dire sans cesser de regarder le feu.

Le docteur fut saisi ; il ne s'était tout de même pas attendu à être mis en face du fait accompli. Mais il cacha sa surprise.

– Tu fais bien de me le dire, répondit-il simplement. Et quel est l'heureux mortel que tu as honoré de ton choix ?

– Mr. Morris Townsend. Et en même temps qu'elle prononçait le nom de son amoureux, Catherine regarda son père. Elle ne vit pas autre chose dans ses yeux gris qu'un calme

parfait, et sur ses lèvres que son fin sourire. Elle le regarda ainsi pendant un moment, puis se tourna de nouveau vers les flammes : elle sentait le besoin de se réchauffer.

– Quand avez-vous pris cette décision ? demanda le docteur.

– Cet après-midi, il y a deux heures.

– Est-ce que Mr. Townsend était venu te voir ici ?

– Oui, père, dans le grand salon. Et elle était bien contente de n’être pas obligée de lui dire que la cérémonie de leurs fiançailles s’était déroulée sous les ramures des vernis du Japon.

– Est-ce que c’est sérieux ? demanda le docteur.

– Très sérieux, père.

Le docteur ne répondit pas tout de suite. Puis :

– Mr. Townsend aurait dû venir m’en parler.

– Il a l’intention de vous en parler demain.

– Après que j’aurai été mis au courant de tout par toi ? Il aurait dû m’en parler avant. Croit-il donc que je n’y attachais pas d’importance – parce que je vous ai laissé tant de liberté ?

– Oh non, dit Catherine, il savait que vous y attacheriez beaucoup d’importance. Et nous vous sommes bien reconnaissants de nous avoir laissé cette liberté.

Le docteur eut un rire amer :

– Tu aurais pu en faire un meilleur usage, Catherine.

– Je vous en prie, ne dites pas cela, père, demanda la jeune fille sur un ton de prière, en le regardant de ses bons yeux sans éclat.

Il tira quelques bouffées de son cigare, réfléchit et dit enfin :

– Vous avez été vite en besogne.

– Oui, répondit Catherine avec simplicité, je crois que nous avons été vite.

Son père, cessant de fixer le feu, la regarda un instant profondément :

– Je ne m'étonne pas que Mr. Townsend t'aime. Tu es si droite et si bonne.

– Je ne sais pas comment cela se fait, mais c'est *vrai* qu'il m'aime. J'en suis sûre.

– Et toi, tu tiens beaucoup à Mr. Townsend ?

– Je l'aime beaucoup, évidemment, sans cela je n'aurais pas accepté de l'épouser.

– Mais il y a si peu de temps que tu le connais, ma chère enfant !

– Oh, dit Catherine avec élan, il ne faut pas longtemps pour connaître quelqu'un une fois qu'on a... qu'on a commencé.

– Tu as dû commencer très vite. Dès la première fois que tu l'as vu ? À cette soirée chez ta tante ?

– Je ne sais pas, père, dit la jeune fille, je ne peux pas répondre à cela.

– Bien entendu ; cela te regarde. Tu auras remarqué que j'ai agi d'après ce principe. Je ne me suis mêlé de rien, je t'ai laissé entière liberté ; je me suis rappelé que tu n'étais plus une petite fille – que tu avais atteint l'âge de raison.

– Je me sens très vieille et très sage, dit Catherine, prête à sourire.

– Je crains bien qu'avant longtemps tu ne te sentes encore plus vieille et encore plus sage. Car je n'aime pas ces fiançailles-là.

– Ah ! dit Catherine d'une voix étouffée en se levant de sa chaise.

– Non, mon enfant. Je suis désolé de te faire de la peine ; mais je n'approuve pas ce projet de mariage. Tu aurais dû me consulter avant de prendre cette décision. Je t'ai trop laissé la bride sur le cou et il me semble que tu as abusé de mon indulgence. Je te le répète, tu aurais dû m'en parler d'abord.

Catherine eut un instant d'hésitation, puis avoua :

– C'est que je craignais que vous ne soyez pas d'accord.

– Ah ! Tu vois bien ! Tu n'avais pas la conscience tranquille.

– Non, père, ma conscience ne me reproche rien ! protesta la jeune fille de toutes ses forces. Je vous en prie, ne dites pas de choses pareilles. Ces mots, en effet, éveillaient dans son imagination l'idée de choses affreuses, de choses viles et brutales, qui faisaient penser aux malfaiteurs, aux prisonniers. « C'est que j'avais peur... j'avais peur... » essaya-t-elle d'ajouter.

– Tu avais peur, parce que tu t'étais conduite stupidement.

– J'avais peur que vous n'aimiez pas Mr. Townsend.

– Tu avais vu juste. Je ne l'aime pas.

– Cher papa, vous ne le connaissez pas, dit Catherine avec une si douce insistance qu'il aurait dû en être touché.

– Très juste ; je ne le connais pas intimement. Mais j'en sais suffisamment sur son compte. J'ai pu me faire une idée de ce qu'il est. D'ailleurs, tu ne le connais pas non plus.

Elle se tenait devant la cheminée, les mains serrées l'une contre l'autre ; et son père qui la regardait du fond de son fauteuil lui dit cela avec un calme vraiment exaspérant.

Je jurerais pourtant que Catherine n'était pas énervée, bien qu'elle ripostât avec véhémence à ce propos ironique de son père :

– Je ne le connais pas ? Moi ! Mais, voyons, je le connais mieux... je le connais mieux... que je n'ai jamais connu personne !

– Tu connais un aspect de lui – celui qu'il lui a plu de te montrer. Mais tu ne connais pas le reste.

– Le reste ? Que voulez-vous dire ?

– Je n'en sais trop rien. Mais certainement beaucoup de choses.

– Je sais à quoi vous faites allusion, dit Catherine, se rappelant maintenant sur quel point Morris l'avait mise en garde. Vous croyez qu'il n'en veut qu'à mon argent.

Son père continuait à la regarder de sa manière impassible et raisonnable.

– Si j'avais pensé cela, je l'aurais dit, ma chère enfant ! Mais je ne vais pas commettre la maladresse de te rendre Mr. Townsend encore plus cher en te disant du mal de lui.

– Je ne vous en voudrai pas, si ce que vous dites est vrai, dit Catherine.

– Pour ne pas m'en vouloir, il faudrait que tu sois une jeune personne rudement raisonnable !

– En tout cas, c'est ce que vous pensez, et vous ne pouvez pas refuser de me dire vos raisons.

Le docteur esquissa un sourire.

– C’est juste. Tu as le droit de me demander mes raisons. Il tira quelques bouffées de son cigare, puis continua : Hé bien, donc, sans accuser Mr. Townsend de n’en vouloir qu’à ton argent – sans parler de la fortune que tu es en droit d’attendre de moi – je dirai que tout porte à croire que cela a joué en ta faveur plus qu’il ne faudrait si l’on songe avant tout à ton bonheur. Il n’y a aucune raison, bien entendu, pour qu’un jeune homme intelligent ne s’attache pas à toi pour toi-même. Tu as des qualités de franchise et de gentillesse qu’un jeune homme intelligent peut découvrir sans peine. Mais tout ce que nous savons en fin de compte sur ce jeune homme – qui est, je le reconnais, excessivement intelligent – porte à croire, en dépit de sa vive admiration pour tes qualités, que c’est encore ton argent qui l’intéresse le plus en toi. Ce que nous savons de lui en fin de compte, c’est qu’il a vécu très follement et qu’en agissant ainsi, il a dilapidé son bien. Cela me suffit, ma chère enfant. Je désire que tu épouses un jeune homme qui puisse donner des garanties solides sur sa valeur personnelle. Si Morris Townsend a dépensé son bien en se payant du bon temps, il y a tout lieu de croire qu’il dépensera le tien.

Le docteur laissa tomber ces remarques lentement, nettement, en s’arrêtant de temps à autre et en insistant sur certains mots, sans avoir l’air de s’apercevoir que Catherine mourait d’anxiété en attendant sa conclusion. Elle finit par se rasseoir, la tête penchée et les yeux toujours fixés sur lui ; et, si étrange que cela paraisse – c’est difficile à exprimer – tout en l’écoutant accumuler ces arguments qui anéantissaient une à une ses espérances, Catherine ne pouvait s’empêcher d’admirer la clarté et la noblesse avec lesquelles son père s’exprimait. Il y avait quelque chose de décourageant, d’étouffant, dans une discussion avec lui ; mais elle aussi, elle allait s’efforcer d’être claire. Il était parfaitement calme, il n’était pas du tout en colère ; elle aussi devait rester calme. Mais l’effort qu’elle faisait pour se dominer la faisait trembler.

– Ce n’est pas là tout ce que nous savons sur lui, dit-elle ; et sa voix frémissait malgré elle. Il y a d’autres choses, beaucoup d’autres choses. Il a de grands dons et il ne demande qu’à les mettre en œuvre. Il est bon, généreux et sincère, dit la pauvre Catherine qui ne se serait jamais crue capable d’une telle éloquence. Et sa fortune – cette fortune qu’il a dépensée – était bien petite !

– Raison de plus pour ne pas la dépenser, s’écria le docteur en riant. Puis il se leva. Et comme Catherine, qui s’était levée aussi, se tenait devant lui, à la fois gauche et pressante, désirant passionnément le convaincre et totalement impuissante à s’exprimer, il l’attira vers lui et l’embrassa.

– Tu me trouves très dur, je suppose ? dit-il en la tenant contre lui.

Cette question n’était pas très rassurante ; elle sembla même à Catherine si chargée d’un sens funeste que la pauvre enfant se sentit défaillir. Mais elle réussit tout de même à répondre :

– Non, cher papa ; car si vous saviez ce que j’éprouve, et vous le savez sûrement, vous qui savez tout, vous seriez plein de bonté et de douceur avec moi.

– Oui, je crois que je sais ce que tu éprouves, dit le docteur. Je serai très doux avec toi, sois-en sûre. Et je recevrai Mr. Townsend demain. Mais pour l’instant, fais-moi l’amitié de ne dire à personne que tu es fiancée.

12

Le lendemain, il resta chez lui l'après-midi et attendit la visite de Mr. Townsend. Il lui sembla, assez justement il est vrai, que ce sacrifice d'un temps très précieux était un grand honneur qu'il faisait au soupirant de Catherine, et que les deux jeunes gens ne pourraient pas dire qu'il ne s'était pas conduit très courtoisement dans cette circonstance. Morris se présenta l'air assez sûr de lui. Il semblait avoir oublié l'« insulte » dont il s'était plaint à Catherine l'avant-veille, et le docteur lui fit comprendre dès qu'il entra qu'il s'attendait à sa visite.

– Catherine m'a appris hier ce qui s'est passé entre vous, dit-il. Permettez-moi de vous dire que la moindre délicatesse de votre part aurait voulu que vous m'informiez de vos intentions avant d'aller si loin.

– J'aurais agi de la sorte, répondit Morris, si vous ne m'aviez pas fait l'impression d'un père qui laisse à sa fille toute sa liberté. Pour moi, Catherine est quelqu'un de tout à fait maître de son sort.

– Littéralement, c'est exact. Mais elle ne s'est pas émancipée moralement au point, j'en suis sûr, de décider de se marier sans me consulter sur son choix. Je l'ai laissée libre, mais je ne me suis pas désintéressé le moins du monde de ce qu'elle faisait. Pour tout dire, votre petit roman s'est développé avec une rapidité qui me surprend. Il y a à peine quelques semaines que Catherine a fait votre connaissance.

– Il n'y a pas longtemps, je le reconnais, dit Morris, très gravement. Il est vrai que nous n'avons pas été longs... à nous mettre d'accord. Mais cela est venu tout naturellement, dès la

minute où nous nous sommes sentis sûrs de nous-mêmes – et sûrs l’un de l’autre. J’aime Miss Sloper depuis le premier jour où je l’ai vue.

– N’auriez-vous pas par hasard commencé à l’aimer avant même de l’avoir rencontrée ? demanda le docteur.

Morris le regarda un instant, puis répondit :

– Il est exact que l’on m’avait déjà dit que c’était une jeune fille charmante.

– Une jeune fille charmante – c’est bien comme cela que vous la jugez ?

– Évidemment. S’il n’en était pas ainsi, que ferais-je ici en ce moment ?

Le docteur réfléchit.

– Mon cher monsieur, dit-il enfin, il faut que vous soyez d’une pénétration peu commune. Car, en tant que père de Catherine, je suis plus enclin que personne à reconnaître ses nombreuses qualités, mais je préfère vous dire tout de suite que je n’ai jamais trouvé que c’était une jeune fille charmante, et que je n’ai jamais pensé que personne la trouverait charmante non plus.

Morris Townsend écouta cette déclaration avec un léger sourire qui ne manquait cependant pas de déférence.

– Je ne sais pas ce que je penserais d’elle si j’étais son père. Il m’est difficile de me mettre à sa place. Je ne peux parler que de ce que j’éprouve.

– Vous parlez très bien, dit le docteur ; mais épargnez votre peine. J’ai dit à Catherine que je n’approuvais pas ce projet de mariage.

– Elle m'en a informé, et j'ai été désolé de l'apprendre. C'est une affreuse déception. Et Morris resta silencieux, les yeux fixés à terre.

– Vous ne croyiez tout de même pas que j'allais vous dire que j'étais enchanté et vous jeter ma fille dans les bras ?

– Oh non ; je sentais bien que vous ne m'aimiez pas.

– Comment vous est venue cette idée ?

– Du fait que je suis sans fortune.

– C'est assez déplaisant à entendre, dit le docteur, mais il y a beaucoup de vrai là-dedans – en me plaçant strictement au point de vue du beau-père. Votre manque de fortune, le fait que vous n'avez ni profession, ni ressources visibles, ni espérances, vous placent dans une catégorie où il y aurait une grande imprudence de ma part à choisir un mari pour ma fille, qui est une enfant faible et très riche. Dès l'instant que vous cessez d'être un gendre éventuel, je suis prêt à vous trouver adorable. Mais dans votre rôle actuel, vous m'êtes odieux !

Morris Townsend écouta respectueusement ces paroles. Puis il dit à son tour :

– Je ne crois pas que Miss Sloper soit faible.

– Naturellement, vous allez la défendre – c'est bien le moins. Mais il y a vingt ans que je connais cette enfant, et vous ne la connaissez que depuis six semaines. Pourtant, même si elle n'était pas faible, vous n'en seriez pas moins un homme sans le sou.

– Je sais, je sais ; c'est en cela que *moi* je suis faible ! Et par conséquent, je suis intéressé ; je ne peux vouloir que l'argent de votre fille !

– Je ne dis pas cela. Rien ne m'oblige à le dire ; et le dire sans y être absolument forcé serait du plus parfait mauvais

goût. Je dis simplement que vous n'êtes pas du genre qui me convient.

– Mais votre fille n'épouse pas un genre, insista Townsend avec son plus beau sourire. C'est un individu qu'elle épouse, un individu qu'elle a la bonté de bien vouloir aimer.

– Un individu qui a si peu de choses à offrir !

– Peut-on offrir mieux que l'amour le plus tendre et une fidélité sans bornes ? demanda le jeune homme.

– Cela dépend comment on l'entend. Il n'est pas défendu d'offrir quelques petites choses en sus ; et non seulement ce n'est pas défendu, mais c'est généralement ce qui se passe. La fidélité sans bornes ne se mesure qu'après coup ; et dans l'intervalle, il est d'usage de donner quelques garanties quant à la qualité du mari. Quelles garanties pouvez-vous donner ? Un beau visage, un corps élégant, et des manières très distinguées. Tout cela est très bien en soi, mais il faudrait davantage.

– Vous oubliez une chose que vous pouvez mettre à mon actif, dit Morris, la parole d'un homme d'honneur !

– Votre parole d'honneur que vous aimerez toujours Catherine ? Il faut que vous soyez un homme exceptionnel pour être sûr de cela.

– Ma parole d'honneur que je ne suis pas intéressé ; que mon sentiment pour Miss Sloper est aussi pur et dénué de calculs que jamais sentiment venu du fond du cœur ! Je me soucie autant de son argent que des cendres de ce foyer.

– J'entends bien, j'entends bien, dit le docteur. Mais maintenant étudions, si vous le voulez bien, le genre auquel vous appartenez. Même après ce vœu solennel que vous venez de prononcer, vous rentrez dans une certaine catégorie. Disons si vous voulez que c'est le hasard seul qui vous y a placé ; mais,

depuis trente ans que je pratique la médecine, j'ai pu constater que le hasard peut avoir des conséquences incalculables.

Morris lissa de la main son haut-de-forme – qui brillait déjà comme un miroir – et continua à montrer un sang-froid qui, le docteur dut le reconnaître, lui faisait vraiment honneur. Mais il n'en était pas moins cruellement déçu.

– N'est-il rien que je puisse faire pour vous inspirer confiance ?

– Si je connaissais un moyen, je me garderais bien de vous le dire, car – vous ne comprenez donc pas ? – je ne veux pas avoir confiance en vous ! dit le docteur avec un sourire.

– J'irais labourer la terre si vous vouliez.

– Ne dites pas de bêtises.

– Je prendrais la première situation que je pourrais trouver, dès demain.

– Faites-le, je vous en conjure ; mais pour vous, pas pour moi.

– Je vois ; vous me prenez pour un paresseux ! s'écria Morris, un peu trop sur le ton de quelqu'un qui vient de faire une découverte. Mais il s'aperçut aussitôt de sa bévue et rougit.

– Qu'importe ce que je pense de vous, puisque, je vous le répète, je ne songe pas à faire de vous mon gendre.

Mais Morris ne se tenait pas pour battu.

– Vous croyez que je jetterais l'argent de Catherine par les fenêtres ?

Nouveau sourire du docteur :

– Ce que je pense n'a pas d'importance, je vous l'ai déjà dit, mais j'avoue avoir pensé à cela.

– Parce que j'avais dissipé l'argent que j'avais, n'est-ce pas ? dit Morris. C'est vrai, je l'avoue. J'ai agi follement. Je vous raconterai toutes les folies que j'ai faites, si vous voulez. Il y a eu de petites folies et de très grandes folies, je ne m'en cache pas. Mais j'ai jeté ma gourme, comme on dit. Est-ce qu'il n'y a pas un proverbe qui dit que quand le diable devient vieux, il se fait ermite ? Je n'ai pas été un démon, mais je vous jure que je suis devenu presque un ange. Il vaut mieux s'être amusé une bonne fois, et ne plus y penser. Votre fille ne voudrait pas d'un bon petit jeune homme ; et je me permets d'ajouter que vous n'aimeriez pas cela davantage. De plus, il y a une différence énorme entre ma fortune et la sienne. J'ai dépensé ma fortune, bon : c'est parce qu'elle était à moi que je l'ai dépensée. Et je n'ai pas fait de dettes ; quand il n'est plus rien resté, je me suis arrêté. Je ne dois pas un sou à âme qui vive.

– Permettez-moi de vous demander de quoi vous vivez maintenant – bien que je reconnaisse, ajouta le docteur, que je me contredis en vous posant cette question.

– Je vis sur les restes de mon bien, dit Morris Townsend.

– C'est parfait, répondit le docteur avec un grand sérieux.

Il fallait avouer que le sang-froid de Morris était impressionnant.

– En admettant même que j'attache une importance excessive à la fortune de Miss Sloper, continua-t-il, est-ce que ce ne serait pas justement une garantie que j'en prendrais le plus grand soin ?

– Trop d'attention donnée à la fortune pourrait être tout aussi dangereux que si vous n'en donniez pas assez. Catherine risquerait de souffrir de votre avarice tout autant que de votre prodigalité.

– Je vous trouve très injuste ! dit le jeune homme posément, poliment, sans violence.

– C’est votre droit de penser cela, et ma réputation est à votre merci. Je ne me flatte certainement pas de vous contenter.

– Et votre fille, cela ne vous fait donc rien de la contenter ? Cela vous fait-il plaisir de la rendre malheureuse ?

– Je suis prêt à accepter qu’elle pense que je suis un tyran pendant une année entière.

– Une année entière ! s’esclaffa Morris.

– Mettons pendant sa vie entière, alors ! Autant être malheureuse de cette façon-là que de l’autre.

Là Morris se sentit brusquement envahi par la colère :

– Vraiment, vous vous oubliez, monsieur, cria-t-il.

– C’est votre faute : vous voulez avoir le dernier mot.

– La cause que je défends est pour moi d’une importance suprême.

– Eh bien, importante ou pas, vous l’avez perdue ! répliqua le docteur.

– En êtes-vous bien sûr ? demanda Morris ; êtes-vous sûr que votre fille voudra renoncer à moi ?

– Je voulais dire, bien entendu, que vous avez perdu votre cause en ce qui me concerne. Pour ce qui est de Catherine, non, je ne suis pas très sûr qu’elle veuille renoncer à vous. Mais comme je le lui conseillerai de tout mon pouvoir, et comme j’ai un très grand crédit de respect et d’affection dans son cœur, comme elle a au surplus un très vif sentiment du devoir, je crois que c’est tout de même possible.

Morris Townsend recommença à lisser son haut-de-forme.

– Moi aussi j’ai un très grand crédit d’affection dans son cœur ! fit-il remarquer au docteur.

Ce dernier donna à son tour son premier signe d'irritation :

– Est-ce un défi que vous me lancez ?

– Appelez cela comme vous voudrez, monsieur ! Je suis décidé à essayer de gagner votre fille.

Le docteur secoua la tête.

– Je ne vous vois pas traînant jusqu'à la fin de vos jours le regret d'un amour perdu. Vous êtes fait pour la jouissance.

Morris se mit à rire.

– Votre opposition à mon mariage n'en est donc que plus cruelle. Avez-vous l'intention d'interdire à votre fille de me revoir ?

– Elle a passé l'âge où l'on interdit aux êtres de faire ceci ou cela. De plus, je ne suis pas un père à l'ancienne mode. Mais je lui demanderai de la manière la plus pressante de rompre avec vous.

– Je ne crois pas qu'elle voudra, dit Morris Townsend.

– Peut-être que non. Mais au moins j'aurai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour la convaincre.

– Elle est trop engagée maintenant, continua Morris.

– Pour retourner en arrière ? Eh bien, laissez-la s'arrêter juste où elle en est.

– Je veux dire qu'elle est trop engagée pour s'arrêter.

Le docteur le regarda de la tête aux pieds ; Morris avait la main sur la poignée de la porte.

– C'est beaucoup d'audace de votre part d'oser parler de la sorte.

– Je ne dirai plus rien, monsieur ! répliqua Morris, et avec un salut, il sortit de la pièce.

13

On pensera peut-être que le docteur se montrait trop entier, et Mrs. Almond ne se fit pas faute de le lui reprocher. Mais, comme il disait, sa religion était faite ; cela lui semblait suffisant, et il n'avait pas l'intention d'y rien changer. Il avait passé sa vie à juger les gens d'après leur comportement (cela faisait partie de sa technique de médecin), et dix-neuf fois sur vingt il voyait juste.

– Mr. Townsend est peut-être un de ces vingtièmes cas où tu te trompes, dit Mrs. Almond.

– C'est possible, bien qu'il ne semble pas du tout remplir les conditions d'un vingtième cas. Mais je veux bien lui accorder le bénéfice du doute, et, pour ne rien négliger de ce qui peut m'éclairer, je vais aller rendre visite à Mrs. Montgomery. Je suis presque certain qu'elle me dira que j'ai bien fait ; mais il est possible aussi qu'elle me dise que j'ai commis la plus grande erreur de ma vie. Dans ce cas, je demanderai humblement pardon à Mr. Townsend. Ce n'est pas la peine d'inviter Mrs. Montgomery comme tu me l'avais offert si aimablement ; je vais lui écrire très franchement, en lui expliquant de quoi il s'agit et en lui demandant l'autorisation d'aller la voir.

– Je crains bien que tu ne fasses tous les frais de la franchise. La pauvre petite femme soutiendra son frère, en dépit de tout.

– En dépit de tout ? Je n'en suis pas sûr. Le sentiment fraternel n'est pas toujours si puissant que cela.

– Tu sais, dit Mrs. Almond, quand il s'agit de trente mille livres de rente qui pourraient entrer dans la famille…

– Si elle soutient son frère à cause de l'argent, c'est qu'elle est fausse. Or, si elle est fausse, je saurai bien m'en apercevoir. Et si je m'en aperçois, je ne perdrai pas mon temps avec elle.

– Elle n'est sûrement pas fausse ; mais c'est une femme exemplaire. Et c'est pourquoi elle ne voudra pas compromettre l'avenir de son frère sous prétexte que c'est un égoïste.

– Si c'est vraiment quelqu'un de bien, elle aimera mieux compromettre l'avenir de son frère que de le laisser compromettre celui de Catherine. À propos : a-t-elle vu Catherine ? La connaît-elle ?

– Je ne crois pas. Mr. Townsend n'a pas dû juger utile de les mettre en contact.

– Évidemment, si c'est une femme exemplaire. Mais on verra bien dans quelle mesure elle mérite tes éloges.

– Je serais curieuse de savoir ce qu'elle pensera de toi ! dit Mrs. Almond en riant. Mais tu ne m'as toujours pas raconté comment Catherine avait pris ton refus.

– Comme elle prend tout ce qui lui arrive, – comme si c'était tout naturel.

– Elle ne s'est pas révoltée ? Elle n'a pas fait de scène ?

– Ce n'est pas son genre.

– Je croyais que lorsqu'il s'agissait de peines d'amour, les jeunes filles faisaient toujours des scènes.

– Tu confonds avec les veuves chimériques. C'est Lavinia qui m'en a dit de toutes les couleurs. Elle trouve que je suis un abominable despote.

– Elle a le génie des causes perdues, dit Mrs. Almond. Mais en attendant, je plains beaucoup Catherine.

– Moi aussi, je la plains, mais elle se consolera.

– Tu crois vraiment qu'elle va renoncer à lui ?

– J'y compte bien ; elle a une telle admiration pour son père !

– Oh ! nous connaissons la chanson ! Mais cela me fait encore plus de peine pour elle. Son dilemme en devient doublement cruel, car elle se trouve dans l'impossibilité de choisir entre son amoureux et toi.

– Si elle n'arrive pas à choisir, tant mieux !

– Peut-être, mais ce garçon va insister, la presser de choisir, et Lavinia le soutiendra de tout son pouvoir.

– Je préfère malgré tout ne pas l'avoir dans mon camp ; elle trouverait moyen de ruiner la cause la meilleure. Il suffit que Lavinia monte dans votre barque pour qu'elle chavire. En tout cas, qu'elle fasse bien attention ! dit le docteur, je ne veux pas de traîtres chez moi !

– J'ai idée qu'elle fera attention ; car au fond elle a très peur de toi.

– Toutes les deux ont peur de moi, – tout inoffensif que je sois ! répondit le docteur, et mon seul espoir, c'est précisément cette terreur salutaire que j'inspire.

14

Le docteur écrivit en toute franchise à Mrs. Montgomery, comme il l'avait dit à sa sœur, et elle lui répondit aussitôt en lui fixant le jour et l'heure où il pourrait la trouver chez elle. Elle habitait une jolie petite maison de briques rouges qui venait d'être repeinte de frais et dont chaque brique était soulignée d'un beau trait blanc. Cette maison a disparu aujourd'hui, ainsi que les maisons avoisinantes de même style, pour faire place à des immeubles plus imposants. La maison avait des volets verts, volets pleins évidemment, mais percés de petites ouvertures qui formaient des dessins ; et il y avait devant la maison une toute petite cour ornée de curieux arbustes et entourée d'une petite barrière de bois peinte du même vert que les volets. On aurait dit une maison de poupée géante, tout nouvellement sortie d'un magasin de jouets. Le docteur Sloper pensa, lorsqu'il se trouva devant cette maison, que Mrs. Montgomery devait être une petite personne à la fois économe et pleine de goût – elle ne pouvait être que petite pour avoir choisi une habitation si menue – une petite personne, donc, qui tirait une grande satisfaction de ses vertus d'ordre et de finesse, et qui avait résolu, ne pouvant avoir une grande et belle demeure, d'avoir au moins la perle des petites maisons.

Elle reçut le docteur dans un salon exigu, exactement conforme à ce qu'il avait imaginé : une espèce de boudoir luisant de propreté et décoré tant bien que mal de feuillages en papier gaufré et de grappes en verre de couleur. Pour compléter l'illusion du beau temps et de la saison estivale, un poêle de fonte d'où émanaient une dure flamme bleue et une forte odeur de vernis, entretenait dans la pièce une douce température. Les gravures qui ornaient les murs étaient entourées de gaze rose et

l'on pouvait voir sur les guéridons divers recueils de poèmes choisis, reliés pour la plupart en toile noire rehaussée de prétentieux motifs dorés. Le docteur eut largement le temps d'inventorier un à un tous ces détails, car Mrs. Montgomery, dont nous ne saurions assez blâmer la légèreté en cette circonstance, le fit attendre dix bonnes minutes avant de se montrer.

Elle apparut enfin, avec de menus gestes pour mettre en place les godets raides de sa robe de popeline. Toute rose de hâte et de timidité, elle avait de charmantes joues rondes. C'était une petite bonne femme blonde et potelée, avec de beaux yeux clairs qui avait l'air étonnamment soignée et active. Mais toute cette vivacité était comme tempérée par une modestie réelle qui lui valut l'estime du docteur dès le premier instant où il la vit. Une brave petite femme à l'esprit vif, se sachant moins de capacités pour les relations sociales que pour la conduite du ménage : tel est le jugement que le docteur porta à première vue sur Mrs. Montgomery. Il put se rendre compte également qu'elle était flattée de sa visite, qu'elle considérait comme un honneur. Pour Mrs. Montgomery, vivant entre les quatre murs de sa petite maison de la Seconde Avenue, le docteur Sloper était l'un des hommes les plus éminents de New-York, un véritable homme du monde ; et tout en le regardant avec un peu de confusion, croisant et décroisant sur sa robe de popeline trop brillante ses mains gantées de mitaines, elle avait l'air de se dire qu'il répondait tout à fait à l'idée qu'elle s'était faite d'un visiteur de marque. Elle s'excusa de l'avoir fait attendre ; mais il ne la laissa pas continuer.

– Cela n'a aucune importance, dit-il, car pendant que j'étais assis ici à vous attendre, j'ai eu le temps de réfléchir à ce que je voulais vous dire et de décider par quoi j'allais commencer.

– Commencez, je vous en prie ! murmura Mrs. Montgomery.

– Ce n'est pas bien facile, dit le docteur en souriant. Vous aurez compris en lisant ma lettre que je désirais vous poser quelques questions, et vous vous trouverez peut-être embarrassée pour y répondre.

– C'est vrai. J'ai songé à ce que je devrais répondre. Ce n'est pas bien facile.

– Mais vous comprenez certainement ma situation – mon état d'esprit. Votre frère désire épouser ma fille, et je voudrais me rendre compte de ce qu'il est réellement. Il m'a paru que c'était une bonne idée de venir vous demander cela à vous ; et c'est pourquoi je suis ici.

Il était facile de voir que Mrs. Montgomery prenait la chose très au sérieux ; elle s'efforçait en son âme et conscience de voir clair. Elle ne quittait pas le docteur des yeux ; son beau regard était illuminé comme par une sorte de modestie exaltée, et elle suivait avec la plus grande attention tout ce qu'il disait. On pouvait lire sur son visage qu'elle trouvait l'idée d'être venu la voir une idée géniale, mais qu'elle redoutait beaucoup de donner son avis sur des sujets qui lui étaient étrangers.

– Je suis vraiment très heureuse de vous voir, dit-elle, d'un ton qui laissait comprendre en même temps que cela n'avait rien à voir avec l'objet de sa visite.

Le docteur saisit l'occasion d'entrer en matière :

– Je ne suis malheureusement pas venu ici pour mon plaisir ; je suis venu vous dire des choses désagréables – et vous allez m'en vouloir. Que faut-il penser de votre frère ?

Le regard brillant de Mrs. Montgomery s'éteignit et ne sut plus où se poser. Elle essaya de sourire, et fit attendre sa réponse tellement longtemps que le docteur sentit l'impatience le gagner. Et quand elle répondit enfin, elle ne dit rien d'intéressant.

– C’est difficile de donner une opinion sur son propre frère.

– Ce n’est pas difficile quand on l’aime beaucoup et quand on a beaucoup de bien à en dire.

– Même alors, car ce qu’on dit peut avoir de telles conséquences !

Cette réponse plut au docteur : elle respirait la franchise.

– Vous l’avez dit : de telles conséquences. Si ma pauvre Catherine épouse votre frère, tout dépendra – je parle du bonheur de ma fille – du fait que c’est ou ce n’est pas un brave homme. Catherine est l’être le plus tendre qui existe et elle est incapable de lui faire la moindre peine. Mais lui, en revanche, pourrait, s’il n’est pas aussi tendre et scrupuleux que nous le voudrions, la rendre très malheureuse. Voilà pourquoi je vous demande de m’aider à le connaître réellement ; vous comprenez ce que je veux dire. Naturellement, vous avez le droit de refuser ce que je vous demande. Ma fille ne vous est rien ; vous ne l’avez même jamais vue ; et moi je n’agis peut-être en ce moment que comme un vieux butor impertinent. Vous avez parfaitement le droit de me dire que je fais là une démarche ridicule et que je ferais mieux de m’occuper de ce qui me regarde. Mais je ne peux pas croire que vous preniez les choses sur ce ton ; car vous ne pourrez vous empêcher de vous intéresser à nous, ma pauvre Catherine et moi. Je suis sûr que si vous connaissiez Catherine, vous vous intéresseriez beaucoup à elle. Je ne veux pas dire qu’elle est intéressante dans le sens courant du mot, mais elle vous intéresserait parce que vous auriez pitié d’elle. Elle est si douce, si crédule, ce serait si facile de lui faire croire tout ce qu’on voudrait ! Un mari qui ne serait pas un brave homme pourrait lui faire beaucoup de mal ; car elle n’aurait ni assez d’esprit, ni assez de courage pour se défendre, et en même temps elle a une capacité de souffrir peu commune. Je vois, ajouta le docteur avec son rire le plus convaincant, le plus professionnel, je vois que vous vous intéressez déjà à elle !

– Je me suis intéressée à elle aussitôt qu'il m'a parlé de ses fiançailles, dit Mrs. Montgomery.

– Ainsi, il y tient – il parle de fiançailles ?

– Je sais très bien que cela vous déplaît. Il me l'a dit.

– Vous a-t-il dit que c'était *lui* qui me déplaisait ?

– Oui, il me l'a dit aussi. J'ai répondu que je n'y pouvais rien ! ajouta Mrs. Montgomery.

– Naturellement, vous n'y pouvez rien. Mais ce que vous pouvez faire, c'est me dire si je suis dans le vrai – c'est me donner pour ainsi dire une attestation que je ne commets pas d'erreur. Et le docteur sortit encore pour l'occasion un autre de ses sourires professionnels.

Mrs. Montgomery, elle, ne souriait absolument pas ; on pouvait voir qu'elle ne lui reconnaissait pas le droit de lui faire une pareille demande, même sur le mode badin.

– Vous allez un peu loin, dit-elle enfin.

– Je le reconnais humblement ; mais je dois aussi, en conscience, attirer votre attention sur tous les avantages dont bénéficierait le jeune garçon qui épouserait ma fille. Elle a comme fortune personnelle dix mille dollars de rente que lui a laissés sa mère ; si elle épouse un homme qui me convient, elle héritera d'environ deux fois autant à ma mort.

Mrs. Montgomery écouta de toutes ses oreilles cet imposant défilé de dollars ; elle n'avait jamais entendu parler de tant de milliers à la fois. Cela lui en fit monter la rougeur aux joues.

– Votre fille sera immensément riche, dit-elle candidement.

– Mais oui, c'est ça l'ennui.

– Et si Morris l'épousait, il serait... il serait... et elle n'osait aller plus loin.

– Il serait le maître de tout cet argent ? Pas du tout. Il pourrait disposer des dix mille dollars par an que Catherine tient de sa mère ; mais pour ce qui est de moi, de ma fortune gagnée laborieusement dans l'exercice de ma profession, je la léguerais jusqu'au dernier sou à des œuvres charitables.

À ces mots, Mrs. Montgomery baissa les yeux et resta immobile un moment, perdue dans la contemplation des dessins de la natte qui couvrait le parquet.

– Vous avez l'impression, n'est-ce pas, dit le docteur en riant, que si je fais cela, je jouerai un méchant tour à votre frère ?

– Pas du tout. C'est beaucoup trop d'argent qui entrerait en sa possession, rien que parce qu'il aurait pris la peine de se marier. Je trouve que ce ne serait pas juste.

– Il est juste d'essayer d'obtenir le plus possible. Mais dans le cas présent votre frère n'y parviendrait pas. Car si Catherine se marie sans mon consentement, elle n'aura pas un sou de moi.

– Est-ce bien certain ? demanda Mrs. Montgomery en relevant la tête.

– Aussi certain que je suis certain d'être assis en ce moment dans ce fauteuil.

– Même si elle était minée par le chagrin ?

– Même si elle n'était plus que l'ombre d'elle-même – ce qui me surprendrait.

– Est-ce que Morris est au courant de cela ?

– Je me ferai un plaisir de le lui apprendre ! s'écria le docteur.

Mrs. Montgomery se plongea de nouveau dans ses méditations, et le docteur, qui était prêt à attendre autant qu'il le faudrait, en vint à se demander, si, avec tous ses petits airs consciencieux, elle n'était pas en train de faire le jeu de son frère. Ce qui ne l'empêchait pas de se sentir un peu honteux d'avoir fait subir à cette pauvre femme une telle épreuve, ni d'être touché de la bonne volonté avec laquelle elle s'y était soumise. « Si elle avait voulu me rouler, pensait-il, elle serait en colère ; à moins qu'elle n'ait un grand pouvoir de pénétration. Et non vraiment, je ne crois pas qu'elle ait pu voir si loin. »

– Comment se fait-il que Morris vous déplaise à ce point ? finit-elle par demander en sortant de sa méditation.

– Il ne me déplairait pas le moins du monde, comme ami, comme compagnon. Ce doit être un charmant garçon et on ne doit pas s'ennuyer une minute avec lui. Il me déplaît strictement comme gendre. Si un gendre n'avait d'autres fonctions que de dîner à la table familiale, je ferais très grand cas de votre frère. C'est un convive de premier ordre. Mais cela n'est qu'un aspect secondaire des devoirs de son état, lesquels seraient dans l'ensemble, d'être le protecteur et le soutien de mon enfant, qui est absolument incapable de défendre elle-même ses intérêts. C'est sur ce point qu'il ne me satisfait pas. J'avoue que je ne me fie en cela qu'à mon intuition ; mais j'ai l'habitude de me fier à mes intuitions. C'est naturellement votre droit absolu de me dire que je me trompe, mais il me semble que votre frère est égoïste et superficiel.

Mrs. Montgomery regarda le docteur avec de grands yeux étonnés et il eut l'impression qu'elle admirait sa sagacité.

– Comment avez-vous pu vous apercevoir qu'il est égoïste ? s'écria-t-elle.

– Pensiez-vous qu'il réussissait si bien à s'en cacher ?

– Ma foi oui, dit Mrs. Montgomery. Puis elle se hâta d’ajouter : Ne sommes-nous pas tous plus ou moins égoïstes ?

– Très juste. Mais il y a des gens qui réussissent à s’en cacher mieux que lui. Voyez-vous, il y a une chose qui m’aide beaucoup : j’ai l’habitude de ranger les gens en catégories, en types. Il se peut que je me trompe dans mon jugement sur votre frère en tant qu’individu, mais son type est écrit sur toute sa personne.

– C’est un très beau garçon, dit Mrs. Montgomery.

Le docteur la regarda un moment sans rien dire.

– Vous êtes toutes les mêmes vous autres femmes ! Mais ne voyez-vous donc pas que le type auquel appartient votre frère a été créé et mis au monde pour vous désespérer et que vous n’avez été créées que pour être ses servantes et ses victimes ? La marque du type en question est la détermination – parfois terrible dans sa sourde intensité – de n’accepter de la vie que ses plaisirs, et de se procurer les dits plaisirs principalement en jouant de l’ascendant qu’il a sur vous autres, femmes faibles et crédules. Les jeunes messieurs de cette catégorie ne font jamais rien par eux-mêmes tant qu’ils peuvent trouver une autre personne qui pourvoit à leurs besoins, et c’est uniquement la passion, le dévouement et l’illusion des autres qui les maintient à flot. Ces autres, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, sont des femmes. La condition primordiale pour les jeunes messieurs en question est que quelqu’un d’autre se dévoue pour eux, et vous savez combien les femmes s’entendent à cela. Le docteur fit une courte pause, puis reprit avec force : Vous, par exemple, votre frère a dû peser terriblement sur vous.

C’était là un effet de violence, mais un effet savamment calculé. Le docteur avait été un peu déçu en trouvant cette dame si bien en chair et si soignée et non environnée des signes visibles des ravages que l’immoralité de Morris aurait apportés dans sa vie ; puis il s’était dit que si elle avait encore si bonne

mine, ce n'était pas parce que le jeune homme avait agi correctement envers elle, mais parce qu'elle était parvenue à cacher le mal qu'il lui avait fait. Ce mal, on le sentait embusqué, là, derrière le poêle de fonte verni, derrière les gravures nimbées de mousseline, et jusque sous la petite robe de popeline bien nette ; et s'il savait seulement où elle était le plus vulnérable, il réussirait peut-être à la faire se trahir, en frappant habilement. Les paroles que je viens de transcrire étaient une de ces tentatives pour mettre le doigt sur la plaie ; et il eut tout lieu de croire qu'il avait touché juste. Car des larmes jaillirent des yeux de Mrs. Montgomery et elle dut les écarter d'un fier mouvement de tête.

– Je ne sais vraiment pas comment vous avez deviné cela ! s'écria-t-elle.

– Grâce à un procédé philosophique appelé induction. N'oubliez pas que vous avez toujours le droit de me contredire. Mais soyez assez bonne pour répondre à cette question : est-ce que vous ne donnez pas d'argent à votre frère ? Allons, que répondez-vous ?

– Oui, je lui ai donné de l'argent, dit Mrs. Montgomery.

– Et vous n'en aviez pas beaucoup à lui donner ? Elle se tut un moment puis répondit :

– Si vous voulez me faire avouer que je suis pauvre, c'est facile. Je suis même très pauvre.

– On ne s'en douterait jamais à voir votre – votre charmante maison, dit le docteur. Je savais par ma sœur que vous aviez des revenus modestes et de nombreux enfants.

– J'ai cinq enfants, dit Mrs. Montgomery, mais je suis fière de dire que j'arrive à les élever convenablement.

– Naturellement, vous y arrivez, capable et dévouée comme vous l'êtes ! Mais votre frère les a-t-il bien comptés tous ?

– Comment, comptés ?

– Comptés tous les cinq, je veux dire. Il m’a dit que c’était lui qui faisait leur instruction.

Mrs. Montgomery regarda un instant sans comprendre, puis se reprenant aussitôt :

– Oui, c’est vrai, il leur apprend… l’espagnol. Le docteur éclata de rire :

– Voilà qui va les aider fameusement ! Votre frère n’ignore pas, non plus, que vous avez très peu d’argent ?

– Je le lui ai dit et répété ! s’écria Mrs. Montgomery avec moins de prudence qu’elle n’en avait montré jusque-là. Elle finissait par trouver un certain réconfort dans la clairvoyance du docteur.

– Autrement dit, vous êtes obligée de le lui répéter souvent parce qu’il essaie constamment de vous taper. Pardonnez-moi d’employer de tels mots ; mais les faits sont là. Je ne vous demande pas de me dire le montant de la fortune qu’il a gaspillée, cela ne me regarde pas. Je sais maintenant ce que voulais savoir – ce que j’espérais découvrir. Et le docteur se leva, en caressant de la main son haut-de-forme. Votre frère vit à vos crochets, dit-il debout devant elle.

Mrs. Montgomery se leva vivement de sa chaise et regarda les mains et le chapeau de son visiteur avec une espèce de fascination. Puis elle s’écria, non sans inconséquence :

– Je ne me suis jamais plainte de lui !

– Inutile de vous défendre ; vous ne l’avez pas trahi. Mais je vous conseille de ne plus lui donner d’argent à l’avenir.

– Vous ne comprenez donc pas que ce serait mon intérêt qu’il épouse une jeune fille riche ? demanda-t-elle. Si, comme vous le dites, il vit à mes dépens, je dois souhaiter vivement me

débarrasser de lui ; et en mettant des obstacles à son mariage, on augmente mes difficultés.

– Je voudrais que vous me mettiez au courant de vos difficultés, dit le docteur. Il est juste, si votre frère vous retombe sur les bras à cause de moi que je vous aide à supporter ce fardeau. Si vous voulez bien m'y autoriser, je prendrai donc la liberté de remettre entre vos mains, dès à présent, une certaine somme destinée à l'entretien de votre frère.

Mrs. Montgomery resta stupéfaite ; elle crut d'abord à une plaisanterie ; puis, quand elle eut compris qu'il parlait sérieusement, elle se trouva prise dans un tourbillon de sentiments confus.

– Il me semble que vous venez de m'offenser gravement, murmura-t-elle.

– Parce que je vous ai offert de l'argent ? Ce n'est qu'un préjugé, répondit le docteur. Laissez-moi revenir vous voir un autre jour. Nous reparlerons de tout cela. Avez-vous des filles ?

– J'ai deux petites filles, dit Mrs. Montgomery.

– Eh bien, quand elles seront grandes et qu'elles se mettront en tête de se marier, vous verrez combien vous vous ferez de souci au sujet de la moralité de vos futurs gendres. Vous comprendrez alors pourquoi je vous ai infligé cette visite !

– N'allez pas croire surtout que Morris n'est pas un honnête homme !

Le docteur la regarda un moment, les bras croisés.

– Voulez-vous me faire un grand plaisir, me donner une sorte de satisfaction morale ? Dites simplement ces paroles : « Il est affreusement égoïste ! »

Les mots vibrèrent de la grave résonance de sa voix et semblèrent pendant un instant se matérialiser devant les yeux

troublés de la pauvre femme. Elle parut fixer quelque temps cette image, puis, détournant son regard, s'écria :

– Vous me faites beaucoup de mal, monsieur ! Après tout c'est mon frère, et avec ses dons, ses dons... Et en disant ces mots, sa voix se brisa et, incapable de se contenir, elle éclata en pleurs.

– Il a des dons exceptionnels, dit le docteur. Il faudra leur trouver un emploi à leur taille ! Et il s'excusa très respectueusement de l'avoir tourmentée à ce point. Il fallait que je défende ma pauvre Catherine, ajouta-t-il. Je veux que vous fassiez sa connaissance, et alors vous comprendrez.

Mrs. Montgomery essuya ses larmes du revers de la main et rougit de s'être laissée aller.

– Je serai heureuse de connaître votre fille, répondit-elle ; puis, dans une explosion soudaine elle s'écria : Ne la laissez pas l'épouser !

Le docteur partit en se répétant ces mots avec complaisance : « Ne la laissez pas l'épouser ! » Il tenait enfin la satisfaction morale qu'il était venu réclamer et elle lui paraissait d'autant plus précieuse qu'elle avait coûté plus de larmes à l'orgueil familial de la pauvre petite Mrs. Montgomery.

15

Le docteur avait été surpris de la manière dont Catherine se comportait ; son attitude pendant cette crise sentimentale lui semblait d'une passivité peu naturelle. Elle ne lui avait plus reparlé depuis cette scène dans la bibliothèque, la veille du jour de son entrevue avec Morris ; et une semaine s'écoula sans aucun changement notable dans sa manière d'être. Elle ne semblait pas se trouver à plaindre le moins du monde, et il était même un peu déçu qu'elle ne lui donnât pas la moindre ouverture pour se faire pardonner sa dureté en lui faisant quelque beau cadeau qui pût la consoler. Il songea un moment à lui proposer un voyage en Europe ; mais il tenait à réserver cela pour le cas où elle adopterait à son égard une attitude de muet reproche. Dans son idée, Catherine devait avoir de grandes dispositions pour le muet reproche, et il fut surpris de ne pas se trouver en butte à ce tir de barrage silencieux. Elle ne disait rien, tacitement ou explicitement, et comme elle n'était pas très bavarde à l'accoutumée, sa réserve du moment ne prenait aucune éloquence particulière. Et la pauvre Catherine ne savait pas bouder non plus, car la bouderie demande une part de comédie ; elle acceptait simplement les choses avec beaucoup de patience. Naturellement, elle retournait la situation dans sa tête, mais elle le faisait apparemment de la manière la plus calme et la plus réfléchie, afin de trouver la meilleure solution possible.

« Elle fera ce que je lui ai dit de faire », se dit le docteur, et il en conclut que sa fille n'avait vraiment pas beaucoup de caractère. J'ignore s'il avait compté sur un peu plus de résistance et goûté d'avance le plaisir de la lutte ; en tout cas, il se dit, comme mainte fois déjà, que la paternité, en dépit de

quelques alarmes passagères, n'était pas une vocation très passionnante.

Catherine, de son côté, avait fait une découverte très différente ; elle s'était brusquement aperçue qu'il y avait quelque chose de captivant dans son effort d'obéissance aux volontés de son père. Elle éprouvait une impression toute nouvelle, que l'on pourrait définir : un état d'attente passionnée à l'égard de son comportement. Elle s'observait elle-même comme si elle avait été une autre personne et se demandait ce qu'elle allait faire. C'était comme si cette autre personne, qui était à la fois elle-même et une autre, avait soudain, en prenant naissance, inspiré à Catherine une curiosité intense en face de ces forces inconnues qu'elle allait voir à l'épreuve.

Au bout de quelques jours, le docteur dit à Catherine en l'embrassant :

– Je suis heureux d'avoir une fille si sage.

– J'essaie d'être sage, répondit-elle en se détournant, ne se sentant pas très sûre d'elle-même.

– S'il y a quoi que ce soit que tu veuilles me dire, tu sais qu'il ne faut pas hésiter. Il n'y a pas de raison pour que tu restes silencieuse. Je ne tiens pas, évidemment, à parler de Mr. Townsend du matin au soir, mais si tu avais quelque chose d'intéressant à me dire sur lui, je t'écouterais volontiers.

– Merci beaucoup, dit Catherine ; je n'ai rien de spécial à dire pour le moment.

Il ne lui demanda jamais si elle avait revu Morris, parce qu'il était certain qu'elle le lui aurait dit d'elle-même. En fait, elle ne l'avait pas revu ; elle s'était contentée de lui écrire une longue lettre ; longue, en tout cas, pour elle, et, il faut bien le dire, longue aussi pour Morris qui la lut. Elle avait cinq pages, cette lettre, cinq pages d'une écriture remarquablement claire et élégante. Catherine avait une très belle écriture, dont elle était

même assez fière ; elle aimait beaucoup copier des textes à la main et possédait des volumes entiers de ces copies qui mettaient ses talents en valeur ; elle les avait montrés à son amoureux, un jour où elle s'abandonnait tout entière à la joie de tenir une grande place dans sa vie. Elle écrivait donc dans cette lettre que son père lui avait demandé de ne plus le revoir et qu'elle le suppliait de ne pas venir chez elle jusqu'à ce qu'elle ait « pris une décision ». Morris lui répondit une épître passionnée dans laquelle il lui demandait sur quoi, grands dieux, elle avait encore à décider. Ne s'était-elle pas décidée quinze jours auparavant, et pouvait-elle envisager même l'idée de renoncer à lui ? Allait-elle succomber dès les premiers obstacles, après toutes les promesses de fidélité données et reçues ? Il en arrivait alors au récit de son entrevue avec le docteur – récit qui différait en plus d'un point de celui que nous avons donné dans ces pages. « Il s'est montré d'une violence extrême, écrivait Morris ; mais vous savez quel empire j'ai sur moi. Il m'est particulièrement précieux si l'on songe que c'est moi seul qui peux vous tirer de votre cruelle captivité ». En réponse à cette missive, Catherine lui répondit trois courtes lignes : « Je suis très tourmentée ; ne doutez pas de mes sentiments, mais donnez-moi un peu de temps pour réfléchir ». L'idée de lutter contre son père, et d'opposer sa volonté à la sienne, pesait douloureusement sur son âme ; si bien qu'elle donnait l'impression de n'avoir pas la force de bouger, d'être immobilisée par un poids trop lourd.

Elle ne songea pas un instant à renoncer à son amour ; mais depuis le premier jour elle essaya de se persuader qu'elle réussirait à vaincre son père par la douceur. Ce n'était qu'un espoir vague, car elle ne voyait absolument pas comment ni pourquoi son père pourrait changer d'idée. Elle se disait simplement que si elle se conduisait parfaitement bien, les choses finiraient par s'arranger d'elles-mêmes. Se conduire parfaitement bien voulait dire être patiente, respectueuse, éviter de juger son père trop sévèrement et s'abstenir de tout acte de rébellion. Après tout, c'est peut-être lui qui avait raison de

penser ce qu'il pensait ; et Catherine ne voulait pas dire par là le moins du monde que son père avait raison en accusant Morris de ne vouloir l'épouser que pour son argent ; mais elle pensait que c'était probablement l'habitude des parents, et en quelque sorte leur devoir de se montrer ainsi méfiants, et au besoin injustes. Il existait probablement des gens qui étaient vraiment aussi vils que le docteur soupçonnait Morris de l'être, et s'il y avait un risque sur mille millions que Morris fût l'un de ces êtres maudits, son père avait raison de tenir compte de ce risque. Il ne pouvait naturellement pas savoir ce qu'elle savait, elle, et que l'amour le plus pur et le plus sincère brillait dans les yeux de son bien-aimé ; mais la Providence finirait bien par trouver un moyen de dessiller les yeux de son père. Catherine comptait beaucoup sur la Providence, et s'en remettait au ciel – comme disent les Français – du soin de décider à sa place.

Elle ne pouvait s'imaginer instruisant son père de quelque vérité qu'il n'aurait pas su, tant il lui paraissait supérieur jusque dans l'injustice et sûr de lui dans ses erreurs. Mais ce qu'elle pouvait faire en tout cas, c'était de ne jamais se mettre dans son tort, en espérant, si elle réussissait à être parfaite, que la Providence inventerait quelque moyen de tout concilier : que son père, d'une part, ne se trouverait pas humilié d'avoir porté des jugements téméraires, et qu'elle aurait eu raison de lui faire tendrement confiance ; d'autre part, qu'elle pourrait continuer à se conduire en fille obéissante sans pour cela renoncer à l'amour de Morris Townsend. La pauvre Catherine aurait bien aimé pouvoir trouver en Mrs. Penniman une conseillère inspirée ; mais c'était vraiment la dernière personne qui eût pu remplir ce rôle. Mrs. Penniman se complaisait trop aux recoins obscurs de ce petit drame sentimental pour vouloir chercher si vite à y apporter de la lumière. Elle souhaitait voir l'intrigue se compliquer, et les conseils qu'elle donnait à sa nièce ne faisaient que suivre les circonvolutions de sa cervelle. C'étaient des conseils assez incohérents et qui se contredisaient d'un jour à l'autre ; mais son idée dominante était de voir Catherine accomplir quelque geste spectaculaire. « Il faut *agir*, ma chère

enfant ; dans une pareille situation, il n'y a que cela : agir », disait Mrs. Penniman, qui trouvait que dans toute cette affaire sa nièce se montrait au-dessous de tout. Ce que Mrs. Penniman espérait au fond de son cœur, c'était que la jeune fille se marierait secrètement, et qu'elle jouerait elle-même à cette occasion le rôle de dame d'honneur ou de duègne. Elle se voyait déjà accompagnant sa nièce dans quelque chapelle souterraine – où aurait-elle trouvé une chapelle souterraine à New-York, je me le demande, mais l'imagination de Mrs. Penniman ne s'embarrassait pas pour si peu ! – Elle aidait déjà les fugitifs – elle aimait se représenter Catherine et son amoureux comme des fugitifs – à sauter en hâte dans le coupé rapide qui devait les emporter vers quelque coin retiré de la banlieue ; puis elle leur rendait en pensée (dissimulée sous un voile épais) de clandestines visites, tant que durerait la période de misère poétique qu'ils ne manqueraient de subir, et pendant laquelle elle serait leur providence, leur avocate, leur défenseur et leur seul moyen d'échange avec le reste du monde ; puis venait l'apothéose finale, après une réconciliation avec son frère, où elle aurait joué un rôle de premier plan. Elle n'osait pas trop encore parler à Catherine de cette idée d'un mariage secret, mais elle s'efforçait d'y amener Morris Townsend en lui peignant la chose sous des couleurs charmantes. Elle restait en contact quotidien avec le jeune homme à qui elle écrivait fidèlement tout ce qui se passait à Washington Square. Comme il avait été banni – c'était le terme qu'elle employait – de la maison de son frère, elle ne le voyait plus ; mais elle finit par lui écrire qu'elle désirait vivement le rencontrer. Cette rencontre ne pouvant avoir lieu que sur un terrain neutre, elle se creusa longtemps la tête avant de trouver un endroit approprié. Elle aurait beaucoup aimé le cimetière de Greenwood, mais c'était vraiment trop loin ; elle n'aurait pu être absente de chez elle pendant trop longtemps, expliqua-t-elle à Morris, sans éveiller les soupçons. Elle songea ensuite à la Battery, mais c'était un lieu bien froid et éventé, sans compter qu'on y était exposé à la curiosité des émigrants irlandais qui débarquent en ce point

même des quais, apportant de l'Ancien Continent un intérêt avide à l'égard du Nouveau Monde ; elle se décida finalement pour un restaurant de coquillages situé dans la Septième Avenue et tenu par un nègre – alors qu'elle ne connaissait rien de cet établissement et n'avait fait que l'apercevoir en passant. Elle écrivit à Morris de la retrouver là, et s'y rendit à la tombée du jour, cachée sous un voile épais. Il la fit attendre une demi-heure – ayant eu presque la moitié de la ville à traverser – mais il ne déplaisait pas à Mrs. Penniman d'attendre ; cela corsait la situation en quelque sorte. Elle commanda une tasse de thé, qui était horriblement mauvais, et elle le but en se sentant fière de souffrir pour la défense d'un grand amour. Quand Morris arriva enfin, ils s'installèrent dans le coin le plus reculé du fond de la boutique ; et on peut affirmer sans exagération que la demi-heure qu'ils passèrent là fut la plus merveilleuse demi-heure que Mrs. Penniman eût passée depuis des années. La situation était des plus passionnantes, et Mrs. Penniman ne fut pas trop choquée quand Morris Townsend commanda une soupe aux huîtres et se mit à la manger sous ses yeux. Morris n'avait pas trop de tout le réconfort que pouvait lui apporter une soupe aux huîtres, car nous ne cacherons pas au lecteur qu'il jugeait Mrs. Penniman à peu près aussi utile qu'une cinquième roue à un char. Il était dans un état d'irritation bien naturelle chez un jeune homme de sa qualité qui s'est attiré une fin de non recevoir alors qu'il s'apprêtait bénévolement à élever jusqu'à lui une jeune personne sans beauté ; et la sympathie envahissante de cette veuve sur le retour ne parvenait pas à apaiser sa colère. Il la jugeait plutôt faible d'esprit, et c'est là un genre de jugement qu'il décernait avec pas mal d'assurance. Il l'avait écoutée complaisamment au début et s'était efforcé de lui plaire, rien que pour se procurer une entrée à Washington Square ; et à présent, il n'avait pas trop de toute sa volonté pour se montrer tout juste poli. Il aurait voulu pouvoir lui dire qu'elle était un peu folle et qu'il aimerait bien la fourrer dans un omnibus et la renvoyer chez elle. Nous savons, cependant, que Morris avait beaucoup de maîtrise de soi, et qu'il avait, en plus, l'habitude

invétérée de chercher à plaire ; de sorte que, bien que le comportement de Mrs. Penniman mît au comble de l'exaspération ses nerfs déjà trop tendus, il réussit à l'écouter avec un air d'attention douloureuse qui la frappa vivement.

16

Ils avaient naturellement parlé de Catherine dès le début.

– Vous a-t-elle chargée d'un message ou... de quelque chose pour moi ? demanda Morris. Il avait l'air de penser qu'elle lui avait envoyé un bibelot ou une mèche de cheveux.

Mrs. Penniman était un peu embarrassée, car elle n'avait pas parlé à sa nièce de cette expédition.

– Non, pas exactement un message, dit-elle, je ne lui ai pas demandé si elle avait un message pour vous, de peur de... la troubler.

– Je crains qu'elle ne soit pas très facile à troubler ! répondit Morris avec un sourire amer.

– Elle est mieux que cela. Elle est ferme ; elle est fidèle !

– Vous croyez alors qu'elle tiendra bon ?

– Jusqu'à la mort !

– La mort ! J'espère bien que les choses n'iront pas si loin, dit Morris.

– Il faut se préparer au pire, et c'est pour cela que j'ai voulu vous voir.

– Qu'est-ce que vous appelez le pire ?

– Eh bien, dit Mrs. Penniman, le caractère dur et sans cœur de mon frère.

– Sacré vieux démon !

– Il est inaccessible à la pitié, ajouta Mrs. Penniman, pour bien préciser.

– Vous voulez dire qu'il ne cédera pas ?

– On ne le convaincra jamais en discutant. Je le connais bien. On ne le vaincra qu'en le mettant devant le fait accompli.

– Le fait accompli ?

– Il finira bien par céder ensuite, dit Mrs. Penniman, d'une manière très significative. Il ne croit qu'aux faits ; donnons-lui des faits !

– Pourtant, reprit Morris, c'est bien un fait que je désire épouser sa fille. Je l'ai mis en face de ce fait l'autre jour, mais il n'a pas capitulé pour cela.

Mrs. Penniman se tut quelques instants, et son regard sous le rebord de son ample capote, au bord de laquelle son voile noir était fixé comme un rideau, plongeait dans les yeux de Morris avec un éclat plus tendre que jamais :

– Épousez d'abord Catherine et ne voyez le père qu'ensuite !

– C'est vous qui me conseillez de faire cela ? demanda le jeune homme, d'un air très réprobateur.

Elle eut un instant d'inquiétude, mais continua cependant avec beaucoup d'aplomb :

– C'est ainsi que je vois les choses : un mariage secret – un mariage secret. Elle répéta l'expression avec un plaisir évident.

– Vous voulez dire qu'il faudrait que j'emmène Catherine de force ? Que je... comment dit-on ? Que je l'enlève ?

– Ce n'est pas un crime, lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, dit Mrs Penniman. Mon mari était, comme je vous l'ai dit, un clergyman très distingué ; l'un des prédicateurs les

plus éloquents qu'il y ait eu en son temps. Il lui arriva une fois de marier des jeunes gens qui s'étaient sauvés de la maison de la jeune fille. Il avait trouvé leur histoire très touchante. Il n'hésita pas un instant et tout tourna ensuite le mieux du monde. Le père pardonna par la suite et se prit d'amitié pour le jeune homme. Mr. Penniman les avait mariés dans la soirée, vers sept heures. La chapelle était si sombre qu'on y voyait à peine ; et Mr. Penniman était très ému ; il les trouvait bien touchants. Je crois qu'il n'aurait jamais eu la force de recommencer.

– Malheureusement, Catherine et moi ne pourrons pas être mariés par Mr. Penniman, dit Morris.

– Non, mais je suis là, moi ! répliqua Mrs. Penniman avec force. Je ne peux pas vous marier moi-même, mais je peux vous aider, faire le guet.

« Cette femme est complètement idiote » pensa Morris ; mais il se sentit obligé de dire quelque chose de tout différent. Ce qu'il dit n'était d'ailleurs pas beaucoup plus courtois, si l'on y songe :

– Est-ce pour me raconter cela que vous m'avez demandé de venir vous retrouver ici ?

Mrs. Penniman avait bien senti ce qu'il y avait de vague dans sa requête et souffrait de ne pas pouvoir offrir à Morris quelque chose de précis en dédommagement de sa longue course.

– Il me semblait que cela vous ferait plaisir de voir quelqu'un qui est si proche de Catherine, expliqua-t-elle avec une grande majesté. Et puis, ajouta-t-elle, je pensais que vous voudriez profiter de cette occasion pour lui envoyer quelque chose.

Morris lui montra ses deux mains vides avec un sourire mélancolique.

– Je vous suis très obligé, mais je n'ai rien à lui envoyer.

– N'avez-vous même pas un *mot*[6] ? demanda-t-elle, retrouvant pour la circonstance son sourire enjôleur.

Morris fronça de nouveau les sourcils.

– Dites-lui de ne pas fléchir, répondit-il assez rudement.

– C'est très bien, cela ; ce sont les mots qu'il faut. Ils vont lui apporter du bonheur pour bien des jours. Elle est touchante, et si courageuse ! continua Mrs. Penniman, tout en agrafant son mantelet et en se préparant à partir. Et juste à ce moment-là, elle eut une inspiration. Elle trouva la phrase qui allait lui servir à justifier amplement la démarche qu'elle venait de faire :

– Si vous épousez Catherine contre vents et marées, dit-elle, vous prouverez à mon frère que vous êtes bien l'homme qu'il refuse de croire que vous êtes.

– Qu'est-ce qu'il prétend que je ne suis pas ?

– Vous ne voyez pas ce que je veux dire ? demanda Mrs. Penniman d'un petit air malin.

– Je n'ai pas à le savoir, répondit Morris avec hauteur.

– Vous en ressentez de la colère, évidemment.

– Du mépris, vous voulez dire.

– Ah, vous voyez bien ? Vous savez à quoi je fais allusion ! dit Mrs. Penniman en le menaçant du doigt. Il prétend que c'est l'argent qui vous... que vous... aimez.

Morris hésita un instant ; puis, comme quelqu'un qui parle en connaissance de cause :

---

[6] En français dans le texte.

– Mais *j'aime* l'argent en effet !

– Mais non, voyons ! Pas dans le sens où il l'entend. Vous n'aimez pas l'argent plus que Catherine ?

Il mit ses coudes sur la table et se prit la tête à deux mains.

– Vous me torturez ! murmura-t-il. Et, à vrai dire, c'était presque l'effet que lui faisait l'ingérence de cette pauvre agitée dans ses affaires.

Mais elle ne se tenait pas pour battue.

– Si vous l'épousez malgré lui, il en conclura que vous n'attendez rien de lui, et que vous êtes prêt à vous passer de ses cadeaux. Et il verra comme cela que vous n'êtes pas intéressé.

Morris releva un peu la tête en entendant cet argument :

– Et je serai bien avancé ! répondit-il.

– Mais comment ! Il verra qu'il s'est trompé en croyant que vous n'en aviez qu'à son argent.

– Et quand il verra qu'en ce qui me concerne il peut aller au diable avec son argent, il le léguera à des œuvres. C'est bien ce que vous voulez dire ? demanda Morris.

– Mais non, pas du tout. Bien que j'avoue que je trouverais cela très beau, ajouta vivement Mrs. Penniman. Je veux dire qu'après vous avoir si mal traité, il jugera de son devoir, à la fin, de vous dédommager d'une façon quelconque.

Morris secoua la tête, bien que l'idée ne lui parût pas tellement mauvaise.

– Le croyez-vous sentimental à ce point ?

– Ce n'est pas qu'il soit sentimental, dit Mrs. Penniman, mais pour être parfaitement juste, je dois dire qu'il a, à sa manière étroite, un certain sens du devoir.

Morris se demanda alors dans un éclair en quoi, lui personnellement, pourrait bien bénéficier – en mettant les choses au mieux – des effets de ce sens du devoir qu'on attribuait au docteur ; et sa perplexité s'effaça rapidement devant le comique de la question :

– Votre frère n'a aucun devoir envers moi, répondit-il, et moi aucun envers lui.

– Oui, mais il a des devoirs envers Catherine.

– Seulement, d'après ce principe, Catherine a également des devoirs envers lui.

Mrs. Penniman se leva avec un soupir mélancolique, comme si elle le trouvait bien dénué d'imagination.

– Elle a toujours rempli fidèlement ses devoirs de fille ; et ne croyez-vous pas que, maintenant, elle a des devoirs envers *vous ?* Mrs. Penniman soulignait toujours, même en parlant, ses pronoms personnels.

– Je serais bien ingrat de dire le contraire ! Je suis si touché de son amour ! dit Morris.

– Je lui rapporterai ces paroles ! Et maintenant, souvenez-vous que je suis là si vous avez besoin de moi. Et Mrs. Penniman, qui ne savait plus trop quoi dire, tourna vaguement la tête dans la direction de Washington Square en lançant cet adieu.

Morris fixa pendant quelque temps le plancher couvert de sciure ; il avait l'air désireux de prolonger l'entretien. Puis, relevant brusquement la tête, il demanda :

– Vous croyez vraiment que si elle m'épouse, il ne lui laissera rien ?

Mrs. Penniman parut surprise de cette question, puis expliqua avec un sourire :

– Voyons, ne vous ai-je pas déjà dit ce qui se passerait selon moi – qu'au bout du compte, ce serait la meilleure marche à suivre ?

– Vous voulez dire que, quoi qu'elle fasse, elle finira par avoir la fortune ?

– Ce n'est pas d'elle que cela dépendra, mais de vous. Essayez donc de paraître aussi désintéressé que vous l'êtes ! dit Mrs. Penniman finement. Morris reprit sa contemplation de la sciure de bois tout en méditant ces paroles ; elle continua : « Nous n'avions pas un sou, Mr. Penniman et moi ; nous avons pourtant été très heureux. Catherine, d'ailleurs, a la fortune de sa mère, qui, à l'époque du mariage de ses parents, était considérée comme plus que rondelette.

– Oh ! laissons cela ! dit Morris ; et c'était en effet bien inutile d'en parler, car il avait retourné la question en tous sens.

– Mon frère a bien épousé une femme riche. Pourquoi n'en feriez-vous pas autant ?

– Très bien, mais votre frère était médecin, fit observer Morris.

– Et puis après ? Tous les jeunes gens ne peuvent pas être médecins !

– Pour ma part, c'est une profession qui me déplairait extrêmement, dit Morris en affectant une grande indépendance d'esprit. Puis, l'instant d'après, il demanda sans lien apparent : « Croyez-vous qu'il ait déjà fait un testament en faveur de Catherine ? »

– Probablement. Les médecins meurent comme les autres ; il m'a peut-être laissé quelque chose aussi, ajouta Mrs. Penniman sans honte.

– Et vous croyez qu'il le révoquerait sûrement – qu'il annulerait l'héritage de Catherine, je veux dire ?

– Oui, et qu'ensuite il lui léguerait à nouveau tout ce qu'il a.

– Mais comment en être sûr ? dit Morris.

– Avez-vous besoin d'en être sûr ? demanda Mrs. Penniman.

Morris rougit légèrement.

– Vous comprenez, je ne voudrais pas que Catherine fût lésée à cause de moi !

– Mais n'ayez donc pas peur ! N'ayez peur de rien, et tout ira bien.

Sur quoi Mrs. Penniman régla son thé, Morris sa soupe aux huîtres et ils sortirent ensemble. La Septième Avenue étendait ses perspectives désertiques dans la pénombre du soir. Les réverbères n'éclairaient que fort peu et de loin en loin une chaussée qui était surtout une succession de trous et de bosses. Un omnibus peinturluré de réclames bizarres arriva en cahotant sur les pavés disjoints.

– Comment allez-vous rentrer ? demanda Morris qui suivait de l'œil ce véhicule avec beaucoup d'intérêt. Mrs. Penniman avait pris son bras.

Elle hésita un peu.

– J'aimerais assez rentrer comme cela, dit-elle. Et elle s'appuya sur son bras de manière significative.

Il l'accompagna donc le long des petites rues biscornues des quartiers de l'Ouest, lui fit traverser de grandes artères bruyantes et agitées par la sortie des magasins et ils atteignirent enfin la zone de calme et de distinction qu'était Washington Square. Ils s'attardèrent un moment au pied des degrés de marbre blanc qui menaient au perron du docteur Sloper. La porte dans sa blancheur immaculée, avec sa plaque d'argent étincelante, symbolisait pour Morris l'entrée inaccessible d'un

paradis de confort ; il aperçut alors une des fenêtres du troisième étage où il y avait de la lumière : il la contempla avec mélancolie.

– Vous voyez là-haut ? C'est ma chambre, ma chère petite chambre ! lui expliqua Mrs. Penniman.

Morris frémit.

– Ce n'est donc pas la peine que je fasse le tour du square pour la contempler.

– À votre aise. Mais la chambre de Catherine est de l'autre côté : deux hautes fenêtres au second étage. Vous pourriez probablement les apercevoir de la rue.

– Mille mercis, je ne tiens pas à les voir ! Et Morris tourna le dos à la maison.

– Je lui dirai que vous êtes venu jusqu'ici, en tout cas, dit Mrs. Penniman, en lui montrant l'endroit du trottoir où ils se trouvaient ; et je lui transmettrai votre message : qu'elle tienne bon !

– Bien sûr, bien sûr ! Mais je lui dis tout cela dans mes lettres.

– Il semble qu'un message verbal ait plus de force ! Et souvenez-vous que, si vous avez besoin de moi, je suis *là ;* et Mrs. Penniman leva la tête vers les fenêtres du troisième.

Sur quoi ils se séparèrent, et Morris, laissé seul, contempla la maison pendant un moment ; puis il fit tristement le tour du square, en longeant la barrière de bois. Il s'arrêta alors de nouveau en passant devant la demeure du docteur Sloper. Il la détailla du sommet à la base, et accorda même un regard aux fenêtres éclairées de la chambre Penniman. Du diable s'il avait jamais vu une maison plus agréable !

17

Mrs. Penniman dit à Catherine ce soir-là, alors qu'elles étaient toutes deux assises dans le petit salon, qu'elle avait eu une conversation avec Morris Townsend ; cela déplut violemment à la jeune fille et elle se sentit très en colère. Il lui arrivait bien rarement de se mettre en colère ; mais cette fois, elle trouvait que sa tante se mêlait de ce qui ne la regardait pas ; et elle avait en même temps une vague appréhension que l'étourdie gâche tout en voulant tout arranger.

– Quelle idée avez-vous eue de le voir ? Je trouve que vous n'auriez pas dû, dit Catherine.

– Il me faisait tellement de peine... j'ai pensé qu'il fallait qu'on s'occupe un peu de lui.

– Cela me concerne seule, dit Catherine, à la fois stupéfaite d'oser parler de la sorte et convaincue qu'elle avait raison de le faire.

– Mais tu ne voulais rien faire, mon enfant, rétorqua tante Lavinia ; et je ne savais pas ce qu'il avait pu devenir.

– Je ne l'ai pas vu, parce que mon père me l'a défendu, dit Catherine avec simplicité.

Cette simplicité même mit le comble à l'indignation de Mrs. Penniman.

– Alors, si ton père te défendait de dormir, tu resterais éveillée, c'est bien cela ! s'exclama-t-elle.

Catherine l'examina curieusement :

– Je ne vous comprends pas, ma tante ; vous me parlez d'une drôle de façon.

– Bon, bon, ma chère enfant ; tu me comprendras plus tard !

Et Mrs. Penniman, qui lisait le journal du soir, et qui, selon son habitude, ne sautait pas une ligne de la première à la dernière page, se replongea dans sa lecture. Elle s'enferma dans un silence plein d'attente ; elle voulait absolument que Catherine lui demande de raconter son entretien avec Morris. Mais Catherine se tut pendant si longtemps que Mrs. Penniman perdit presque patience ; et elle se préparait à dire à Catherine qu'elle n'avait pas de cœur, lorsque la jeune fille parla enfin.

– Qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle.

– Il a dit qu'il était prêt à t'épouser tout de suite, en dépit de tout.

Catherine ne répondit rien à cela, et Mrs. Penniman sentit à nouveau sa patience lui échapper ; en conséquence de quoi elle informa Catherine que Morris lui avait paru très beau, mais complètement décomposé.

– Avait-il l'air triste ? demanda sa nièce.

– Il avait de grands cernes sous les yeux, dit Mrs. Penniman. On ne l'aurait pas reconnu d'avec ce qu'il était quand nous l'avons vu pour la première fois ; mais je dois dire que s'il avait eu cet air ravagé la première fois que je l'ai vu, j'aurais été encore plus frappée par sa beauté. Sa douleur même lui donne un lustre incomparable.

Il sembla à Catherine qu'elle le voyait tel que sa tante venait de le décrire, et, malgré toute sa contrariété, elle ne put s'empêcher de s'attarder sur cette image.

– Où l'avez-vous vu ? demanda-t-elle.

– Dans le... dans la Bowery ; chez un pâtissier, dit Mrs. Penniman qui sentait confusément qu'elle ferait bien d'embellir un peu les choses.

– Où se trouve cette pâtisserie ? demanda Catherine, après un nouveau silence.

– Songerais-tu à y aller, ma chère enfant ? dit sa tante.

– Certainement pas ! Et Catherine se leva de son fauteuil pour aller se placer devant le feu, dont elle contempla longtemps les charbons rougeoyants.

– Pourquoi es-tu si sèche, Catherine ? finit par demander Mrs. Penniman.

– Si sèche ?

– Oui, si froide, si... indifférente ?

La jeune fille se retourna tout d'une pièce.

– Est-ce qu'il me trouve froide et indifférente, *lui ?*

Mrs. Penniman hésita un peu.

– Je vais te dire ce qu'il m'a dit. Il m'a dit qu'il ne craignait qu'une chose, c'est que tu aies peur.

– Peur de quoi ?

– Peur de ton père.

Catherine se tourna de nouveau du côté du feu et dit, au bout d'un moment :

– C'est vrai que j'ai peur de mon père.

Mrs. Penniman se leva vivement et s'approcha de sa nièce :

– Tu vas renoncer à lui, alors ?

Catherine resta longtemps sans faire un mouvement ; elle tenait les yeux fixés sur le feu. Elle releva enfin la tête et demanda à sa tante :

– Pourquoi me harcelez-vous ainsi ?

– Je ne te harcèle pas. Quand t'ai-je parlé de cela avant aujourd'hui ?

– Il me semble que vous m'en avez parlé plusieurs fois.

– Il fallait donc que ce soit très nécessaire, Catherine, dit Mrs. Penniman, de son grand ton solennel. Je crains que tu ne te rendes pas compte de l'importance... Elle hésita avant de continuer ; Catherine la regardait fixement... l'importance qu'il y a à ne pas décourager ce vaillant jeune cœur ! Et Mrs. Penniman retourna s'asseoir près de la lampe, non sans avoir ramassé son journal d'un petit geste décidé.

Catherine resta debout devant le feu, les mains croisées derrière elle, et regarda sa tante à qui il sembla qu'elle n'avait jamais vu sa nièce avec ce regard fixe et sombre.

– Je crois que vous ne me comprenez pas, dit-elle ; vous ne me connaissez même pas.

– Si je ne te connais pas, à qui la faute ? Tu n'as aucune confiance en moi.

Catherine n'essaya pas de se disculper, et la conversation tomba encore une fois. Mais l'imagination de Mrs. Penniman ne restait pas en repos, et le journal faillit, pour une fois, à sa mission d'enchanteur.

– Si tu te laisses impressionner par la crainte du courroux de ton père, dit-elle, je me demande ce que nous allons devenir.

– Est-ce *lui* qui vous a chargée de me dire tout cela ?

– Il m'a dit d'essayer de te convaincre.

– Vous vous trompez, ma tante, dit Catherine, il sait qu'il peut me faire confiance.

– Espérons qu'il n'aura pas à s'en repentir ! Et Mrs. Penniman donna une petite tape sèche sur son journal. Elle ne voyait pas où sa nièce voulait en venir et s'étonnait de la trouver soudain si raidie et combattive.

Et voici que Catherine ne faisait que s'enfoncer plus avant dans cette voie.

– Il vaudrait mieux à l'avenir, dit-elle, ne plus donner de rendez-vous à Mr. Townsend. Je trouve cela déplacé.

Mrs. Penniman se leva d'un mouvement plein de noblesse :

– Ma pauvre enfant, serais-tu jalouse de moi ?

– Oh, ma tante ! murmura Catherine en rougissant.

– Je trouve que ce qui est déplacé, c'est que tu prétendes me donner des leçons de savoir-vivre.

Mais Catherine ne se laissa pas détourner de son objet :

– C'est toujours mal de tromper.

– M'accuserais-tu de t'avoir trompée ?

– Non ; mais j'ai promis à mon père...

– Je me doute que tu as promis à ton père tout ce qu'il a voulu. Mais moi, je ne lui ai rien promis.

Catherine n'avait rien à répondre à cela, et se tut.

– Je ne peux croire que Mr. Townsend lui-même aime ce genre de choses, finit-elle par dire.

– Tu veux dire qu'il n'aime pas que je le voie ?

– Pas en secret.

– Mais ce n’était pas en secret, la boutique était pleine de monde.

– Mais l’endroit était secret... loin là-bas dans la Bowery.

Mrs. Penniman marqua le coup.

– Les hommes aiment ce genre de rencontres, expliqua-t-elle. Je connais leurs goûts.

– Mon père n’aimerait pas cela, s’il apprenait ce qui s’est passé.

– Dis-moi : as-tu l’intention de l’en informer ? demanda Mrs. Penniman.

– Non, tante Lavinia. Mais vous me feriez plaisir en ne recommençant pas.

– Car si je recommence, tu le lui diras ? C’est bien ce que tu veux me faire comprendre ? Eh bien, je ne suis pas comme toi : je n’ai pas peur de mon frère ; je n’ai jamais été embarrassée pour défendre mes droits. Cependant je ne ferai certainement plus jamais de démarche en ta faveur ; tu es par trop ingrate. Je savais que tu n’avais pas une nature primesautière, mais je te croyais du caractère, et j’avais prévenu ton père qu’il s’en apercevrait. Je suis déçue... mais ton père au moins ne le sera pas !

Ayant lancé cette flèche de Parthe, Mrs. Penniman quitta sa nièce avec un sec bonsoir et se retira dans ses appartements.

18

Catherine resta seule au coin du feu pendant plus d'une heure, plongée dans ses méditations. Sa tante lui paraissait à la fois injurieuse et sotte ; et à l'idée qu'elle voyait cela si nettement, qu'elle osait la juger ainsi, Catherine se sentait chargée d'ans et d'expérience. Elle n'en voulait pas à sa tante de lui avoir reproché sa faiblesse ; cela ne l'atteignait pas, car elle savait bien qu'elle n'était pas faible, et de plus, il lui était égal d'être jugée injustement. Elle avait pour son père un respect infini, et elle avait l'impression que si elle agissait contre ses avis, elle commettrait là un véritable sacrilège ; mais sa résolution s'était affermie de jour en jour, et il lui semblait que, grâce à ses prières, elle en avait effacé tout excès de passion.

La soirée avançait, et la lampe avait baissé sans qu'elle s'en aperçût ; elle était trop absorbée par l'élaboration du plan qui s'était imposé à elle. Elle savait que son père était dans son cabinet – qu'il n'en avait pas bougé de toute la soirée ; elle guettait de temps en temps si elle ne l'entendait pas remuer. Elle espérait qu'il entrerait peut-être au petit salon, comme cela lui arrivait parfois. Onze heures, finalement sonnèrent ; la maison était plongée dans le silence ; les domestiques étaient montés se coucher. Catherine se leva et se dirigea lentement vers le cabinet du docteur ; elle resta là un long moment, immobile. Puis elle frappa, et attendit encore. Son père avait répondu, mais elle n'avait pas le courage de tourner le bouton pour entrer. Ce qu'elle avait dit à sa tante était bien vrai : elle avait peur de lui ; et en déclarant qu'on ne pouvait l'accuser de faiblesse, ce n'était pas à lui, mais à elle seule qu'elle pensait. Elle l'entendit qui marchait dans la pièce, et il vint lui-même lui ouvrir la porte.

– Qu’est-ce qui se passe ? demanda le docteur. Pourquoi joues-tu les fantômes devant ma porte ?

Elle entra, mais ne se sentit pas encore capable de dire ce qu’elle était venu dire. Son père, qui était en robe de chambre et en pantoufles, avait quitté, pour lui répondre, un travail qu’il rédigeait ; après l’avoir observée un moment sans rien dire, il se rassit et se remit à écrire. Il lui tournait le dos ; elle pouvait entendre le grincement de la plume sur le papier. Elle était restée près de la porte, le cœur battant à grands coups sous son corsage ; et elle remerciait le Ciel qu’il ait le dos tourné, car il lui semblait qu’elle ne trouverait la force de lui parler que si elle ne voyait pas son visage. Elle se décida enfin à parler, les yeux rivés à ce dos qu’elle guettait.

– Vous m’avez dit que si j’avais quelque chose à vous dire au sujet de Mr. Townsend, vous m’écouteriez volontiers.

– C’est exact, ma chère enfant, dit le docteur, sans se retourner, mais en s’arrêtant d’écrire.

Catherine aurait préféré que le grincement de la plume continuât ; mais ce fut elle qui dut continuer :

– Je voulais vous dire que je ne l’ai pas revu, mais je voudrais bien le revoir.

– Pour lui dire adieu ? demanda le docteur. La jeune fille eut une hésitation.

– Il ne part pas en voyage, dit-elle.

Le docteur se retourna lentement sur son fauteuil, avec un sourire qui semblait accuser Catherine d’avoir parlé ironiquement. Mais les extrêmes se touchent, et Catherine avait répondu en toute innocence.

– Alors, ce n’est pas pour lui dire adieu ? demanda son père.

– Non, père, pas pour lui dire adieu ; en tout cas, pas pour toujours. Je ne l'ai pas revu, mais je voudrais bien le revoir, répéta-t-elle.

Le docteur caressa lentement sa lèvre inférieure du haut de sa plume d'oie.

– Est-ce que tu lui as écrit ?

– Oui père, quatre fois.

– Tu n'as donc pas rompu avec lui ? Une seule lettre aurait suffi.

– Non, dit Catherine, je lui ai demandé de... d'attendre.

Son père ne la quittait pas du regard, et elle tremblait qu'il n'eût une explosion de colère ; ses yeux clairs et froids restaient insondables.

– Tu es la meilleure, la plus loyale des filles, dit-il enfin. Viens près de moi. Et il se leva en lui tendant les mains.

Elle s'était attendu à tout sauf à cela, et la surprise la remplit d'une joie bouleversante. Elle s'approcha de lui, il la serra tendrement, doucement, contre lui. Puis il l'embrassa. Au bout d'un moment, il lui dit :

– Veux-tu me faire un très grand plaisir ?

– Je voudrais bien... mais je crains que ce ne soit pas possible, répondit Catherine.

– C'est possible si tu le veux, cela ne dépend que de toi.

– Est-ce qu'il faut que je renonce à lui ? demanda Catherine.

– Oui, il faut que tu renonces à lui.

Et il la tenait toujours serrée dans ses bras, scrutant son visage, et cherchant à rencontrer son regard, qui se détournait du sien. Le silence se prolongeait ; Catherine aurait bien voulu que son père desserrât son étreinte.

– Vous êtes plus heureux que moi, père, dit-elle enfin.

– Je sais parfaitement que tu es malheureuse en ce moment. Mais il vaut mieux que tu sois malheureuse pendant trois mois et que tu guérisses de cet amour, que d'être malheureuse pendant des années, sans pouvoir jamais t'en guérir.

– Ce serait vrai si les choses devaient être ce que vous croyez.

– Elles le seraient. J'en suis certain.

Elle ne répondit pas et il dit encore : « N'as-tu donc aucune confiance dans mon expérience, dans ma tendresse pour toi, dans mon désir de te voir bien mariée ? »

– Oh, père ! murmura la jeune fille.

– Ne crois-tu pas que j'aie quelque expérience des hommes, que je connaisse leurs vices, leurs folies, leurs mensonges ?

Elle s'écarta de lui, et riposta passionnément :

– Il n'a pas de vices... et ce n'est pas un trompeur !

Son père fixait sur elle son regard limpide et pénétrant.

– Tu ne fais donc aucune confiance à mon jugement ?

– Je ne peux pas croire ce que vous dites.

– Je ne te demande pas de croire, je te demande de me faire confiance.

Catherine était bien incapable de déceler le sophisme habile de cette formule ; mais elle répondit néanmoins à cet appel par une question très précise :

– Qu'a-t-il donc fait ? Que savez-vous sur lui ?

– Il n'a jamais rien fait de ses dix doigts : c'est un égoïste, un bon à rien.

– Oh, père, je vous en prie ! implora-t-elle.

– Je me garderai bien de l'accabler : ce serait trop maladroit. Mais fais donc ce que tu voudras ! ajouta-t-il en lui tournant le dos.

– Est-ce que je peux le revoir ?

– Fais ce que tu voudras.

– Me pardonnerez-vous ?

– En aucune façon.

– Je ne le verrais qu'une seule fois.

– Qu'entends-tu par une seule fois ? Tu ne peux que rompre avec lui, ou alors continuer à le voir.

– Je voudrais lui expliquer… lui demander d'attendre.

– Attendre quoi ?

– Que vous ayez une plus juste idée de lui… que vous consentiez.

– Surtout ne va pas lui dire d'absurdités pareilles : je le connais de reste, et je ne donnerai jamais mon consentement.

– Mais nous pouvons attendre très longtemps, dit la pauvre Catherine, d'un ton qui voulait être le comble de la déférence, mais qui eut sur son père l'effet insupportable d'une insistance de mauvais goût.

Le docteur répondit pourtant avec assez de calme :

– Tu peux évidemment attendre que je sois mort, si tu veux.

Catherine poussa un cri horrifié.

– Tes fiançailles auront au moins pour toi ce résultat bien agréable, que tu attendras cet événement avec grande impatience.

Catherine resta pétrifiée et le docteur se réjouit intérieurement d'avoir frappé si juste. Catherine sentait l'implacable logique de cette remarque et son impuissance à lui opposer quoi que ce soit ; et cependant, elle se refusait à admettre ce qu'on lui démontrait comme une vérité scientifique.

– J'aimerais mieux ne pas me marier, s'il en était ainsi, répondit-elle.

– Prouve-moi le contraire, alors ; car tu ne saurais nier qu'en t'engageant à épouser un jour Morris Townsend, tu attendes simplement que je meure.

Elle détourna la tête, muette d'angoisse et d'épuisement ; mais le docteur n'avait pas fini :

– Et si toi tu attends ma mort avec impatience, juge un peu de ce que son impatience à *lui* va être !

Catherine retourna tout cela dans sa tête. Les paroles de son père la frappaient avec une telle force qu'elle sentait ses pensées même obéir à ses suggestions. Elle comprenait l'horreur de ce marchandage, qui s'imposait à elle par le canal de son pauvre cerveau troublé. Elle eut tout à coup, cependant, une inspiration… enfin, cela lui sembla une inspiration.

– Si je ne me marie pas avant votre mort, dit-elle, je ne me marierai jamais.

Le docteur ne put s’empêcher de voir là un nouveau trait d’ironie ; et comme l’obstination n’a guère pour habitude chez les esprits frustes, d’emprunter cette arme-là, il fut complètement dérouté par cette nouvelle manifestation de l’idée fixe.

– Tu te crois donc très spirituelle ? demanda-t-il. Mais il n’avait pas plutôt fait cette remarque qu’il s’aperçut de sa grossière erreur.

– Spirituelle ? Oh, père, que pensez-vous donc de moi ?

– Si ce n’est pas ma mort que tu attends, tu peux aussi bien te marier tout de suite ; il n’y a rien d’autre à attendre.

Catherine ne répondit pas tout de suite ; puis elle dit finalement :

– J’espérais que Morris..., avec le temps, finirait par vous persuader.

– Je ne lui donnerai plus jamais l’occasion de me reparler. Il me déplait bien trop.

Catherine poussa un long soupir découragé ; elle s’efforça de l’étouffer, car elle avait toujours pensé que c’était un manque de retenue de manifester ouvertement ses chagrins, et elle aurait jugé immoral d’essayer d’émouvoir son père en lui laissant voir l’intensité de sa douleur. Pour tout dire, elle ne se reconnaissait pas le droit – c’était un empiétement sur la liberté d’esprit de son père – de faire appel à sa tendresse paternelle ; son rôle à elle était de parvenir, doucement, patiemment, à lui prouver qu’il s’était trompé dans ses jugements sur le pauvre Morris. Mais pour le moment, elle n’avait pas la moindre idée des moyens qu’elle pourrait employer pour opérer ce changement, et elle se sentait douloureusement impuissante et découragée. Elle avait épuisé tous les arguments dont elle disposait, toutes les ripostes. Son père aurait dû avoir pitié

d'elle, et il en avait pitié effectivement ; mais il était sûr qu'il agissait pour le bien de Catherine.

– Il y a une chose que tu pourras dire à Mr. Townsend quand tu le verras, dit-il, c'est que si tu te maries sans mon consentement, je ne te laisserai pas un centime. Cela l'intéressera plus que tout ce tu pourrais lui raconter.

– Vous auriez parfaitement raison, répondit Catherine. Si je me mariais sans votre consentement, je n'aurais pas droit à un centime venant de vous.

– Ma pauvre petite, répliqua le docteur en riant, tu es touchante de simplicité. Redis cette phrase de ce ton-là et avec cet air convaincu à Mr. Townsend, et fais bien attention à ce qu'il te répondra. Je gage qu'il sera à peine poli, tant il sera furieux ; et j'en serais ravi, car cela me donnerait amplement raison ; à moins, évidemment, – rien n'est impossible après tout – que tu aimes être rabrouée.

– Il ne sera jamais impoli avec moi, dit Catherine d'un ton conciliant.

– Rapporte-lui quand même mes paroles.

Elle regarda son père et ses bons yeux ternes se remplirent de larmes.

– Il faut que je le voie, murmura-t-elle de sa voix timide.

– Comme tu voudras ! Et il alla lui ouvrir la porte pour qu'elle s'en aille. Ce geste avait quelque chose de bouleversant dans sa signification de renvoi.

– Je ne le verrai qu'une seule fois, pour le moment, ajouta-t-elle, sans se décider à sortir.

– Comme tu voudras, répéta-t-il, la main sur la poignée de la porte. Je t'ai dit ce que je pensais. Si tu le revois, tu seras une

ingrate, une fille sans cœur, et tu auras causé à ton vieux père la plus grande douleur de sa vie.

C'en était trop pour la pauvre enfant ; elle fondit en larmes et s'élança vers son père implacable avec un cri désespéré. Elle le suppliait les mains jointes, mais lui refusa durement de se laisser attendrir. Au lieu d'attirer la tête de son enfant sur son épaule et de la laisser sangloter à l'aise, il la prit simplement par le bras et l'obligea à sortir de son cabinet. Quand elle fut sur le palier, il retourna à l'intérieur et ferma la porte sans bruit, mais sans hésitation. Après quoi, il resta debout contre la porte, l'oreille tendue. Pendant longtemps, il n'entendit aucun bruit ; il savait qu'elle aussi écoutait de l'autre côté de la porte. Il avait pitié d'elle, nous l'avons dit ; mais il était sûr d'agir pour son bien. Il l'entendit enfin qui s'éloignait, puis qui remontait lentement l'escalier.

Le docteur fit plusieurs fois le tour de son cabinet, les mains dans les poches, le visage crispé dans une expression qui était peut-être de la colère, peut-être aussi un peu d'amusement. « Sapristi ! pensa-t-il, elle est capable de tenir bon… elle en est capable ! » Et à l'idée de Catherine « tenant bon », il fut pris d'une grande envie de rire. Il décida en lui-même de ne pas perdre une bribe de la comédie.

19

Ayant pris cette résolution, le docteur s'arrangea, le lendemain, pour avoir une conversation privée avec Mrs. Penniman. Il lui fit demander de descendre dans la bibliothèque et là lui conseilla très fermement de surveiller ses points et virgules pour tout ce qui avait trait aux affaires de cœur de Catherine.

– J'ignore ce que tu entends par là, dit sa sœur, prétendrais-tu me donner des leçons de style ?

– Le style du bon sens est une chose que tu n'apprendras jamais, répondit le docteur sans se gêner.

– M'as-tu fait venir ici pour m'insulter ?

– Nullement. Je voulais simplement te donner un conseil. Tu as adopté le jeune Townsend : c'est ton affaire. Je n'ai pas à m'occuper de tes sentiments, de tes rêveries, de tes engouements, de tes folies ; mais ce que je te demande, c'est de garder tout cela pour toi. J'ai dit à Catherine ce que je pensais de toute cette histoire ; elle a parfaitement compris, et tout ce qu'elle pourra faire maintenant qui ressemblerait à un encouragement pour ce jeune homme, elle le fera contre mes avis les plus formels. Tout ce que tu pourrais faire de ton côté pour l'aider et la soutenir serait – j'emploie ce mot à dessein – un acte de haute trahison. Tu sais que la haute trahison est un crime passible de la peine capitale ; prends garde de ne pas exposer ta tête.

Mrs. Penniman le regarda fièrement avec un mouvement des paupières très étudié :

– Ma parole, s'écria-t-elle, tu parles comme le Grand Turc !

– Je parle comme le père de Catherine.

– Mais pas comme le frère de ta sœur ! s'écria Lavinia.

– Ma chère Lavinia, dit le docteur, je me demande parfois si je suis bien ton frère, tellement nous différons en tout. En dépit de ces différences, nous sommes pourtant capables, quand l'occasion s'en fait sentir, de nous comprendre ; et c'est la seule chose qui compte dans le cas présent. Fais attention pour tout ce qui concerne Mr. Townsend ; je ne t'en demande pas plus. Il y a toutes les chances du monde pour que tu aies correspondu avec lui pendant ces trois dernières semaines – tu l'as peut-être même vu. Inutile de répondre, cela n'a aucune importance.

Il était tellement sûr qu'elle inventerait un mensonge pour se disculper qu'il était dégoûté à l'avance de ce qu'elle allait lui répondre. « Quoi que tu aies fait jusqu'à présent, cesse de le faire. C'est tout ce que j'exige ».

– N'envisagerais-tu pas aussi, par hasard, de faire mourir ta fille ? demanda Mrs. Penniman.

– Tout au contraire, je désire qu'elle vive et qu'elle soit heureuse.

– Tu vas la tuer : elle a passé une nuit affreuse.

– Une nuit affreuse ne la tuera pas, ni même une douzaine de mauvaises nuits. N'oublie pas que je suis un médecin réputé !

Mrs. Penniman eut un instant d'hésitation. Puis elle risqua son trait le plus venimeux :

– Tu es peut-être un médecin réputé, mais cela ne t'a pas empêché de perdre déjà *deux membres* de ta famille !

Le coup était parti, mais son frère lui lança un tel regard – on eût dit un bistouri en action – qu'elle eut peur de ce qu'elle

avait osé dire. Et il lui répondit en des termes aussi acérés que le regard :

– Cela ne m'empêchera pas non plus de supprimer la présence d'un troisième.

Mrs. Penniman se retira, avec toute la dignité offensée qu'elle était capable de montrer, et se dirigea vers la chambre de Catherine, où la pauvre petite s'était enfermée. Mrs. Penniman n'ignorait rien de la nuit affreuse, car les deux femmes s'étaient revues la veille au soir, après que Catherine eût quitté son père. Mrs. Penniman se trouvait sur le palier du second étage au moment où sa nièce montait. Rien d'étonnant à ce qu'une personne aussi perspicace ait découvert que Catherine avait eu une conversation décisive avec son père. Rien d'étonnant non plus qu'elle ait été impatiente de connaître le résultat de l'entretien, ni que cette curiosité, jointe à sa bonté et à sa générosité bien connues, l'aient poussée à regretter les mots vifs qu'elles avaient échangés peu de temps auparavant, sa nièce et elle. Dès qu'elle aperçut la malheureuse jeune fille dans la pénombre du corridor, elle s'élança au-devant d'elle dans un grand mouvement de sympathie. Catherine avait bien trop de chagrin pour garder rigueur à sa tante. Tout ce qu'elle comprit, c'était que Mrs. Penniman la prenait dans ses bras, l'emmenait dans sa chambre et s'asseyait auprès d'elle. Elles restèrent ainsi jusqu'au petit jour, la plus jeune des deux femmes ayant posé sa tête sur les genoux de l'autre, d'abord secouée de sanglots silencieux, puis à la fin complètement immobile. Mrs. Penniman eut quelque plaisir à penser que cette scène la dégageait de toute promesse vis-à-vis de Morris Townsend et de la défense que Catherine lui avait faite de communiquer avec lui. Elle fut plutôt déçue, en revanche, de voir, lorsqu'elle retourna chez sa nièce avant le petit déjeuner, que Catherine s'était levée et était en train de s'habiller.

– Tu ne devrais pas descendre pour le petit déjeuner, dit-elle, tu dois être épuisée après cette nuit atroce.

– Mais non, je vais très bien, et j'ai seulement peur de me mettre en retard.

– Je n'arrive pas à te comprendre ? s'écria Mrs. Penniman. Tu devrais garder le lit pendant au moins trois jours.

– Mais je ne le pourrais jamais ! dit Catherine à qui cette perspective ne disait franchement rien.

Mrs. Penniman se désespérait de voir que toute trace de larmes et d'insomnie avait disparu des yeux de Catherine. Cette enfant avait un *physique*[7] qui ne donnait aucune prise au drame.

– Comment veux-tu impressionner ton père, demanda la tante, s'il te voit arriver ainsi toute pimpante, sans la moindre marque de chagrin, comme si rien ne s'était passé ?

– Cela lui déplairait que je reste couchée, répondit Catherine avec simplicité.

– Raison de plus pour que tu le fasses. Comment veux-tu qu'il comprenne combien tu souffres ?

Catherine réfléchit un moment.

– Je ne sais pas, mais pas de cette manière-là.

Et elle acheva sa toilette, puis, selon l'expression de sa tante, s'en alla toute pimpante retrouver son père à la table du petit déjeuner. En fait, elle se jugeait trop insignifiante pour afficher une grande douleur. Et c'était vrai cependant qu'elle avait passé une nuit affreuse. Elle n'avait pu dormir, même après le départ de Mrs. Penniman. Elle restait les yeux grands ouverts dans l'obscurité menaçante, ne pouvant arracher de sa pensée le souvenir du ton et du geste de son père lorsqu'il l'avait

[7] En français dans le texte.

chassée de son cabinet en lui disant qu'elle n'avait pas de cœur. Et pourtant elle était écrasée de douleur. Elle avait au moins assez de cœur pour cela. Par moment, il lui semblait que c'était son père qui avait raison, et que, pour agir comme elle le faisait, il fallait vraiment n'avoir pas le sens du devoir. Eh bien, elle n'avait pas le sens du devoir, mais elle ne pouvait pas agir différemment. Elle s'efforcerait donc d'avoir une conduite irréprochable, même si au fond son cœur était impur ; et elle arrivait à se persuader qu'elle réussirait, grâce à d'ingénieuses concessions extérieures, à donner le change, tout en ne cessant pas d'aimer Morris. Catherine était capable d'inventer ainsi tout un monde de solutions, dont nous nous ferions scrupule de dénoncer ici la puérilité. Une de ses meilleures réussites dans ce domaine, peut-être, fut de paraître devant son père avec ce teint frais et cet air de santé qui semblaient si décourageants à Mrs. Penniman, stupéfaite de ne pas trouver les joues creuses et le teint plombé à une jeune personne qui vient de passer la nuit entière courbée sous la malédiction paternelle. La pauvre Catherine sentait bien qu'elle n'avait pas mauvaise mine ; cela lui paraissait d'ailleurs très inquiétant pour l'avenir. Elle voyait là une preuve de sa robustesse et de sa santé de fer, et songeait qu'elle risquait de vivre très vieille – beaucoup plus vieille qu'il n'est souhaitable ; et c'était très décourageant pour elle, qui ne songeait qu'à garder en toute chose une juste mesure, afin de se bien conduire. Elle écrivit ce jour-là à Morris Townsend, en le priant de venir la voir le lendemain ; la lettre était très brève et ne donnait aucune explication. Elle lui expliquerait tout de vive voix.

20

Le lendemain, dans l'après-midi, elle entendit la voix de Morris à la porte d'entrée et son pas dans le vestibule. Elle le reçut dans le grand salon, vaste pièce très lumineuse, et elle avertit le domestique que si quelque autre visite s'annonçait, elle n'y était pour personne. Ce n'était pas son père qui risquait de la déranger, car à cette heure-là, il faisait toujours ses visites. Quand elle vit Morris debout devant elle, elle ne songea d'abord qu'à une chose, c'est qu'il était encore plus beau que l'image qu'elle avait gardée de lui dans son cœur ; puis elle sentit qu'il la prenait dans ses bras. Quand elle se dégagea de son étreinte, il lui sembla qu'elle venait de brûler ses vaisseaux et même, pendant un instant, qu'ils étaient mariés.

Il lui dit qu'elle avait été très cruelle et l'avait rendu très malheureux ; et Catherine sentit avec une terrible acuité le drame de sa destinée, qui l'obligeait à faire souffrir ceux qu'elle aimait, d'un côté comme de l'autre. Mais ce qu'elle attendait de lui, ce n'était pas des reproches, pour tendres qu'ils fussent, mais de l'aide ; intelligent comme il était, avisé comme il était, il ne pouvait manquer de trouver moyen de sortir de cette impasse. Elle lui dit tout cela et Morris l'écouta dire comme s'il trouvait sa foi en lui toute naturelle ; mais il commença par poser des questions, ce qui était aussi tout naturel, plutôt que de s'engager le premier sur un terrain dangereux.

– Vous n'auriez pas dû me laisser attendre si longtemps, dit-il, je ne sais pas comment j'ai pu supporter ce supplice ; les heures étaient longues comme des années. Vous auriez dû prendre une décision beaucoup plus tôt.

– Prendre quelle décision ?

– Eh bien, savoir si vous me garderiez ou m'abandonneriez.

– Oh, Morris, s'écria-t-elle dans un tendre murmure, je n'ai pas songé une minute à vous abandonner !

– Eh bien, alors, qu'attendiez-vous ? Le jeune homme déployait sa logique avec ardeur.

– J'espérais que mon père finirait par... finirait par... ; elle n'osait continuer.

– Par voir combien vous étiez malheureuse ?

– Oh non ! Mais finirait par voir les choses autrement.

– Et vous m'avez fait venir aujourd'hui pour me dire qu'il voit enfin les choses autrement. Est-ce bien cela ?

Cet optimisme calculé fit mal à la pauvre petite.

– Non, Morris, dit-elle gravement, il voit toujours les choses de la même façon.

– Mais alors, pourquoi m'avez-vous fait venir ?

– Parce que j'avais envie de vous voir ! dit Catherine toute interdite.

– Évidemment, c'est une excellente raison. Mais est-ce que vous vouliez juste me regarder ? N'aviez-vous rien à me dire ?

Son beau regard persuasif était fixé sur le visage de Catherine et elle se demandait quelle réponse assez belle pourrait satisfaire l'attente de tels yeux. Pendant un moment, son regard à elle se perdit dans le sien, puis elle répondit à mi-voix :

– C'est vrai, j'avais très envie de vous regarder. Puis ayant dit ces mots, elle fit juste le contraire, et se cacha le visage dans les mains.

Morris la regarda attentivement pendant un moment, puis lui demanda à brûle-pourpoint :

– Voulez-vous que nous nous mariions demain ?

– Demain ?

– Ou la semaine prochaine, si vous préférez ; le plus tôt possible, dans un mois au plus.

– Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux attendre ? dit Catherine.

– Attendre quoi ?

Elle ne savait trop quoi en effet, mais l'idée de ce plongeon formidable la terrifiait.

– Attendons d'avoir encore un peu réfléchi.

Il hocha tristement la tête et lui dit d'un ton de reproche :

– Je croyais que vous aviez abondamment réfléchi pendant ces trois semaines. Avez-vous l'intention de réfléchir encore comme cela pendant cinq ans ? Vous m'avez donné à moi plus de temps qu'il n'était nécessaire. Puis il ajouta : Ma pauvre enfant, vous ne m'aimez pas vraiment !

Catherine rougit violemment et ses yeux se remplirent de larmes.

– Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? murmura-t-elle.

– Alors, il faut m'épouser ou ne pas m'épouser, dit Morris d'un ton très mesuré ; vous ne pouvez pas contenter à la fois votre père et moi ; il vous faut choisir entre nous deux.

– C'est vous que j'ai choisi, dit-elle dans un élan passionné.

– Alors, marions-nous la semaine prochaine. Elle le regarda fixement :

– N'y a-t-il vraiment pas moyen de faire autrement ?

– Aucun moyen que je connaisse pour arriver au même résultat. S'il existait, je serais heureux de le connaître.

Catherine ne connaissait naturellement aucun autre moyen, et Morris lui semblait quasiment impitoyable avec ses raisonnements. La seule chose qui lui vint à l'esprit, c'est que son père finirait peut-être, après tout, par céder ; mais c'est avec une gêne et un manque de foi évidents qu'elle exprimait le souhait qu'un tel miracle pût se produire.

– Croyez-vous qu'il y ait vraiment la moindre chance que cela arrive ? demanda Morris.

– Cela arriverait, s'il pouvait seulement vous connaître tel que vous êtes !

– Il peut me connaître, s'il le veut. Qu'est-ce qui peut l'en empêcher ?

– Ses idées, ses raisons, dit Catherine. Elles sont d'une telle... force. Elle trembla encore au souvenir de l'exposé de ces raisons.

– D'une telle force ? s'écria Morris ; permettez-moi plutôt de m'étonner de leur faiblesse.

– Il ne peut rien y avoir de faible chez mon père, dit Catherine.

Morris se détourna et s'en alla regarder par la fenêtre. Puis il dit au bout d'un moment :

– Vous avez terriblement peur de lui !

Elle n'essaya même pas de se disculper, car elle n'en éprouvait aucune honte ; si c'était peu glorieux pour elle, c'était

au moins tout à l'honneur de son père. Aussi répondit-elle simplement :

– Vous devez avoir raison.

– Alors, c'est que vous ne m'aimez pas... pas comme moi je vous aime. Si vous craignez votre père plus que vous ne m'aimez, c'est que votre amour n'est pas tel que je l'espérais.

– Ah, mon ami, dit-elle en s'élançant vers lui.

– Est-ce que moi j'ai peur de quelque chose ? demanda-t-il en lui faisant brusquement face. Que ne suis-je prêt à endurer pour l'amour de vous ?

– Vous êtes noble, vous êtes courageux, répondit-elle en s'arrêtant dans son élan, comme tenue à distance par un sentiment de respect.

– Me voilà bien avancé, si, de votre côté, vous êtes si craintive !

– Je ne suis pas tellement craintive... *au fond,* dit Catherine.

– Je me demande ce que vous voulez dire par « au fond ». Ce fond me paraît suffisant pour nous rendre très malheureux.

– J'aurais toute la force nécessaire pour attendre... attendre même très longtemps.

– Et supposez qu'après tout ce temps votre père me haïsse plus que jamais ?

– C'est impossible ! Il ne pourrait pas !

– Il serait touché de ma fidélité, peut-être ? C'est bien ce que vous voulez dire ? S'il était si facile à toucher, pourquoi auriez-vous peur de lui ?

C’était un argument de premier ordre, et Catherine en fut très frappée.

– J’essayerai de ne plus avoir peur, dit-elle. Et elle prenait déjà, dans sa docilité attentive, des airs d’épouse obéissante et raisonnable. Morris ne pouvait manquer de trouver cette image très à son goût, et il lui donna aussitôt de nouvelles preuves de la haute estime dans laquelle il la tenait. On devine que c’est l’intensité même de cette estime qui l’amena à parler à Catherine des conseils de Mrs. Penniman relativement à un mariage immédiat, quelles qu’en pussent être les conséquences.

– C’est bien une idée de tante Penniman, dit Catherine avec simplicité, mais non sans quelque malice. En revanche, c’est sans aucune malice, et en toute simplicité, qu’elle ajouta presque aussitôt que son père l’avait chargée d’un message pour lui. Elle se sentait engagée d’honneur à transmettre ce message, et lui eût-il paru cent fois plus pénible encore à formuler, elle l’aurait transmis quand même aussi scrupuleusement.

– Il m’a dit de vous dire – de vous dire en propres termes et de sa part – que si je me marie sans son consentement, je n’hériterai pas un sou de lui. Il a beaucoup insisté là-dessus. Il avait l’air de croire... il avait l’air de penser...

Morris sentit le rouge lui monter au visage, comme c’eût été le cas pour n’importe quel jeune homme fier accusé de bassesse.

– Il avait l’air de penser quoi ?

– Que cela ferait une grande différence.

– *Naturellement*, cela fait une grande différence – pour bien des choses. Nous y perdrons des milliers de dollars ; et c’est une grande différence, cela. Mais il n’y aura rien de changé dans mes sentiments.

– Nous n’aurons pas besoin de cet argent, dit Catherine, car j’ai une assez jolie fortune personnelle, vous savez.

– Oui, ma chère enfant, je sais que vous avez quelque chose à vous. Et il ne peut pas y toucher !

– Il n’y songerait pas, dit Catherine, cela me vient de ma mère.

Morris réfléchit un moment.

– Il vous a dit cela de façon très catégorique ? demanda-t-il enfin. Il était sûr que cela m’ennuierait horriblement et que je jetterais aussitôt le masque, non ?

– Je ne sais pas ce qu’il avait dans l’idée, dit Catherine avec lassitude.

– Eh bien, dites-lui de ma part que je me soucie de son message autant que de ça ! Et il eut un claquement de doigts très réussi.

– Je ne pourrais jamais lui dire cela.

– Savez-vous que je vous trouve parfois très décevante ? dit Morris.

– C’était inévitable. Je déçois tout le monde... mon père, tante Penniman.

– Avec moi cela n’a pas d’importance, parce que je vous aime plus qu’aucun d’eux ne vous aime.

– C’est vrai, Morris, dit la jeune fille, laissant enfin son imagination – ou ce qui en tenait lieu – se repaître de cette douce affirmation ; il n’y avait là rien, après tout, qui fît de tort à personne.

– Croyez-vous vraiment qu’il se cantonnera... se cantonnera pour de bon dans son idée de vous déshériter ?...

que vos qualités, votre patience, n’auront aucun effet sur son cœur de pierre ?

– Le malheur est que si je vous épouse, il ne me reconnaîtra plus aucune qualité. Ce sera pour lui la preuve que je suis vraiment mauvaise.

– Ainsi, il ne vous pardonnera jamais ! Tandis que Morris laissait tomber de ses lèvres charmantes cette sentence catégorique, l’idée de la malédiction paternelle se réveilla brusquement dans le cœur de la pauvre Catherine ; elle avait presque oublié cette affreuse éventualité.

– Morris, s’écria-t-elle, il faudra m’aimer très fort !

– Comptez sur moi, chère enfant ! répondit le jeune homme. Puis il ajouta au bout d’un instant : Cela vous déplait, ce mot « déshéritée » ?

– Ce n’est pas l’argent ; c’est l’idée qu’il... qu’il prend la chose comme cela.

– Vous vous sentez un peu maudite, hein ? dit Morris. Je reconnais que ce doit être assez affreux. Mais ne croyez-vous pas, reprit-il aussitôt, ne croyez-vous pas que si vous essayiez de conduire cette affaire très adroitement, et de vous y prendre comme il faut, vous réussiriez à la fin à écarter cette malédiction ? Ne croyez-vous pas, demanda-t-il encore du ton de quelqu’un qui cherche sincèrement à vous tirer de peine, qu’une fille vraiment adroite saurait, à votre place, comment le faire céder ? Ne croyez-vous pas... ?

Mais Morris n’alla pas plus loin ; il s’aperçut que ces suggestions ingénieuses avaient été complètement perdues pour Catherine. Elle avait toujours dans la tête ce mot affreux de « déshéritée » avec tout ce qu’il comportait de réprobation et de châtiment ; et ce mot semblait de minute en minute envahir toute sa conscience. À la pensée d’être une fille déshéritée, un froid mortel s’emparait de son cœur et elle se sentait écrasée par

un sentiment de solitude et de danger. Mais son refuge était là, tout près d’elle, et elle tendit les mains pour s’en saisir.

– Oh, Morris, dit-elle en frissonnant, je vous épouserai dès que vous voudrez. Et elle appuya sa tête sur l’épaule du jeune homme dans un abandon de toute sa volonté.

– Ma bonne chérie ! s’écria-t-il, en contemplant sa conquête appuyée contre lui. Puis, relevant la tête, il eut une expression de la bouche et des sourcils qui en disait long sur sa perplexité.

21

Peu de temps après, le docteur fit part à Mrs. Almond de ses idées au sujet de Catherine, à peu près dans les termes où il se les était exprimées à lui-même :

– Elle va tenir bon, sapristi ! Elle va tenir bon !

– Veux-tu dire qu’elle est décidée à l’épouser ? demanda Mrs. Almond.

– Cela je n’en sais rien ; mais ce que je sais, c’est qu’elle ne faiblira pas. Elle va faire traîner les fiançailles en longueur, dans l’espoir de m’amener un jour à composition.

– Et tu ne céderas jamais ?

– Est-ce qu’un théorème de géométrie peut céder ? Je ne suis pas superficiel à ce point.

– Est-ce que la géométrie ne s’occupe pas justement des surfaces ? demanda en souriant Mrs. Almond, qui, nous le savons, avait beaucoup d’esprit.

– En effet ; mais elle s’en occupe profondément. Catherine et son bien-aimé sont mes surfaces ; je les ai toutes mesurées.

– On dirait que tu as eu des surprises.

– D’immenses surprises ; on verra des choses auxquelles on ne s’attend pas.

– Tu parles de cela avec un détachement qui fait froid dans le dos.

– J’ai besoin de tout mon sang-froid avec ces ardeurs qui m’environnent. Le jeune Townsend, lui, est froid : je lui reconnais au moins ce mérite.

– Je ne suis pas bon juge en ce qui le concerne, répondit Mrs. Almond, mais je ne suis pas du tout surprise de ce que tu me dis de Catherine.

– Eh bien, j’avoue que moi, je le suis ; elle a dû souffrir de telles affres entre le devoir et l’amour !

– Dis tout de suite que la petite comédie t’amuse énormément ! Je ne comprends pas que tu trouves si comique cette adoration que ta fille a pour toi.

– Ce qui m’intéresse, c’est de découvrir l’extrême limite où cesse l’adoration.

– L’adoration cesse là où l’autre sentiment commence.

– Mais pas du tout – ce serait trop simple. Les deux sentiments s’entremêlent très étroitement et il en résulte un mélange des plus curieux. Ce mélange va produire un troisième élément, et c’est cela que j’ai hâte de voir. J’attends avec la plus vive curiosité, avec une espèce d’exaltation ; et je dois dire que je n’aurais jamais cru m’exalter pour quelque chose qui me viendrait de Catherine. Je lui en suis vraiment bien reconnaissant.

– Elle lui restera fidèle, dit Mrs. Almond ; elle lui restera certainement fidèle.

– C’est bien ce que je dis : elle tiendra bon.

– Fidèle est plus joli. C’est la fidélité que ces natures très simples choisissent toujours, et il n’y a pas d’être plus simple que Catherine. Elle ne peut éprouver d’impressions très variées ; mais quand une impression s’impose à elle, elle ne peut plus y échapper. Elle est comme une bouilloire de cuivre qui a

reçu un choc. On peut toujours faire briller la bouilloire, mais on ne peut plus effacer la trace du coup.

– Essayons au moins de faire briller Catherine, dit le docteur. Je vais l'emmener en Europe.

– Ce n'est pas l'Europe qui fera qu'elle l'oubliera.

– C'est donc lui qui l'oubliera.

Mrs. Almond le regarda attentivement :

– Trouves-tu vraiment cela désirable ?

– Au plus haut point ! répondit le docteur.

Mrs. Penniman, de son côté, ne perdit pas de temps à se mettre à nouveau en communication avec Morris Townsend. Elle lui écrivit pour le prier de la rencontrer une seconde fois, mais elle ne choisit pas pour cette occasion un restaurant de coquillages, comme pour leur première rencontre. Elle lui proposa de venir l'attendre un dimanche à la porte d'une certaine église, après l'office du soir, et elle eut soin, bien entendu, de choisir une église qui n'était pas celle qu'elle fréquentait habituellement, et où, disait-elle, tous les fidèles auraient eu les yeux fixés sur eux. Elle avait choisi un quartier élégant, et lorsqu'elle franchit le seuil de l'église à l'heure convenue, elle aperçut le jeune homme qui se tenait un peu à l'écart. Elle ne fit pas semblant de le connaître jusqu'à ce qu'elle eût traversé la rue et qu'il l'eût rejointe à quelque distance de là. Elle se retourna alors avec un sourire et lui dit :

– Excusez mon manque apparent de cordialité. Mais vous savez ce qu'il en est. Prudence avant tout. Et comme il lui demandait dans quelle direction elle désirait aller : « Là où on risquera le moins de nous remarquer », murmura-t-elle.

Morris ne se sentait pas de très bonne humeur, et il lui répondit, pas trop aimablement :

– Je ne pense vraiment pas qu'on puisse nous remarquer, où que nous allions. Puis il se dirigea délibérément vers le centre de la ville. J'espère que vous êtes venue me dire qu'il a enfin mis les pouces, dit-il.

– Je regrette de dire que je n'apporte pas de très bonnes nouvelles ; et cependant, je peux dire que je suis en quelque manière une messagère de paix. J'ai beaucoup réfléchi, cher monsieur, dit Mrs. Penniman.

– Vous réfléchissez beaucoup trop.

– Peut-être bien ; mais je ne peux pas m'en empêcher, mon esprit travaille tout seul. Quand je me donne à quelque chose, je m'y donne tout entière. J'en paie la rançon en maux de tête. Vous ne saviez pas que j'étais la proie d'affreux maux de tête ? C'est comme si j'avais un cercle de fer autour du front. Mais je la porte, cette couronne, comme une vraie reine. Vous seriez-vous douté que j'ai un de mes maux de tête en ce moment ? Je n'aurais cependant voulu, pour rien au monde, manquer notre rendez-vous. J'ai quelque chose de très important à vous dire.

– Voyons cela, dit Morris.

– Je m'étais peut-être un peu aventurée, l'autre jour, en vous conseillant de vous marier immédiatement. J'ai repensé à tout cela, et maintenant je vois les choses un peu autrement.

– Il semble que vous ayez la faculté d'envisager un même objet d'une quantité de manières différentes.

– En quantité infinie ! dit Mrs. Penniman, d'un ton qui donnait à penser qu'elle voyait là un de ses dons les plus brillants.

– À mon avis, il vaudrait mieux que vous choisissiez une seule interprétation et que vous vous y teniez, répliqua Morris.

– Bien sûr. Mais ce n'est pas facile de choisir. Mon imagination n'arrête jamais de travailler, de retourner les

problèmes en tous sens. Cela ne fait peut-être pas de moi une excellente conseillère ; mais pour ce qui est de l'amitié, je ne crains personne !

– En somme, une bonne amie qui donne de mauvais conseils ! dit Morris.

– Sans le vouloir, sans le vouloir. Mais qui se hâte ensuite de s'excuser le plus sincèrement du monde, quoi qu'il puisse lui en coûter !

– Eh bien, que me conseillez-vous à présent ?

– D'être très patient ; de ne rien brusquer.

– Est-ce là un de vos bons ou de vos mauvais conseils ?

– Ce n'est pas à moi d'en décider, répliqua Mrs. Penniman avec un air digne. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est sincère.

– Et n'allez-vous pas me convoquer encore la semaine prochaine et me conseiller avec la même sincérité une ligne de conduite exactement à l'opposé de celle-ci ?

– Il se peut fort bien que je vienne vous dire la semaine prochaine que je suis à la rue.

– À la rue ?

– J'ai eu une scène terrible avec mon frère, et il m'a menacée, au cas où quelque chose arriverait, de me chasser de la maison. Et je suis pauvre, vous savez.

Morris avait une petite idée qu'elle avait un peu de bien à elle ; mais il se garda, naturellement, de la questionner là-dessus.

– Je serais navré que vous fussiez victime de votre dévouement pour moi, dit-il. Mais d'après vous, votre frère serait une fameuse brute. Mrs. Penniman eut un instant d'hésitation.

– Je ne pourrais certainement pas dire qu'Austin a des sentiments très chrétiens.

– Et moi, suis-je censé attendre qu'il se soit converti ?

– Attendez, en tout cas, que sa colère soit un peu apaisée. Ne précipitez rien, cher monsieur ; souvenez-vous que l'enjeu en vaut la peine.

Morris continua de marcher à ses côtés en silence, donnant des coups de canne rageurs contre les grilles et les bornes.

– Vous ne savez vraiment pas ce que vous voulez ! s'écria-t-il au comble de l'agacement. J'ai déjà obtenu de Catherine qu'elle consente à m'épouser secrètement.

Mrs. Penniman ne savait évidemment pas ce qu'elle voulait, car en entendant cela, elle eut un petit sursaut ravi.

– Vraiment ? Où cela ? Quand ? s'écria-t-elle. Puis elle s'arrêta brusquement.

Morris ne donna pas trop de précisions.

– Rien n'est tout à fait fixé encore ; mais elle est décidée. Ce serait joliment difficile maintenant, de revenir là-dessus.

Mrs. Penniman, nous l'avons dit, s'était arrêtée brusquement ; et elle regardait Morris avec un intérêt passionné.

– Mon cher ami, dit-elle enfin, voulez-vous que je vous dise une chose ? Eh bien, Catherine vous aime tellement que vous pouvez faire n'importe quoi.

Cette déclaration donnait lieu à des interprétations si diverses que Morris ne put s'empêcher de montrer sa stupéfaction.

– Vous me remplissez d'aise ! Mais qu'entendez-vous au juste par « n'importe quoi » ?

– Retardez le mariage, renoncez-y, faites comme vous voudrez ; elle continuera à vous adorer.

Morris se tenait toujours là immobile, les sourcils levés ; puis il dit simplement « Ah » assez sèchement. Après quoi il fit remarquer à Mrs. Penniman que si elle continuait à marcher aussi lentement, les gens la remarqueraient, et il réussit enfin, non sans peine, à la ramener d'un bon pas jusqu'à cette demeure qui était devenue pour elle fort incertaine.

22

Morris avait un peu déguisé sa pensée en parlant d'un proche mariage. Catherine venait bien de se déclarer prête à brûler ses vaisseaux quand nous l'avons quittée ; mais Morris, après avoir fait part de cela à Mrs. Penniman, s'était avisé de plusieurs bonnes raisons pour changer de tactique. Il manœuvra assez habilement pour ne pas fixer de jour pour le mariage, tout en laissant entendre qu'il en avait un dans l'esprit. Si Catherine avait des obstacles à surmonter, son amoureux avisé n'en manquait pas non plus. L'enjeu était pour lui d'importance ; mais on ne pouvait gagner la partie que par une combinaison très savante de prudence et d'audace. C'était très joli de s'élancer à l'aventure et de s'en remettre à la Providence pour la suite des événements ; la Providence avait un penchant marqué pour les gens adroits, lesquels ont pour habitude de ne pas courir de risques inutiles. Il ne fallait pas se le dissimuler : un mariage avec une jeune fille à la fois peu séduisante et sans grande fortune avait pour contrepartie force désavantages immédiats. Pris entre la crainte de perdre complètement Catherine et son héritage éventuel, et la crainte de l'épouser trop tôt au risque de voir cet héritage perdre de sa réalité autant qu'un lot de bouteilles vides, Morris ne parvenait pas à se décider ; que cette cruelle incertitude dispose au moins à l'indulgence le lecteur qui serait tenté de juger sévèrement un jeune homme dont la manière de vivre ne lui a peut-être pas semblé digne des dons remarquables que lui avait prodigués la nature. Il n'oubliait pas que, quoi qu'il arrive, Catherine aurait les dix mille dollars de rente qui lui venaient de sa mère ; il avait tenu compte de cela autant qu'on peut en tenir compte. Mais, doué comme il était, il avait une haute idée de sa valeur, et considérait que la vie lui devait de grandes satisfactions. Or, que

peut-on attendre de dix mille dollars de revenu ? D'un autre côté, il se disait que c'est tout de même une somme considérable, que tout est relatif, et que si un revenu modeste est moins agréable qu'un très gros revenu, il est bien plus désagréable encore de n'avoir pas de revenu du tout. Ces réflexions l'absorbaient complètement et l'obligèrent à changer sa ligne de conduite. L'opposition du docteur Sloper était l'inconnue dans le problème qu'il avait à résoudre. La meilleure manière de trouver la solution, c'était d'épouser Catherine ; mais il existe en algèbre des solutions plus directes que d'autres, et Morris ne désespérait pas de trouver la meilleure solution au problème qui le tourmentait. Le jour où Catherine l'avait pris au mot et avait consenti à ne pas attendre d'avoir gagné son père à sa cause pour épouser Morris, il avait fait habilement marche arrière comme nous l'avons vu, et n'avait pas fixé de date pour le jour du mariage. Elle avait une telle foi en lui qu'il ne lui serait jamais venu à l'idée que Morris avait des arrière-pensées ; elle avait d'ailleurs depuis quelques jours un autre sujet d'inquiétude. La pauvre enfant avait un sens très fin de l'honneur ; et dès l'instant où elle s'était résolue à désobéir à son père, il lui avait semblé qu'elle n'avait plus le droit de vivre sous sa protection. Sa conscience lui répétait qu'elle ne pouvait demeurer sous son toit qu'aussi longtemps qu'elle se conformait à ses avis. Elle était fière qu'il en fût ainsi, tout en se désespérant de ne plus avoir droit à cet état privilégié. Elle avait donné sa foi à un jeune homme contre qui son père l'avait solennellement avertie ; elle avait donc rompu le pacte qui lui donnait le droit de vivre heureuse dans la maison de son père. Il lui était impossible de renoncer au jeune homme ; il lui fallait donc quitter la maison paternelle ; et plus tôt l'élu de son cœur l'emmènerait vivre sous un autre toit, plus tôt cette pénible contrainte qu'elle subissait chez elle cesserait. C'était raisonner très logiquement ; mais il se mêlait à ce raisonnement toutes sortes d'idées obscures de punition et de rachat. Ces semaines furent si lourdes pour Catherine qu'elle avait souvent l'impression de ne plus pouvoir en supporter le poids. Son père

ne la regardait même pas, ne lui adressait jamais la parole. Il savait bien ce qu'il faisait et suivait un plan délibéré. De son côté, elle le regardait autant qu'elle l'osait (ne voulant pas avoir l'air de l'obliger à s'apercevoir de sa présence), et elle le plaignait de toute la peine qu'elle lui avait faite. Elle accomplissait cependant de son mieux toutes ses tâches habituelles, sans affecter de tristesse particulière ; et quand l'atmosphère de la maison lui semblait vraiment irrespirable, elle fermait les yeux et tâchait de revoir en pensée le visage de l'homme pour l'amour de qui elle avait manqué à une loi sacrée. Des trois personnes qui vivaient dans la maison de Washington Square, Mrs. Penniman était celle qui s'était le mieux adaptée à cet état de crise. Alors que Catherine était simplement silencieuse, Mrs. Penniman était possédée par le silence, si je puis dire, et ses expressions dramatiques, que personne ne pouvait voir, étaient empreintes du plus grand naturel. Le docteur réussissait à se montrer de glace et à ne pas faire la moindre attention aux autres personnes présentes, sans pour cela se départir de la plus parfaite aisance. Il faisait cela si légèrement, si habilement, si finement, qu'il eût fallu le connaître bien à fond pour s'apercevoir que cela l'amusait assez d'avoir à se montrer si désagréable. Mrs. Penniman, elle, n'était que réserve étudiée et silence plein de sous-entendus ; la soie de sa robe semblait parler à sa place à chaque mouvement qu'elle faisait, et quand il lui arrivait de dire quelque chose, sur le sujet le plus banal, il y avait dans ses paroles tout un monde d'intentions cachées. Entre Catherine et son père, pas un mot n'avait été échangé depuis le soir où elle était allée lui parler dans son cabinet. Elle avait quelque chose à lui dire – elle sentait qu'elle devait le lui dire ; mais elle ne disait rien de peur de le mettre en colère. Lui aussi avait quelque chose à lui dire ; mais il était résolu à ne pas faire les premiers pas. Il était curieux, nous le savons, de voir comment, en la laissant complètement libre d'agir, Catherine réussirait à « tenir bon ». Elle finit tout de même par lui dire qu'elle avait revu Morris Townsend, et qu'il n'y avait rien de changé dans leurs rapports.

– Je crois que nous allons nous marier... assez vite. Et d'ici là, je compte le voir assez souvent ; une fois par semaine je pense, pas davantage.

Le docteur la regarda froidement de haut en bas, comme s'il avait eu affaire à une inconnue. C'était la première fois depuis une semaine qu'il la regardait vraiment, et autant valait pour Catherine qu'il n'eût pas souvent à la regarder ainsi.

– Pourquoi pas trois fois par jour ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui vous empêche de vous voir tant que vous voulez ?

Elle détourna un peu la tête pour qu'il ne vît pas ses larmes. Puis elle répondit :

– Une fois par semaine me semble mieux.

– Je ne vois pas en quoi cela est mieux. C'est aussi mauvais que cela peut être. Si tu t'imagines que je serai touché par de petites restrictions de ce genre, tu te trompes. Tu es aussi coupable en ne le voyant qu'une fois par semaine que si tu le voyais tout le long du jour. D'ailleurs, cela m'est complètement égal.

Catherine essaya de suivre le sens de ces paroles, mais elles l'amenaient vers une sorte d'abîme sans fond qu'elle avait horreur d'aborder.

– Je pense que nous serons bientôt mariés, répéta-t-elle pour dire quelque chose.

Son père la regarda encore une fois de cette manière indifférente et glacée qui eût pu s'adresser à une parfaite inconnue, puis il dit :

– Pourquoi me parles-tu de cela ? Cela ne m'intéresse en aucune façon.

– Oh père ! s'écria-t-elle avec un sanglot, cela vous est-il vraiment si indifférent, même si vous êtes très fâché ?

– Je m'en fiche comme d'une guigne. Du moment que tu l'épouses, je me moque bien de savoir où et quand ; et si tu crois atténuer si peu que ce soit ta folie en faisant ainsi appel à mes sentiments, tu te fatigues inutilement.

Sur quoi, il tourna les talons. Mais le jour suivant, c'est lui qui parla le premier à Catherine, et il avait un peu changé de ton.

– Penses-tu être mariée d'ici quatre ou cinq mois ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, répondit-elle. Il ne nous est pas très facile de fixer une date.

– Attends donc six mois encore, et dans l'intervalle je t'emmènerai en Europe. J'aimerais beaucoup que tu fasses ce voyage.

Elle se sentit soudain tellement heureuse, après les paroles si dures de la veille, qu'elle eut une légère exclamation de joie : son père venait de lui dire qu'il « aimerait » qu'elle fît quelque chose ; il restait donc dans son cœur une parcelle de tendresse qui lui faisait attendre de Catherine un certain assentiment. Mais ce bref éclair de joie s'effaça bientôt à la pensée que Morris ne ferait pas partie du voyage ; elle s'aperçut qu'au lieu de s'en aller au loin elle aimerait mille fois mieux rester à New-York avec lui. Elle rougit, mais sa confusion lui sembla bien moins pénible que pendant toutes les épreuves précédentes.

– Ce serait charmant d'aller en Europe, répondit-elle, sentant bien que ce propos n'était pas très original et qu'elle n'y mettait pas toute la chaleur qu'on eût pu attendre.

– Eh bien c'est parfait, nous allons donc partir. Va faire tes bagages.

– Je voudrais d'abord en parler à Mr. Townsend, dit Catherine.

Son père lui lança un de ses regards glacés.

– Si tu veux dire par là qu'il faut que tu lui demandes son autorisation pour partir, il ne me reste plus qu'à espérer qu'il te l'accordera.

La jeune fille fut vivement frappée par tout ce que ces mots contenaient de douloureuse rancune ; c'était la phrase la plus insidieuse, la plus émouvante que le docteur eût jamais prononcée devant Catherine. Elle comprit combien il était important pour elle, vu les circonstances, de pouvoir donner à son père cette grande marque de respect ; et pourtant elle était tourmentée par une autre idée, qu'elle ne put s'empêcher d'exprimer sur-le-champ :

– Je pense souvent que puisque je refuse de vous obéir, je ne devrais pas rester avec vous.

– Comment, avec moi ?

– Si je vis avec vous, je dois vous obéir.

– Si c'est ton opinion, c'est certainement la mienne, dit le docteur avec un rire amer.

– Mais puisque je ne vous obéis pas, je n'ai pas le droit de vivre avec vous et de... profiter de votre bonté et de votre protection.

Cet argument péremptoire fit soudain penser au docteur qu'il n'avait pas rendu suffisamment justice à Catherine. Cette attitude était assez remarquable chez une jeune personne qui n'avait jusque-là employé d'autres armes qu'un doux entêtement. Mais cela lui déplut néanmoins. Cela lui déplut tellement qu'il ne put s'empêcher de dire à Catherine :

– Tout cela est de très mauvais goût. Qui a bien pu te mettre cette idée dans la tête ? Mr. Townsend ?

– Oh non, père. Elle est de moi seule, s’empressa de dire Catherine.

– Eh bien, garde-la pour toi, je te le conseille, répondit le docteur, plus résolu que jamais à emmener sa fille en Europe.

23

Morris Townsend n’était pas le seul à n’être pas du voyage : Mrs. Penniman n’avait pas été invitée non plus, bien qu’elle eût été enchantée de partir ; il faut reconnaître en toute équité qu’elle sut cacher sa déception de la façon la plus distinguée. « J’aurais assez aimé voir les œuvres de Raphaël et les ruines du... Panthéon, expliqua-t-elle à Mrs. Almond ; mais d’un autre côté je ne serai pas fâchée d’être un peu seule à Washington Square pendant quelques mois et de pouvoir me reposer en paix. J’ai besoin de repos. » Mrs. Almond trouva un peu cruel de la part de son frère de ne pas emmener la pauvre Lavinia en Europe ; mais il était facile de comprendre que, cette expédition ayant pour but de faire oublier à Catherine son amoureux, le docteur n’avait pas intérêt à donner comme compagne à sa fille l’amie dévouée du jeune homme en question. « Si Lavinia avait eu un peu plus de tête, elle aurait visité les ruines du *Panthéon* », songea-t-elle ; et elle persista à regretter que sa sœur se soit mise dans ce mauvais cas, bien que cette dernière lui affirmât qu’elle connaissait fort bien ces antiquités d’après les vivantes descriptions que lui en avait faites Mr. Penniman.

Mrs. Penniman savait parfaitement que son frère n’emmenait Catherine à l’étranger que pour détourner sa pensée de l’homme qu’elle aimait ; elle le dit d’ailleurs à sa nièce sans se gêner.

– Il croit qu’il va te faire oublier Morris, dit-elle (elle désignait toujours le jeune homme par son prénom, maintenant) ; loin des yeux, loin du cœur, comme on dit. Il croit que toutes les choses nouvelles que tu verras le chasseront de tes pensées.

Catherine parut très troublée.

– S'il croit cela, il faudrait que je le prévienne tout de suite qu'il se trompe.

Mrs. Penniman n'était pas du tout de cet avis :

– C'est après, ma petite, qu'il faudra le lui dire ! Après qu'il se sera donné tout ce mal et qu'il aura dépensé tout cet argent ! Voilà tout ce qu'il mérite ! Puis elle ajouta, d'une voix rêveuse, que ce devait être extrêmement agréable de penser à celui qu'on aime en contemplant les ruines du Panthéon.

Le ressentiment de son père avait causé à la jeune fille, nous l'avons vu, une douleur profonde – douleur de l'espèce la plus généreuse, que n'entachait ni égoïsme ni rancœur ; cependant, pour la première fois, après qu'il eût coupé court, avec la plus méprisante froideur, aux efforts de la jeune fille pour s'excuser d'être à sa charge, une étincelle de colère jaillit des profondeurs de son chagrin. Elle avait senti la virulence de son mépris ; elle en restait horrifiée ; cette phrase à propos de son mauvais goût avait retenti à ses oreilles pendant trois jours entiers. Ce fut pour elle une période de demi-délivrance ; elle s'avisa – confusément, il va sans dire, mais c'était quand même un baume pour son cœur ulcéré – qu'à présent elle se sentait libérée de son repentir et qu'elle pouvait faire ce qui lui plaisait. Ce qui lui plaisait, c'était d'écrire à Morris Townsend de venir la retrouver dans le square, puis de l'emmener faire une promenade dans la ville. Si elle acceptait d'aller en Europe pour se conformer au désir de son père, elle avait bien le droit de s'accorder au moins cette satisfaction-là. Elle se sentait maintenant plus libre et plus résolue sous tous les rapports ; une force la poussait à agir. Le moment était enfin venu où elle s'abandonnait à sa passion sans frein et sans réserve. Morris vint en effet la retrouver un après-midi, et ils firent une longue promenade. Elle lui raconta tout de suite ce qui s'était passé et comment son père voulait l'emmener en voyage. Elle serait absente six mois ; elle irait en Europe ; mais elle ferait

absolument ce que Morris lui conseillerait. Elle espérait au fond de son cœur que Morris lui dirait de ne pas partir. Il ne répondit pas tout de suite : tout en marchant, il lui posa beaucoup de questions. Une de ces questions la frappa particulièrement et lui sembla des plus bizarres :

– Est-ce que cela ne vous intéresserait pas de voir tous ces monuments célèbres en Europe ?

– Mais non, voyons ! répondit Catherine d'un air dégoûté.

« Seigneur Dieu, qu'elle est bête ! » s'écria Morris dans son for intérieur.

– Il croit que je vais vous oublier, dit Catherine, que toutes ces vieilles pierres vous chasseront de ma pensée.

– Mais, mon amie, c'est peut-être ce qui arrivera !

– Je vous en prie, ne dites pas cela, répondit Catherine doucement.

La promenade continuait.

– Mon pauvre père sera bien déçu, ajouta-t-elle. Morris ne put s'empêcher de rire.

– Oui, en effet, je gage que votre pauvre père sera rudement déçu ! Mais au moins, vous aurez vu l'Europe, ajouta-t-il malicieusement. Quel enrichissement pour votre esprit !

– Je me moque bien de l'Europe, dit Catherine.

– Cela devrait vous intéresser, ma chère petite. Et si vous semblez vous intéresser à ce voyage, votre père sera peut-être mieux disposé à votre égard.

Catherine savait bien qu'elle était butée ; elle n'attendait pas grand-chose de l'attitude recommandée par Morris, et ne pouvait s'enlever de la tête l'idée qu'en faisant ce voyage, sans

pour cela changer de sentiments, elle agirait malhonnêtement vis-à-vis de son père.

– Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce serait une espèce de tromperie ? demanda-t-elle.

– Et lui, est-ce qu'il ne cherche pas à vous tromper ? s'écria Morris. Ce sera bien fait pour lui ! Je crois vraiment que vous feriez bien d'accepter.

– Et d'attendre tout ce temps pour nous marier ?

– Marions-nous dès votre retour. Vous pourrez acheter votre trousseau à Paris.

Alors Morris, très doucement et gentiment, exposa son propre point de vue. Ce serait une très bonne chose pour elle de partir ; ils auraient mis ainsi le bon droit de leur côté. Cela prouverait qu'ils étaient raisonnables et capables d'attendre. Sûrs l'un de l'autre comme ils l'étaient, ils se sentaient la force de se séparer – car, que pouvaient-ils craindre ? S'il y avait la plus infime possibilité que son père fût bien impressionné par cette décision, il ne fallait pas risquer de la laisser passer ; car, tout bien réfléchi, il n'aimait pas du tout l'idée qu'elle serait déshéritée à cause de lui. Ce n'était pas à lui qu'il pensait, mais à elle et à leurs enfants. Il était résolu à l'attendre ; ce serait dur, mais il se sentait la force de le faire. Et, une fois là-bas, au milieu de tous ces paysages fameux et de ces monuments splendides, peut-être que le docteur mollirait, que ce vieux cœur se sentirait attendri ; il paraît que la contemplation des œuvres d'art porte les gens à l'indulgence. Il finirait peut-être aussi par être touché par sa douceur, sa patience, sa bonne volonté à faire tous les sacrifices, *excepté un ;* et si elle savait choisir le moment où elle pourrait faire appel à sa tendresse, dans quelque site célèbre – en Italie, par exemple, à l'approche du soir ; à Venise, en gondole, au clair de lune – si elle savait se montrer un peu adroite et toucher la corde sensible, il arriverait peut-être un jour qu'il la prenne dans ses bras et qu'il lui dise qu'il lui

pardonnait. Catherine fut extrêmement impressionnée par cette façon d'envisager le voyage, qui était digne en tous points de la brillante intelligence de son bien-aimé ; elle n'y croyait cependant pas trop, car le succès dépendait entièrement de ses talents de persuasion. L'idée de se montrer « adroite » dans une gondole au clair de lune lui semblait comporter des éléments qu'elle serait incapable de maîtriser. Ils décidèrent toutefois que Catherine dirait à son père qu'elle était prête à le suivre docilement où il voudrait l'emmener, en passant sous silence le fait qu'elle aimait Morris Townsend plus que jamais.

Elle fit savoir à son père qu'elle était prête à partir, et il hâta les préparatifs du voyage. Catherine avait de nombreux adieux à faire, mais il n'y en a que deux ou trois qui nous intéressent directement. Mrs. Penniman trouva au voyage de sa nièce un prétexte fort ingénieux ; il était tout à fait normal que la future femme de Mr. Townsend désirât orner son esprit en faisant un voyage à l'étranger.

– Tu le laisses en bonnes mains, dit-elle en posant ses lèvres sur le front de Catherine. (Elle aimait beaucoup embrasser les gens sur le front : cela marquait son penchant naturel pour les choses de l'esprit.) Je compte le voir souvent ; je me sentirai comme une vestale de l'ancien temps, chargée d'entretenir le feu sacré.

– Vous n'avez pas l'air du tout fâchée de ne pas venir avec nous, répondit Catherine, qui n'osait pas trop approfondir la comparaison avec les vestales.

– C'est ma fierté qui me soutient, dit Mrs. Penniman, en donnant une tape aux volants de sa robe, qui rendait toujours un curieux son métallique.

Les adieux de Catherine et de son amoureux furent brefs et ils n'échangèrent que peu de mots.

– Vous retrouverai-je à mon retour tel que vous êtes à présent ? demanda-t-elle, bien qu'il n'y eût pas le moindre doute dans sa pensée.

– Tel que je suis et mieux encore, dit Morris en souriant.

Il ne nous appartient pas de narrer ici en détail les pérégrinations du docteur Sloper à travers l'ancien continent. Il fit le grand tour d'Europe, fort luxueusement, et (comme il fallait s'y attendre chez un homme aussi cultivé que lui) trouva tant à admirer en matière d'art et d'antiquités, qu'il resta absent non pas six mois, mais douze. Mrs. Penniman, à Washington Square, s'accommodait fort bien de son absence. Elle exerçait sans contrôle son autorité sur la maison vide, et se flattait de la rendre plus accueillante à leurs amis que quand son frère y était présent. En ce qui concerne Morris Townsend, en tout cas, il semble qu'elle lui eût rendu la maison extraordinairement accueillante. Il était ce qu'on pourrait appeler l'habitué le plus fidèle, et Mrs. Penniman aimait beaucoup l'inviter à prendre le thé. Il avait son fauteuil attitré – un excellent fauteuil près du feu dans le petit salon (lorsque les grandes portes coulissantes, avec leurs charnières et leurs poignées d'argent qui séparaient cette pièce du grand salon contigu étaient fermées), et il allait fumer ses cigares dans le cabinet du docteur, où il passait des heures à examiner les collections pleines d'intérêt rassemblées par le maître du logis. Il trouvait, nous l'avons vu, Mrs. Penniman extrêmement sotte ; mais pour lui, qui était le contraire d'un sot, et qui, tout pauvre qu'il était, n'en avait pas moins des goûts très raffinés, cette maison était un véritable palais de l'indolence. Elle devint pour lui une sorte de club qui n'aurait eu qu'un seul membre. Mrs. Penniman voyait bien moins souvent sa sœur que lorsque le docteur était là ; car Mrs. Almond n'avait pu s'empêcher de lui dire qu'elle ne trouvait pas très indiquées ces relations qu'elle avait avec le jeune Townsend. Il ne convenait pas qu'elle eût une telle intimité avec un jeune homme dont son frère pensait si peu de bien, et Mrs.

Almond avait été surprise de la légèreté avec laquelle elle avait lancé Catherine dans ce déplorable mariage.

– Pourquoi déplorable ? s'écria Mrs. Penniman. Elle aura en lui le plus charmant des maris !

– Je me méfie des maris charmants, dit Mrs. Almond ; je ne crois qu'aux bons maris. Si Townsend l'épouse et qu'elle hérite la fortune d'Austin, cela marchera peut-être. Il sera paresseux, aimable, égoïste, et, dans l'ensemble, d'assez bonne composition. Mais si elle n'hérite pas de son père et qu'il se trouve lié à elle sans dédommagement, que Dieu ait pitié d'elle ! Car il n'aura aucune pitié, lui. Il lui en voudra mortellement de cette déception et se vengera sur elle de ses espérances frustrées ; il sera dur et cruel. Malheureuse Catherine ! Tu devrais bien avoir une petite conversation avec la sœur du jeune homme ; c'est bien dommage que Catherine ne puisse pas l'épouser, *elle !*

Mrs. Penniman n'avait pas la moindre envie de causer avec Mrs. Montgomery, dont elle ne s'était même pas donné la peine de faire la connaissance ; et ces paroles prémonitoires prononcées par Mrs. Almond quant à l'avenir de Catherine n'eurent sur elle que l'effet suivant : elle se convainquit plus que jamais qu'il serait désolant que la nature généreuse de Mr. Townsend vînt à tourner à l'aigre. Lui qui était fait pour une vie brillante et joyeuse, comment eût-il pu se contenter d'une existence où il ne pourrait jouir de rien ? Mrs. Penniman décida qu'il fallait à tout prix que Morris vienne en possession de la fortune de son frère, sur laquelle elle n'était pas assez sotte pour se croire beaucoup de droits.

« S'il ne la lègue pas à Catherine, ce n'est certainement pas à moi qu'il la léguera » se dit-elle.

24

Pendant les premiers six mois qu'ils passèrent à l'étranger, le docteur ne parla jamais à Catherine de leur petit différend, en partie parce qu'il en avait décidé ainsi, et surtout parce qu'il avait beaucoup d'autres choses dans l'esprit. Il fallait renoncer à deviner quel était l'état de son cœur ; ou alors le lui demander expressément, parce que, cette attitude inerte que Catherine avait eue habituellement dans son milieu familial ne se trouva nullement modifiée par le spectacle des montagnes de Suisse ou des monuments d'Italie. Elle restait ce qu'elle avait été depuis le premier jour du voyage : une compagne courtoise et raisonnable, parcourant les pays et les sites dans un silence plein de déférence, ne se plaignant jamais d'être fatiguée, toujours prête à se mettre en route à l'heure que son père lui avait fixée la veille au soir, évitant aussi bien les critiques stupides que les excès trop marqués d'enthousiasme. « Elle est à peu près aussi intelligente que le ballot de couvertures », pensait le docteur ; à cela près qu'elle avait sur le ballot de couvertures l'avantage de ne jamais se perdre et de ne jamais tomber de la voiture. Catherine était fidèle au poste, et se carrait solidement dans son siège. Mais le docteur s'était bien attendu à cela et n'était pas tenté d'attribuer à une tristesse cachée son manque d'intérêt pour ce qu'elle voyait ; elle ne laissait pas paraître la moindre trace de mélancolie ou de rancune, et pendant tout le temps que dura leur voyage, on ne l'entendit pas une seule fois soupirer. Son père se doutait bien qu'elle correspondait avec Morris Townsend ; mais il ne soufflait mot sur ce sujet, car il ne voyait jamais les lettres du jeune homme, et Catherine donnait toujours ses propres lettres à expédier au bureau de l'hôtel. Elle avait très régulièrement des lettres de son amoureux, mais les dites lettres venaient dans celles que lui

adressait Mrs. Penniman ; de sorte que, chaque fois que le docteur lui remettait du courrier portant l'écriture de sa sœur, il se faisait le messager involontaire de la passion qu'il réprouvait. Catherine ne fut pas sans songer à cela, et six mois auparavant, elle se serait crue obligée de l'en avertir ; mais à présent elle se considérait comme déliée de toute loyauté. Le jour où il avait répondu comme il l'avait fait aux paroles de Catherine sur ce qu'elle considérait une question d'honneur, il lui avait fait au cœur une blessure inguérissable ; elle s'efforcerait de lui complaire dans la mesure où elle le pourrait, mais elle ne lui parlerait jamais plus avec une absolue confiance. Elle s'enfermait pour lire les lettres de son bien-aimé.

Un jour de la fin de l'été, les deux voyageurs se trouvaient dans une vallée solitaire des Alpes. Ils traversaient un col, et pour soulager les chevaux pendant la longue montée, ils étaient descendus tous deux de la voiture et se trouvaient très loin en avant. Après avoir inspecté l'horizon, le docteur découvrit un sentier qui, coupant une vallée transversale, les mènerait, si ses calculs ne le trompaient pas, beaucoup plus près du sommet du col. Ils prirent donc ce raccourci et, finalement, perdirent la trace du sentier ; la vallée où ils se trouvaient était sauvage et escarpée, et ils furent obligés de faire pas mal d'escalade. Ils avaient le pied sûr, l'un comme l'autre, et prirent l'aventure sans se troubler. Ils s'arrêtaient de temps à autre, afin de donner à Catherine un instant de repos ; elle finit par s'asseoir sur une pierre et laissa errer son regard sur les montagnes au profil aigu et sur le ciel étincelant. Le soleil commençait à baisser ; on était à la fin du mois d'août ; le crépuscule s'avançait, et, quand ils arrivèrent au point le plus élevé, l'air leur sembla froid et piquant. L'ouest était complètement baigné dans une grande clarté de pourpre glaciale qui faisait paraître par contraste les pentes de la petite vallée encore plus déchiquetées et arides. Pendant une de leurs haltes, son père la quitta pour s'aventurer vers une élévation d'où il découvrirait un panorama. Elle le perdit de vue pendant quelque temps ; elle restait là solitaire, impressionnée par tout ce calme que rompait très légèrement le

murmure lointain de quelque torrent. Elle pensait à Morris Townsend et ce lieu était si désolé et si solitaire que son bien-aimé lui semblait infiniment loin. Son père ne parut pas pendant un long moment, et elle finit par se demander ce qu'il était devenu. Mais il revint enfin, silhouetté par la clarté nette du crépuscule, et elle se leva pour reprendre la route à ses côtés. Mais au lieu de repartir immédiatement, il s'avança vers elle, comme s'il voulait lui dire quelque chose. Il s'arrêta devant elle et se mit à l'observer avec des yeux encore tout pleins de la clarté des cimes neigeuses qu'il venait de contempler. Puis soudain, d'une voix altérée, il lui posa cette question :

– As-tu renoncé à lui ?

Catherine ne s'était pas attendue à cela, mais la surprise ne la toucha qu'en surface.

– Non, père ! répondit-elle.

Il la regarda encore quelque temps sans parler.

– Est-ce qu'il t'écrit ? demanda-t-il.

– Oui... environ deux fois par mois.

Le docteur promena son regard dur sur la vallée, tout en faisant des moulinets avec sa canne ; puis il dit à Catherine, du même ton sourd :

– Je suis furieux.

Catherine se demanda ce qu'il voulait dire... Il cherchait peut-être à l'effrayer. Si telle était son intention, le lieu était bien choisi ; cette âpre montagne sombre et mélancolique, maintenant que la lumière d'été l'avait désertée, était bien l'image de la solitude de Catherine. Elle regarda autour d'elle et sentit la peur l'envahir ; elle eut un instant de véritable panique. Mais elle ne trouva rien à dire et se contenta de murmurer à mi-voix :

– Pardonnez-moi.

– Tu abuses de ma patience, continua son père, et cependant tu devrais bien savoir ce qu'il en est de moi : je ne suis pas bon, comprends-tu. J'ai l'air calme, comme cela, extérieurement ; mais au fond, je suis un être terriblement violent ; et je t'assure que je puis être excessivement dur.

Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi il lui disait ces choses. L'avait-il amenée là dans ce but, d'après un plan soigneusement concerté ? Et quel pouvait bien être ce plan ? se demandait Catherine. Essaierait-il de la faire céder brusquement en la prenant par surprise et en lui faisant peur ? Peur de quoi ? Le site était sinistre et solitaire, mais quel mal pouvait-elle redouter d'un site ? Son père semblait possédé par une sorte de violence froide qui pouvait le porter à n'importe quelle extrémité, mais Catherine n'alla tout de même pas jusqu'à penser que ses mains – ses belles mains fines et souples de médecin à la mode – allaient chercher à l'étrangler. Elle recula cependant instinctivement.

– Vous n'avez pas besoin de me donner de raisons, dit-elle. Et elle parlait en toute sincérité.

– Je suis furieux, reprit-il plus durement encore.

– Pourquoi me dites-vous cela maintenant, tout à coup ?

– Parce que cela m'a pris tout d'un coup. Il y a plus de six mois que je rage intérieurement. Mais ici, j'ai senti que je ne pouvais plus me contenir. C'est d'un calme impressionnant et nous sommes absolument seuls.

– En effet, c'est très calme, dit Catherine pour dire quelque chose et en regardant autour d'elle. Si nous allions retrouver la voiture ?

– Pas si vite. Aurais-tu l'aplomb de me dire que pendant tous ces mois d'absence ta résolution n'a pas fléchi d'un pouce ?

– Je voudrais vous dire que oui. Mais ce n’est pas possible.

Le docteur regarda à son tour le paysage :

– Que dirais-tu, si tu te trouvais perdue dans un lieu comme celui-ci, sans aucunes ressources ?

– Qu’est-ce que vous voulez dire, père ? s’écria la jeune fille.

– Voilà ce qui t’attend… voilà dans quelle situation il t’abandonnera.

Il n’avait pas réussi à l’émouvoir tant qu’il s’était agi d’elle seule. Mais il venait de toucher à Morris. Elle sentit le sang refluer vers son cœur.

– Ce n’est pas vrai, père, dit-elle avec chaleur, et c’est mal de dire des choses pareilles. C’est mal, et de plus ce n’est pas vrai !

Le docteur hocha lentement la tête.

– Évidemment, ça ne te paraît pas vrai parce que tu ne veux pas me croire. Mais c’est vrai, je te le jure. Allons retrouver la voiture.

Il fit volte-face et elle le suivit ; il marchait beaucoup plus vite qu’elle et eut bientôt fait de la distancer. Mais il s’arrêta de temps à autre, bien que sans se retourner, pour lui donner le temps de le rattraper ; elle avait de la peine à avancer, tant son cœur battait fort d’avoir osé ainsi lui tenir tête pour la première fois. Mais à ce moment la nuit était presque tout à fait tombée, et elle finit par le perdre de vue. Elle continua cependant à avancer, et peu de temps après, un brusque ressaut de la montagne lui fit découvrir la route sur laquelle la voiture était arrêtée. Son père l’y attendait, raide et silencieux ; sans rien dire, elle reprit sa place à côté de lui.

Plus tard, quand elle se rappela cet épisode, il lui sembla qu'ils n'avaient plus dit un mot ni l'un ni l'autre pendant les jours qui suivirent. Cette scène l'avait impressionnée, mais n'avait rien changé à ses sentiments pour son père ; car elle estimait qu'il était inévitable, après tout, qu'il lui fît un jour ou l'autre une scène quelconque ; d'ailleurs, c'était la première fois depuis six mois qu'il s'était laissé aller. Ce qu'elle avait retenu de plus saisissant dans cette scène, c'est qu'il lui avait dit qu'il n'était pas bon. Catherine n'arrivait pas à comprendre ce qu'il entendait par là. Elle refusait tout simplement d'y croire, et, l'eût-elle cru, cela n'eût fortifié en rien la rancune qu'elle pouvait avoir contre lui. Même au plus fort de son ressentiment, elle n'aurait trouvé aucun plaisir à se dire qu'il n'était pas l'être parfait qu'elle avait cru. Avec son esprit subtil, il pouvait dire des choses comme cela sans qu'on le prît au sérieux. Les hommes intelligents comme lui pouvaient donner n'importe quel sens à n'importe quel mot. Et quant à sa dureté, on ne pouvait lui reprocher comme un défaut ce qui, chez un homme, était plutôt une vertu.

Il ne lui reparla de rien pendant six mois – car il avait décidé de prolonger de six mois le séjour en Europe, ce que Catherine avait accepté sans se plaindre – mais à la fin de ces six mois, il lui parla de nouveau ; il avait attendu jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la veille du jour où ils devaient s'embarquer pour New-York. C'était à Liverpool. Ils venaient d'achever leur dîner dans leur salon privé, une grande pièce mal éclairée qui sentait le moisi ; on était venu desservir, et le docteur arpentait la pièce à pas lents. Catherine finalement prit son bougeoir et se préparait à se retirer dans sa chambre, lorsque son père lui fit signe de rester.

– Qu'est-ce que tu as l'intention de faire quand nous serons rentrés ? lui demanda-t-il alors qu'elle se tenait debout près de la porte, son bougeoir à la main.

– Au sujet de Mr. Townsend, vous voulez dire ?

– C’est cela même.

– Nous allons probablement nous marier.

Le docteur continua sa promenade sans parler tandis qu’elle le suivait des yeux.

– T’écrit-il toujours aussi souvent ?

– Toujours deux fois par mois, répondit Catherine sans hésiter.

– Et il continue à te parler de mariage ?

– Certainement. Il ne parle pas que de cela, mais il y fait toujours allusion dans ses lettres.

– Je suis heureux de savoir qu’il trouve à parler de choses et d’autres ; sinon ses lettres seraient bien monotones.

– Il écrit de très belles lettres, dit Catherine sautant sur l’occasion qui lui était offerte.

– Ces gens-là écrivent toujours admirablement. Je reconnais cependant que cela ne diminue pas leur mérite. Ainsi aussitôt débarquée, tu as l’intention de filer avec lui ?

Il y avait là une sorte de vulgarité qui heurta vivement ce peu de dignité que Catherine osait s’accorder.

– Je ne peux rien vous dire tant que je ne l’aurai pas revu, répondit-elle.

– C’est très naturel, répondit son père. Tout ce que je te demande, c’est que tu consentes à me dire quand cela se fera, que tu me donnes tes huit jours, en quelque sorte. Quand un malheureux homme est sur le point de perdre sa fille unique, il aime être prévenu un tout petit peu à l’avance.

– Oh, père, vous n’allez pas me perdre ! s’écria Catherine en aspergeant le tapis de gouttes de bougie.

– Je demande à être prévenu trois jours à l'avance, pas davantage, continua-t-il, si toutefois tu es sûre de quelque chose trois jours d'avance. Sais-tu qu'il me devra une fière chandelle, ce garçon-là. Je lui ai rendu un grand service en te faisant faire ce voyage ; tu as doublé de valeur, maintenant que tu as vu tant de belles choses et que tu sais les apprécier. Il y a un an, tu étais encore un peu sosotte, un peu ignorante ; mais maintenant que te voilà cultivée, que tu sais si bien parler de choses intéressantes, tu vas être une compagne délicieuse. Nous lui avons engraissé son veau avant qu'il ne le tue ! Catherine lui tourna le dos et resta plantée devant la porte sans savoir quoi faire. « Va te coucher, dit son père ; et comme nous n'embarquons qu'à midi, tu feras bien de dormir le plus tard possible. Je prévois une traversée des plus pénibles ».

25

La traversée fut en effet assez pénible. Mais Catherine n'eut même pas, en arrivant, la consolation de « filer » – comme avait dit son père – avec Morris Townsend. Elle le vit quand même le lendemain de son retour, et dans l'intervalle, il ne fut question que de lui, comme on peut bien penser, entre notre héroïne et sa tante Lavinia. Le jour du retour, les deux femmes bavardèrent ensemble très avant dans la nuit.

– Je l'ai beaucoup vu, dit Mrs. Penniman. Il n'est pas facile à connaître. Tu t'imagines que tu le connais ; mais tu te trompes, ma petite. Tu finiras par y arriver ; mais quand tu auras vécu avec lui, pas avant. Et je peux dire sans exagérer que *moi* j'ai quasiment vécu avec lui. Mrs. Penniman continua longtemps sur ce ton, et Catherine l'écoutait, stupéfaite. « Je crois que je le connais vraiment, maintenant, disait sa tante ; les circonstances s'y sont si bien prêtées ! Il en sera de même pour toi, évidemment – et tu auras bien plus de facilités encore ! dit tante Lavinia en souriant. Tu verras alors ce que je veux dire. C'est un être exceptionnel ; plein de passion et de force, et la loyauté même ! »

Catherine écoutait, partagée entre la curiosité et l'inquiétude. Tante Lavinia prenait évidemment la cause de Morris très à cœur, et rien ne pouvait faire plus de bien à Catherine. Pendant toute cette longue année, tandis qu'elle passait d'un pays dans un autre, visitant musée sur musée et cathédrale sur cathédrale, tandis qu'elle roulait sur toutes les grandes routes d'Europe, en proie à ses pensées secrètes, que de fois n'avait-elle pas regretté de ne pouvoir se confier à quelque amie compréhensive ! Si elle avait pu seulement raconter son

histoire à une femme intelligente et bonne, quel soulagement, pensait-elle, cela lui aurait apporté ! Et elle avait été plus d'une fois bien près de se confier à sa logeuse ou à quelque vendeuse sympathique d'une maison de mode. Si elle avait eu une femme auprès d'elle, elle se serait offert le luxe d'une bonne crise de larmes ; et elle n'avait craint qu'une chose, c'est de s'effondrer en pleurs au premier baiser de tante Lavinia. En fait, quand les deux femmes se revirent, à Washington Square, ni l'une ni l'autre ne pleura ; et lorsqu'elles se furent retrouvées seule à seule, il y eut même chez la jeune fille une certaine réaction de sécheresse à l'égard de sa tante. Elle ne s'était pas encore rendu compte aussi nettement qu'à ce moment-là que Mrs. Penniman avait eu la chance pendant une année entière de voir Morris constamment, et elle n'était pas autrement enchantée d'entendre tous ces commentaires sur le caractère du jeune homme, ni qu'on lui parlât de lui comme si on le connaissait à fond. Catherine n'était pas jalouse, loin de là ; mais elle se ressouvenait invinciblement de la tendance qu'avait sa tante à colorer innocemment la vérité, et somme toute elle fut bien aise d'être enfin de retour pour pouvoir veiller elle-même sur ses affaires. Ceci dit, elle était encore trop heureuse de pouvoir parler de Morris, de prononcer son nom, et de se trouver auprès de quelqu'un qui n'avait pas de parti pris contre lui.

– Vous avez été extrêmement bonne pour lui, dit Catherine. Il m'a parlé souvent de cela dans ses lettres. Je ne l'oublierai jamais, chère tante.

– J'ai fait de mon mieux ; oh, ce n'était pas grand-chose ! Je l'ai écouté avec sympathie, je lui ai donné de temps en temps une tasse de thé, c'est tout. Ta tante Almond a trouvé que c'était trop encore, et m'a fait plusieurs scènes terribles. Mais elle m'a cependant promis de ne pas me trahir.

– Vous trahir ?

– De ne rien dire à ton père. Songe qu'il s'est assis souvent dans le cabinet de ton père ! dit Mrs. Penniman, sans pouvoir s'empêcher de rire.

Catherine ne dit rien sur le moment ; mais cette idée ne lui fit pas plaisir. Et elle fut de nouveau assaillie par le souvenir gênant des menues tromperies que sa tante aimait tant. Disons tout de suite que Morris avait eu le tact de ne pas écrire qu'il s'était prélassé dans le cabinet du docteur. Il ne la connaissait que depuis quelques mois, alors que sa tante la connaissait depuis plus de quinze ans ; et pourtant il n'aurait jamais commis la sottise de croire que Catherine trouverait cela drôle.

– Je regrette que vous l'ayez fait entrer chez mon père, finit-elle par dire.

– Ce n'est pas moi qui l'ai fait entrer : il y est bien entré tout seul. Il avait envie de regarder les livres et toutes ces collections sous verre. Il se connaît très bien à tout cela ; il connaît tout d'ailleurs. Catherine resta silencieuse pendant un moment. Puis elle dit :

– J'espérais qu'il aurait trouvé une situation.

– Mais il en a trouvé une ! C'est la grande nouvelle, et il m'a chargée de te l'apprendre dès ton arrivée. Il s'est associé avec un courtier en marchandises. Cela s'est fait tout d'un coup, il y a juste huit jours.

Catherine jugea en effet que c'était une grande nouvelle ; et ce genre d'affaire vous avait un bel air cossu.

– Je suis bien contente ! dit-elle ; et elle se sentit prête, pendant un instant, à se jeter au cou de tante Lavinia.

– Cela vaut beaucoup mieux que de travailler sous les ordres de quelqu'un ; il n'y est pas habitué, dit encore Mrs. Penniman. Et là, c'est juste comme s'il était son associé... ils sont sur un pied de parfaite égalité ! Tu vois comme il a bien fait

d’attendre ! J’aimerais savoir ce que ton père pourra répondre à cela ! Ils ont leurs bureaux dans Duane Street, et des cartes imprimées avec leur raison sociale ; il m’en a montré une aujourd’hui. Je l’ai rangée quelque part dans ma chambre ; je te la montrerai demain. C’est cela qu’il était venu m’annoncer lors de sa dernière visite. Tu vois comme il a bien fait de prendre son temps ! C’est lui maintenant qui a des employés, au lieu d’être le courantin de quelque patron. Il n’est pas fait pour être sous les ordres d’un autre ; je lui ai souvent dit que je ne le voyais pas du tout dans cet emploi.

Catherine était parfaitement de l’avis de sa tante, et fut enchantée de savoir que Morris était son propre maître ; mais elle n’eut pas la joie de penser qu’elle allait annoncer triomphalement cette nouvelle à son père. Son père se soucierait à peu près autant d’apprendre que Morris venait d’entrer dans les affaires que de savoir qu’on l’envoyait aux galères. On venait d’apporter les malles, et pendant quelque temps il ne fut plus question du soupirant. Toute l’attention des deux femmes se concentra sur les trésors que Catherine avait rapportés d’au-delà des mers. Il y avait profusion de jolies choses ! Catherine avait rapporté un cadeau à tout le monde ; tout le monde, sauf Morris, à qui elle n’avait rapporté que son cœur inchangé. Pour ce qui est de Mrs. Penniman, elle avait été particulièrement généreuse, et tante Lavinia passa près d’une demi-heure à déplier et replier ses cadeaux avec de petits cris de joie et d’admiration. Elle se pavana pendant un bon moment avec un superbe châle des Indes que Catherine l’avait forcée à accepter ; elle le drapait sur ses épaules et se tordait le cou en arrière pour voir jusqu’où la pointe descendait.

– J’accepte que tu me le prêtes, pas davantage, dit-elle. Je te le léguerai quand je mourrai ; ou, mieux encore, dit-elle en embrassant Catherine à nouveau, je le léguerai à ta première fille ! Et elle serrait le châle contre elle avec un sourire ravi.

– Attendez au moins qu’elle soit née, dit Catherine.

– Je n’aime pas le ton sur lequel tu as dit cela, reprit Mrs. Penniman après un instant de réflexion. Est-ce que ton cœur serait changé, Catherine ?

– Non, je suis toujours la même.

– Tu n’as pas fléchi un petit peu ?

– Mais non, je suis exactement comme avant, répéta Catherine, que l’insistance de sa tante commençait à énerver.

– Ah, je suis bien contente ! dit Mrs. Penniman en admirant son châle devant la glace. Puis elle ajouta en regardant fixement Catherine : « Et ton père ? Tes lettres étaient si évasives à son sujet, que je n’ai jamais su que penser ! »

– Père va très bien.

– Tu sais parfaitement ce que je veux dire, reprit Mrs. Penniman avec un air digne qu’accentuait encore le châle magnifique, est-il toujours implacable ?

– Oui !

– Il n’a pas changé du tout ?

– Il serait plutôt plus intraitable qu’avant. Mrs. Penniman ôta le grand châle de ses épaules et se mit à le plier soigneusement.

– Voilà une très mauvaise nouvelle. Tu n’as pas pu mettre ton petit projet à exécution ?

– Quel petit projet ?

– Morris m’en avait touché un mot. Il t’avait conseillé, paraît-il, d’essayer de tenter ta chance lorsque vous seriez en Europe ; de guetter par exemple, le moment où la vue de quelque fameux chef-d’œuvre l’aurait disposé à l’indulgence – on est artiste ou on ne l’est pas – pour plaider ta cause et l’amener à composition.

– Je n’ai jamais essayé. Morris m’avait bien conseillé de le faire. Mais s’il avait été avec nous en Europe il aurait vu que les chefs-d’œuvre n’ont jamais eu cet effet-là sur mon père. C’est vrai qu’il est très artiste – il a un merveilleux sens artistique – mais plus les lieux que nous visitions étaient célèbres, et plus il les admirait, plus j’aurais perdu mon temps à plaider ma cause auprès de lui. Les belles choses ne semblaient le rendre que plus décidé encore, plus intraitable, expliqua la pauvre Catherine. Je ne réussirai jamais à le faire changer d’idée, et je n’attends plus rien de lui maintenant.

– Eh bien, ma petite, répondit Mrs. Penniman, je n’aurais pas cru que tu lâcherais pied.

– J’ai renoncé à toute cette lutte. Et maintenant ça m’est égal.

– Te voilà devenue bien vaillante, dit Mrs. Penniman avec un rire bref. Je ne t’avais pas conseillé de renoncer à ta fortune.

– Oui, je suis plus vaillante que je n’étais. Vous me demandiez si j’avais changé sur ce point. C’est vrai, poursuivit la jeune fille, que j’ai beaucoup changé. D’ailleurs, cette fortune n’est pas à moi. Et si Morris ne s’en soucie pas, lui, pourquoi est-ce que je m’en soucierais ?

Mrs. Penniman eut un instant d’hésitation :

– Il s’en soucie peut-être, après tout.

– Il s’en soucie pour moi, parce qu’il ne voudrait pas que je sois déshéritée à cause de lui. Mais il verra – il le sait déjà d’ailleurs – combien il aurait tort de croire que cela me fait quelque chose. Au surplus, dit Catherine, j’ai beaucoup d’argent à moi. Nous serons très à l’aise ; et puis, n’a-t-il pas son affaire maintenant ? Cette idée d’affaire m’enchante. Elle continua sur ce ton, se montant gaiement la tête à mesure qu’elle parlait. Sa tante ne l’avait jamais vue si animée, et, cherchant à comprendre ce qu’il y avait de nouveau en Catherine, elle mit le

changement sur le compte du voyage à l'étranger ; la jeune fille était devenue plus ferme, plus positive. Mrs. Penniman trouvait aussi que Catherine avait meilleure allure qu'avant son départ et qu'elle avait embelli. Morris Townsend s'en apercevrait-il lui aussi ? Tandis qu'elle songeait à tout cela, Mrs. Penniman fut interrompue par Catherine qui lui disait d'un ton de reproche :

– Vous ne savez pas ce que vous voulez, tante Lavinia ! Vous semblez tantôt d'un avis, tantôt d'un autre. Il y a un an, avant que je parte, vous auriez voulu que je fasse bon marché de l'opposition de mon père ; et aujourd'hui vous semblez me conseiller une tout autre méthode. Vous changez tout le temps d'avis.

Cette attaque prit Mrs. Penniman au dépourvu ; elle n'était pas habituée, dans une discussion, à voir porter la guerre sur son propre terrain – sans doute parce que l'ennemi savait d'avance qu'il en reviendrait bredouille. Elle n'avait pas souvenir que l'on eût jamais cherché à forcer les frontières de son monde intérieur. Aussi le défendait-elle avec plus de dignité que d'habileté.

– Je ne vois pas de quoi tu m'accuses, si ce n'est de prendre tes intérêts trop à cœur. C'est bien la première fois que je m'entends accuser d'inconséquence. Ce n'est généralement pas cela que l'on me reproche !

– Vous m'en vouliez l'année dernière parce que je n'avais pas consenti à me marier tout de suite, et maintenant vous me conseillez d'essayer d'abord d'amadouer mon père. Vous disiez que ce serait bien fait pour lui qu'il ait fait ce voyage en pure perte. Eh bien, il a fait ce voyage en pure perte, et vous devriez être contente. Rien n'est changé, rien, si ce n'est mes sentiments à l'égard de mon père. Je ne me fais plus un tel scrupule de lui déplaire, maintenant. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il soit content de moi ; mais il ne s'en est même pas aperçu. Maintenant tout m'est égal. Je suis revenue pour me marier, c'est la seule chose qui compte. Cela devrait vous faire plaisir, à

moins que vous n'ayez encore une idée de derrière la tête ; on ne sait jamais avec vous ! Mais faites donc comme vous voudrez ; en tout cas ne me conseillez plus jamais de plaider ma cause auprès de mon père. Je ne lui demanderai plus jamais rien de ma vie ; c'est bien fini. Il m'a repoussée. Je suis revenue ici pour me marier.

Jamais Mrs. Penniman n'avait entendu sa nièce parler avec une telle véhémence et elle fut tout alarmée ; et Catherine exprimait ses sentiments et ses résolutions avec une telle force que Mrs. Penniman ne trouvait rien à répondre. Il ne fallait pas grand-chose pour l'effrayer, et chaque fois elle se tirait d'affaire en baissant pavillon, manœuvre qu'elle ponctuait, comme ce fut encore le cas ce jour-là, d'un petit rire gêné.

26

La colère de Catherine eut le lendemain tout le loisir de se calmer. Sa tante, qui l'avait déclenchée, ne cessa plus à partir de ce moment, de parler du « mauvais caractère » de Catherine, que nous n'avions jamais auparavant vue sous ce jour. Mrs. Penniman lui avait annoncé de la part de Morris qu'il viendrait la voir le lendemain de son retour. Il se présenta dans l'après-midi ; mais cette fois-là il dut s'abstenir, on s'en doute, de pénétrer dans le cabinet du docteur. Après avoir eu ses entrées libres dans la maison pendant toute une année, il avait l'impression qu'on lui faisait une brimade en ne le laissant pas entrer où il voulait, et en le confinant dans le grand salon, qui était le domaine réservé de Catherine.

« Je suis bien content que vous soyez revenue, dit-il, cela me fait bien plaisir de vous revoir. » Et il l'examinait des pieds à la tête sans cesser de sourire. Lorsqu'il confronta, par la suite, ses impressions avec celles de Mrs. Penniman, il ne trouva pas comme elle que Catherine avait embelli. Mais Mrs. Penniman était femme et donnait toute son attention aux détails.

Catherine le trouva, lui, d'une radieuse beauté ; il lui fallut un bon moment pour se convaincre que ce merveilleux jeune homme était sa propriété exclusive. Leur conversation fut un colloque typique d'amoureux, ponctué de mainte question et d'éloquentes réponses. Dans ce genre de choses, Morris avait une bonne grâce imbattable, témoin le récit amusant qu'il fit à Catherine de ses débuts dans le métier de courtier – métier au sujet duquel Catherine ne se lassait pas de l'interroger. De temps à autre, il se levait du sofa où ils étaient assis côte à côte et il arpentait la pièce à grands pas ; puis il revenait s'asseoir,

sans cesser de sourire et en se passant la main dans les cheveux. Il était agité, comme il est naturel pour un jeune homme qui vient juste de retrouver la femme qu'il aime après une longue séparation. Catherine songea qu'elle ne l'avait jamais vu aussi agité. Cela ne lui déplaisait pas, loin de là. Il lui posa sur son voyage maintes questions auxquelles elle fut incapable de répondre, car elle avait oublié aussi bien les noms de lieux que l'itinéraire qu'avait combiné son père. Mais elle était si heureuse pour le moment, si gonflée d'espérance à l'idée que ses chagrins allaient finir, qu'elle en oublia d'être gênée par ses réponses insuffisantes. Elle avait maintenant l'impression qu'elle pouvait épouser Morris sans le moindre remords et sans autre tremblement que celui de la joie. Sans même attendre qu'il la questionnât à ce sujet, elle lui dit que son père était revenu exactement tel qu'il était parti – à savoir qu'il n'avait pas cédé d'un pouce.

– Ce n'est plus la peine d'espérer quoi que ce soit maintenant, dit-elle, et nous n'avons qu'à nous passer de sa fortune.

Morris la regardait en souriant.

– Ma pauvre petite enfant ! s'écria-t-il.

– Je ne suis pas à plaindre, répondit Catherine ; cela ne me fait plus rien à présent ; je me suis habituée à cette idée.

Morris souriait toujours ; puis il se leva du sofa et se remit à arpenter le salon en tous sens.

– J'ai envie d'essayer encore une fois de lui parler !

– Pour plaider notre cause ? Vous ne feriez qu'empirer les choses, répondit Catherine résolument.

– Vous dites cela parce que je me suis bien mal tiré d'affaire la première fois. Mais je m'y prendrais d'une autre

manière maintenant. J'ai appris bien des choses ; j'ai eu toute une année pour réfléchir. J'aurais plus de tact.

– Est-ce à cela que vous avez pensé pendant l'année entière ?

– J'y ai beaucoup pensé. Vous comprenez, je n'arrive pas à me sortir cela de la tête. Je n'aime pas à me sentir vaincu.

– Comment pourriez-vous vous sentir vaincu si nous nous marions ?

– Évidemment, je ne serais pas vaincu pour la chose essentielle ; mais je n'en serais pas moins vaincu pour tout le reste – pour tout ce qui concerne ma réputation, mes rapports avec votre père, mes rapports même avec mes propres enfants, si nous en avons.

– Nous aurons bien assez d'argent pour nos enfants – nous aurons tout l'argent que nous voudrons. Est-ce que vous ne comptez pas que votre affaire marchera bien ?

– Superbement, et nous serons très à l'aise, j'en suis sûr. Mais ce n'est pas tellement au confort matériel que je songe ; c'est au confort moral, dit Morris, au problème intellectuel qui se pose là pour moi.

– J'ai maintenant tout le confort moral que je désire, déclara Catherine avec simplicité.

– Vous, bien entendu. Mais pour moi c'est différent. Je me suis fait un point d'honneur d'arriver à convaincre votre père qu'il se trompe ; et maintenant que me voici à la tête d'une affaire prospère, je peux traiter avec lui d'égal à égal. J'ai une idée magnifique – laissez-moi lui parler encore une fois !

Il était debout devant elle avec son visage lumineux, son air conquérant, les mains dans les poches ; elle se leva à son tour, son regard rivé au sien.

– Je vous en supplie, Morris, ne faites pas cela, renoncez-y, dit-elle ; et il y avait dans la voix de Catherine une espèce de douceur ferme qu'il n'avait jamais remarquée auparavant. Il ne faut rien chercher à obtenir de lui – il ne faut plus jamais rien lui demander. Il ne cédera pas et il ne sortirait rien de bon d'une nouvelle tentative. J'en suis certaine – j'ai une très bonne raison pour cela.

– Et peut-on savoir quelle est cette raison ? Elle hésita un moment avant de se décider à faire un tel aveu, puis finit par dire :

– Il ne m'aime pas beaucoup !

– Allons bon ! dit Morris avec colère.

– Je ne dirais pas une chose pareille si je n'en étais pas absolument sûre. Je l'ai vu, je l'ai senti, en Angleterre, juste la veille de notre départ. Il m'a parlé un soir – le dernier soir ; et c'est à ce moment-là que j'ai tout compris. On sent bien quand les gens ne vous aiment pas. Je ne lui en voudrais pas, s'il n'avait tué du même coup mon amour pour lui. Je ne lui en veux même pas ; je vous dis cela afin que vous compreniez où en sont les choses. Il n'y peut rien ; on n'est pas maître de ses affections. Est-ce que je suis maîtresse des miennes ? Il pourrait très bien m'objecter cela. C'est parce qu'il a tant aimé ma mère, qu'il a perdue il y a très longtemps. Elle était très belle et elle avait beaucoup, beaucoup d'esprit ; il n'a jamais cessé de penser à elle. Je ne lui ressemble pas du tout ; ma tante Penniman me l'a assez dit. Bien entendu, ce n'est pas ma faute ; mais ce n'est pas sa faute non plus. Ce que je veux dire seulement, c'est que c'est un fait, et c'est pour cela qu'il ne cédera jamais, plutôt que pour la simple raison que vous lui déplaisez.

– La simple raison ! s'exclama Morris ironiquement, j'aime bien cette formule !

– Cela m'est bien égal à présent, qu'il ne vous aime pas. Tout m'est devenu bien plus indifférent. Je ne vois plus rien de la même façon ; je me sens à mille lieues de mon père.

– Miséricorde, dit Morris, quelle drôle de famille vous faites !

– Ne dites pas cela – ne dites rien qui puisse me faire de la peine, demanda la jeune fille d'une voix suppliante ; il faudra toujours être très tendre avec moi maintenant, Morris, parce que... (elle eut un instant d'hésitation) parce que je vous ai fait un très grand sacrifice.

– Oh, je le sais, ma chérie !

Jusque-là elle avait parlé assez calmement, sans laisser paraître son émotion, d'une voix douce, et en s'efforçant de bien tout expliquer. Mais elle n'avait pas pu comprimer assez ses sentiments pour qu'ils ne la trahissent à la fin par un tremblement douloureux de la voix.

– C'est affreux de se détacher ainsi d'un père que l'on avait adoré jusque-là. Cela m'a fait très mal ; c'est-à-dire que cela m'aurait rendue très malheureuse si je n'avais pas eu mon amour pour vous. On sent bien quand quelqu'un vous parle comme si... comme si...

– Comme si ?

– Comme s'il vous méprisait ! dit Catherine hors d'elle. Il m'a parlé sur ce ton-là la veille du jour où nous nous sommes embarqués. Il ne m'a pas dit grand-chose, mais cela m'a suffi ; et je n'ai pas cessé d'y penser pendant toute la traversée. Puis j'ai pris une décision. C'est de ne jamais plus rien lui demander de ma vie, de ne plus jamais rien attendre de lui. Cela semblerait choquant à présent. Nous n'avons qu'à être très heureux ensemble, sans lui donner l'impression que nous ne pouvons nous passer de son pardon. Et vous, Morris, oh Morris ! ne me méprisez jamais !

C'était là une promesse facile à faire, et Morris s'acquitta fort bien de cette tâche. En tout cas, pour le moment, il n'entreprit rien de plus important.

27

À son retour le docteur eut naturellement de nombreuses conversations avec ses deux sœurs. Il ne se donna pas beaucoup de mal pour raconter ses voyages à Mrs. Penniman ou pour narrer ses impressions des pays lointains ; il se contenta de lui offrir un souvenir de cette belle aventure sous les espèces d'une robe de velours. Mais en revanche il parla assez longuement avec elle sur des sujets plus personnels, et l'avertit sans perdre de temps qu'il était toujours aussi intraitable sur la question du mariage de Catherine.

– Inutile de te demander si tu as vu souvent Mr. Townsend et fait de ton mieux pour le consoler de l'absence de Catherine, dit-il. Je ne te le demande pas et tu n'as pas besoin de t'en défendre. Je ne voudrais pour rien au monde te poser une question pareille et te mettre dans la fâcheuse nécessité de... fabriquer une réponse. Sois tranquille, personne ne t'a trahie, personne ne t'a espionnée. Elizabeth ne m'a rien raconté sur ton compte et n'a parlé de toi que pour vanter ta bonne mine et ta belle humeur. Je ne te parle que sous l'effet d'une idée toute personnelle, ce que les philosophes appelleraient une intuition. Je ne peux pas m'empêcher de penser que tu auras trouvé bon d'offrir le refuge de cette maison à un pauvre garçon dans la peine. Je sais que Mr. Townsend est beaucoup venu ici ; quelque chose dans l'air qu'on y respire me le dit. Nous autres médecins, tu comprends, finissons par avoir des sens si fins que nous devinons mille choses, par exemple que Mr. Townsend s'est assis dans ces fauteuils, qu'il s'y est même prélassé, et qu'il s'est chauffé au coin de ce feu. Je ne le lui reproche pas, pauvre garçon ! C'est le seul avantage qu'il aura jamais tiré de moi ! En revanche, je me propose de faire de grandes économies sur son

dos. Je ne sais pas ce que tu as pu lui dire à ce sujet, ni ce que tu pourras dire à l'avenir ; mais mets-toi bien dans la tête que si tu l'as laissé croire qu'il avait quelque chose à gagner en s'accrochant ici, ou que j'ai dévié si peu que ce soit de la position que j'ai prise il y a un an, tu lui as rendu un si mauvais service qu'il serait en droit de t'en demander réparation. Je ne suis pas sûr d'ailleurs qu'il ne te fasse pas un procès. Toi, naturellement, tu savais très bien ce que tu faisais ; tu t'es persuadé à toi-même que je finirais par me lasser. Or c'est l'hallucination la moins fondée qui ait jamais habité la cervelle d'une aimable optimiste. Je ne suis pas las le moins du monde ; je suis aussi fringant que lorsque je me suis embarqué ; j'en ai pour cinquante bonnes années encore. Catherine, de son côté, n'a pas bougé d'un pouce, elle non plus ; elle est aussi fringante que moi à cet égard ; ainsi nous en sommes tous au point d'où nous sommes partis. Tu sais tout cela naturellement aussi bien que moi. Ce que je voudrais te faire bien comprendre, cependant, c'est ma position à moi ! Songes-y bien, Lavinia, songes-y bien ! Méfie-toi de la juste colère qui s'emparera d'un coureur de dot déçu !

– Je ne dirais pas que je m'attendais à tes sarcasmes, dit Mrs. Penniman. J'avais plutôt une espèce d'espoir stupide que tu reviendrais de ce voyage ayant perdu ce ton ironique et odieux avec lequel tu parles des choses les plus sacrées.

– Ne dis pas de mal de l'ironie ; elle rend souvent les plus grands services. On peut cependant s'en passer, et je vais te montrer avec quelle grâce je sais parler sans son secours. J'aimerais bien savoir si tu penses que Morris Townsend va se cramponner.

– Pour te répondre du tac au tac, je te dirai que tu n'as qu'à attendre et que tu verras bien ce qu'il fera ! répondit Mrs. Penniman.

– Et tu appelles cela répondre du tac au tac ? Je n'ai jamais rien dit de si rudimentaire.

– Disons si tu veux qu'il se cramponnera assez longtemps pour t'embêter joliment.

– Ma chère Lavinia ! s'écria le docteur, ce n'est plus de l'ironie, c'est de la lutte à main plate !

Mrs. Penniman, en dépit de toute son agressivité, commençait à se sentir envahie par l'inquiétude et elle battit en retraite.

De son côté, le docteur examina la question, sans trop se livrer toutefois, avec Mrs. Almond, envers qui il se montra aussi généreux qu'envers Lavinia, et à qui, par surcroît, il parla bien plus librement.

– J'imagine qu'elle l'a invité à la maison tous les jours que le bon Dieu a fait, dit-il. Il faudra que je jette un coup d'œil sur l'état de ma cave ! Ne te gêne pas pour me dire ce que tu sais ; j'ai déjà dit tout ce que j'avais à dire au cours d'une conversation avec Lavinia.

– Je crois qu'il est allé la voir souvent, répondit Mrs. Almond. Mais tu reconnaîtras que c'était un changement si total pour Lavinia que d'être complètement seule qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait cherché de la société.

– C'est juste, et c'est pourquoi je m'abstiendrai de faire des histoires à propos du vin ; j'inscrirai ces bouteilles dans la colonne des compensations dues à Lavinia. Elle serait capable autrement de me dire que c'est elle qui a tout bu ! Mais tu imagines le manque de tact incroyable de cet individu, se prélassant chez moi après ce qui s'est passé ! Rien que d'y venir était déjà impensable ! Si une telle conduite n'est pas assez révélatrice, je me demande ce que l'on voudrait de plus !

– Il a pour principe de tirer tout ce qu'il peut des gens et des choses. Il se sera fait ainsi entretenir par Lavinia pendant un an, dit Mrs. Almond. C'est autant de pris.

– Eh bien, qu'elle l'entretienne donc maintenant pour le restant de sa vie ! s'écria le docteur. Mais *vin non compris* comme ils disent sur les cartes des *tables d'hôte.*

– Catherine me dit qu'il est entré dans les affaires et qu'il gagne beaucoup d'argent ! Le docteur ouvrit de grands yeux.

– Elle ne m'a pas soufflé mot de cela... et Lavinia n'a pas daigné m'en parler non plus ! s'écria-t-il. C'en est donc fait, Catherine m'a abandonné ! Ça n'a d'ailleurs aucune importance, pour ce que cette affaire doit valoir !

– Elle n'a pas renoncé à Mr. Townsend, dit Mrs. Almond. J'ai vu cela du premier coup. Elle est revenue exactement telle qu'elle était partie.

– Telle qu'elle était partie, exactement ; pas plus intelligente d'un gramme. Elle n'a rien regardé pendant toute la durée du voyage ; marbre ou pierre, tableau ou paysage, statue ou cathédrale, tout a passé pour elle inaperçu.

– Comment eût-elle pu regarder quelque chose ? Elle était trop absorbée par ses pensées ; elle ne cesse pas une minute de retourner le même problème dans son esprit. Je la trouve extrêmement touchante.

– Je la trouverais touchante aussi si elle n'était pas horriblement agaçante. Elle m'agace ; voilà tout l'effet qu'elle me fait à présent. J'ai tout essayé pour l'arracher à elle-même ; j'ai même été, je le reconnais, d'une dureté incroyable. Mais rien n'a eu de prise sur elle ; elle est littéralement envoûtée. J'ai cessé à la fin de me casser la tête pour inventer quelque chose. D'abord, j'envisageais la lutte avec une sorte de curiosité amusée ; j'étais intrigué de savoir si elle tiendrait bon envers et contre tout. Mais bon Dieu, elle a été assez satisfaite maintenant, ma curiosité ! Je sais de quoi Catherine est capable, et elle pourrait arrêter un peu la démonstration.

– Elle n'arrêtera rien du tout, dit Mrs. Almond.

– Prends garde, ou tu vas m'exaspérer, toi aussi. Si elle ne veut pas céder, je lui ferai lâcher prise de force, et je lui ferai mordre la poussière ! Ce serait une belle posture pour la fille du docteur Sloper ! Elle n'est pas assez intelligente pour comprendre que quand on voit qu'on va vous pousser, il vaut mieux faire un bond de côté. Et ensuite elle se plaindra de s'être fait mal !

– Ce n'est pas Catherine qui se plaindra jamais, dit Mrs. Almond.

– C'est bien ce qui me met le plus en rage. Mais sapristi de sapristi, est-ce que je peux empêcher quelque chose ?

– Si elle doit mordre la poussière, dit Mrs. Almond avec un bon rire, étendons au moins tous les tapis que nous trouverons.

Par la suite, en effet, elle montra beaucoup de sollicitude affectueuse envers la jeune fille.

Mrs. Penniman avait écrit immédiatement à Morris Townsend. Leur intimité à cette époque n'aurait pu être plus grande. Mais je ne saurais entrer dans tout le détail de ses manifestations. De la part de Mrs. Penniman, c'était un sentiment assez curieux, sur lequel on aurait pu se méprendre, mais qui était plutôt touchant en soi. C'était une espèce d'intérêt romanesque pour un jeune homme beau et malchanceux, et ce n'était cependant pas un sentiment dont Catherine eût pu être jalouse. Mrs. Penniman, elle, n'était pas le moins du monde jalouse de sa nièce. Elle se sentait comme la mère ou la sœur de Morris – une mère ou une sœur un tantinet sentimentale – et elle souhaitait passionnément de le voir bien installé dans la vie et heureux. Elle n'avait travaillé qu'à cela pendant les douze mois où son frère lui avait laissé la bride sur le cou, et ses efforts avaient été pleinement couronnés de succès, comme nous l'avons vu. Elle n'avait jamais eu d'enfant, et Catherine, à qui elle s'était efforcée d'inculquer un sentiment de supériorité qui eût été l'apanage normal d'un rejeton Penniman, ne l'avait que

maigrement récompensée de son zèle. Catherine, en tant qu’objet d’affection et de sollicitude, n’avait jamais été dotée de ce charme poétique qu’eussent indubitablement possédé (semblait-il à cette mère frustrée) de vrais enfants de sa chair. Chez Mrs. Penniman, le sentiment maternel lui-même eût été romanesque et artificiel, et Catherine n’était pas faite pour inspirer des sentiments romanesques et passionnés. Mrs. Penniman, tout en continuant à l’aimer comme par le passé, avait fini par se rendre compte qu’elle avait bien peu de chose à tirer de Catherine. Sur le plan sentimental, donc (sans pour cela priver sa nièce de son dû), elle avait adopté Morris Townsend, qui, lui, répondait magnifiquement à ses rêves. Elle aurait adoré avoir un fils beau et tyrannique, et se serait passionnément intéressée à ses affaires de cœur. Voilà où elle en était venue avec Morris, qui, au début, s’était attiré ses bonnes grâces en usant avec elle d’une déférence délicate et calculée – à laquelle n’avait pu résister la pauvre dame. Il avait assez rapidement mis de côté la déférence, puisque le résultat était acquis, et qu’il était inutile de gaspiller ses forces ; mais son sans-gêne même avait pris peu à peu une sorte de qualité filiale. Si Mrs. Penniman avait eu un fils, elle aurait probablement eu peur de lui ; or à l’époque où nous en sommes, elle avait certainement peur de Morris Townsend. C’était là un des effets des habitudes familières qu’il avait prises à Washington Square. Il ne se gênait pas avec elle, pas plus, disons-le tout de suite, qu’il ne se serait gêné avec sa propre mère.

28

Ce que Lavinia avait écrit à Morris était un avertissement : elle l'informait que le docteur était revenu de son voyage encore plus intraitable qu'auparavant. Elle aurait dû penser que Catherine saurait bien donner à son fiancé tous les éclaircissements nécessaires sur ce point ; mais nous avons vu que Mrs. Penniman n'était pas toujours bien inspirée dans ses entreprises ; et de plus, elle estimait que ce n'était pas à elle de régler sa conduite d'après celle de Catherine. Elle avait un devoir à remplir, indépendamment de Catherine. J'ai dit que le jeune protégé de Lavinia ne se gênait pas avec elle, et la preuve en est qu'il ne répondit pas à la lettre qu'elle lui avait écrite. Il la lut cependant et se pénétra de son contenu ; mais il s'en servit ensuite pour allumer son cigare, sachant bien qu'il ne tarderait pas à recevoir une autre missive. « Son état d'esprit me glace littéralement le sang dans les veines », avait écrit Mrs. Penniman à propos de son frère, et on ne voit pas bien ce qu'elle pouvait dire de plus impressionnant. Elle écrivit à nouveau cependant, en se servant d'une autre comparaison pour exposer son anxiété : « Il vous hait comme tous les démons de l'enfer, disait-elle. Et il n'y a pas pour vous dans cet enfer la moindre lueur d'espérance. Moi qui donnerais je ne sais quoi pour que toutes les années de votre vie ne fussent qu'une immense fête de clarté ! Je ne peux rien tirer de C. ; elle est affreusement renfermée, exactement comme son père. Elle a l'air de compter que vous vous épouserez bientôt, et on peut voir qu'elle a fait des masses de préparatifs pendant qu'elle était en Europe, sous forme de vêtements, de chaussures, etc. Cependant, mon cher enfant, on ne peut pas se mettre en ménage rien qu'avec quelques paires de chaussures, qu'en pensez-vous ? Dites-moi ce que vous comptez faire. J'ai la plus grande hâte de vous voir ;

j’ai une foule de choses à vous dire. Je m’ennuie beaucoup sans vous ; la maison semble affreusement vide depuis que vous n’y venez plus. Qu’est-ce qui se passe en ville ? Est-ce que l’affaire prend de l’importance ? Chère petite affaire !... Comme c’est courageux d’avoir entrepris ce travail ! Est-ce que je ne pourrais pas aller vous voir à votre bureau ? Une toute petite visite de deux minutes ! Je pourrais me faire passer pour une cliente... Est-ce comme cela qu’on dit ? J’aurais pu entrer pour acheter quelque chose... des actions, ou des parts dans les chemins de fer. Je pourrais porter un petit sac à la main, comme une femme du peuple. »

Malgré l’éventualité du petit sac, Morris ne montra guère d’enthousiasme pour ce plan, car il n’encouragea pas du tout Mrs. Penniman à aller le voir à son bureau. Il avait d’ailleurs pris la précaution, dès le début, de lui expliquer que ce bureau était situé dans une rue impossible, et très difficile à trouver. Mais comme elle ne cessait d’insister pour qu’il lui donnât un rendez-vous – même après tous ces mois d’intimité, elle persistait à appeler ces rencontres des « rendez-vous » – il finit par lui proposer de faire une promenade avec elle, et il eut même la bonté d’abandonner son bureau à cet effet, juste à l’heure où les affaires eussent dû normalement bourdonner d’activité. La rencontre eut lieu au coin d’une rue, dans un quartier en construction et, pour le moment, fort mal pavée (Mrs. Penniman avait essayé de se déguiser en « femme du peuple »). Morris ne fut pas autrement surpris de découvrir qu’en dépit de toute son insistance, elle n’avait rien de nouveau à lui dire, si ce n’est qu’elle prenait son parti plus chaudement que jamais. Pour ce qui est des témoignages de sympathie, il en possédait déjà de tels stocks qu’il n’aurait vraiment pas eu besoin de se déranger pour entendre Mrs. Penniman lui déclarer pour la millième fois qu’elle lui était dévouée corps et âme. Mais Morris, lui, avait quelque chose à dire. Ce n’était pas facile à formuler, et l’effort qu’il devait faire pour trouver les mots appropriés le mettait d’une humeur massacrante.

– Mais oui, mais oui, je sais : cet homme est un amalgame étrange de glaçons et de charbons ardents, répondit-il. Catherine ne m'a rien caché de tout cela, et vous me l'avez répété vous-même au point de me donner la nausée. Inutile de le redire encore. J'ai admirablement compris. Il ne nous donnera jamais un sou ; c'est aussi sûr que deux et deux font quatre.

Mrs Penniman eut alors une idée géniale :

– Et si vous l'attaquiez en justice ? demandât-elle, surprise de n'avoir pas encore songé à cet expédient si simple.

– C'est *vous* que je vais attaquer en justice, répliqua Morris, si vous me dites encore des choses aussi absurdes. Il faut savoir s'avouer vaincu quand on l'est, ajouta-t-il après un temps d'arrêt. Il faut que je renonce à Catherine !

Mrs. Penniman écouta Morris sans rien dire, bien que son cœur se fût mis à battre plus vite. Cette décision était loin de la surprendre, car elle s'était habituée à l'idée que si Morris n'arrivait pas finalement à s'assurer la fortune de son frère, il n'aurait plus de raisons d'épouser Catherine. « Il n'aurait plus de raisons » était une formule assez vague ; mais les sentiments maternels de Mrs. Penniman envers Morris l'aidaient à en compléter le sens. Cette idée, bien qu'elle n'eût jamais été formulée aussi crûment que Morris venait de le faire, avait été pourtant maintes fois sous-entendue entre eux à la faveur de certains silences complices, pendant ces séances où Morris se prélassait dans les fauteuils profonds du docteur. Au début, Mrs. Penniman l'avait accueillie avec une résignation qu'elle qualifiait de philosophique ; puis elle en était venue à y songer avec une certaine complaisance. Le fait qu'elle n'osait se l'avouer à elle-même prouve assez qu'elle en avait honte ; mais elle réussit à étouffer cette honte en se redisant que c'était elle après tout qui était la protectrice officielle du mariage de sa nièce. On se demande ce que le docteur eût pensé d'un tel raisonnement ! Au début elle avait *voulu* que Morris ait l'argent,

et elle l'avait aidé de toutes ses forces à l'obtenir. Ensuite, il était devenu évident que Morris n'aurait jamais cet argent, et dans ces conditions, elle s'était dit que ce serait vraiment déplorable qu'il épousât quand même Catherine – lui qui pouvait trouver si facilement bien mieux qu'elle. Depuis que son frère lui avait fait le petit discours cinglant que nous avons rapporté, elle considérait les chances de Morris comme si compromises qu'elle avait reporté entièrement son attention sur la seconde partie de son raisonnement. Si Morris avait été son fils, elle eût certainement sacrifié Catherine à l'espoir d'un avenir plus brillant pour lui ; et le fait que Morris n'étant pas son fils, elle se préparait à agir de la même façon, prouvait de sa part une fidélité encore plus admirable. Elle se sentit néanmoins très troublée lorsque le couteau du sacrifice – si l'on peut dire – lui fut brusquement mis dans la main.

Morris marcha quelque temps en silence, puis répéta durement :

– Il faut que je renonce à elle !

– Je crois comprendre ce que vous voulez dire, dit Mrs. Penniman avec douceur.

– Est-ce que je ne m'exprime pas avec une clarté, un cynisme et une grossièreté suffisants ?

Il avait honte de lui-même et cela le mettait très mal à l'aise ; et comme il haïssait tout ce qui attentait à son bien-être, il était prêt à dire les pires méchancetés. Il avait besoin d'injurier quelqu'un, et il commença par s'injurier lui-même, mais prudemment, comme pour tout ce qu'il faisait.

– Est-ce que vous ne pourriez pas la doucher un peu ? demanda-t-il.

– La doucher ?

– Oui, la préparer... essayer de me faciliter la besogne.

Mrs. Penniman se figea sur place et le regarda d'un air grave.

– Mon pauvre Morris, savez-vous à quel point elle vous aime ?

– Non, et je n'ai pas envie de le savoir. Je me suis toujours efforcé de ne pas approfondir cette question. Ce serait vraiment trop pénible.

– Elle souffrira beaucoup, dit Mrs. Penniman.

– Il faudra que vous la consoliez. Si vous êtes réellement pour moi l'amie que vous prétendez être, vous trouverez bien ce qu'il faut faire.

Mrs. Penniman hocha tristement la tête.

– L'amie que je « prétends » être, dites-vous ; mais je ne peux pas prétendre non plus être votre ennemie. Je ne saurais que lui dire tout le bien que je pense de vous ; et ce n'est pas cela qui la consolera de vous perdre.

– Le docteur vous prêtera main-forte. Il sera enchanté que le mariage ne se fasse pas ; et comme c'est un malin, il saura bien inventer quelque chose pour consoler Catherine.

– Il inventera une torture nouvelle ! s'écria Mrs. Penniman. Que Dieu épargne à Catherine les consolations de son père ! Il ne se fera pas faute de lui répéter d'un air triomphant : « Je te l'avais bien dit ! »

Morris sentit le feu lui monter aux joues.

– Si vous ne consolez pas Catherine mieux que vous ne savez me consoler, je me demande à quoi vous êtes bonne ! C'est la faute des circonstances, après tout ; j'en suis absolument désolé, et vous devriez me rendre les choses un peu moins pénibles.

– Je suis votre amie à la vie à la mort ! déclara Mrs. Penniman.

– Bon. Mais c'est *maintenant* que j'ai besoin de vous ! dit Morris en reprenant la promenade.

Elle le suivit ; elle tremblait presque d'émotion.

– Vous voudriez vraiment que je lui parle ? demanda-t-elle.

– Ce n'est pas la peine de lui parler, mais vous pourriez essayer de... essayer de... Il hésitait, tâchant de trouver ce que Mrs. Penniman pourrait dire. Vous pourriez lui expliquer par exemple pourquoi les choses ont tourné de la sorte. Que je ne peux pas me résoudre à me mettre entre elle et son père – à donner à cet homme un prétexte pour se jeter sur la première occasion (ah ! ce n'est pas beau à voir !), de la priver de son héritage.

Mrs. Penniman saisit remarquablement vite toute la délicatesse de ces paroles.

– Comme cela vous ressemble ! dit-elle ; comme c'est noblement senti !

Morris fouailla l'air rageusement avec sa canne.

– Malheur de malheur ! cria-t-il méchamment.

Mrs. Penniman ne se laissa pourtant pas abattre.

– Cela s'arrangera peut-être mieux que vous ne croyez. Après tout, Catherine est une drôle de fille. Et elle ne crut pas trop s'avancer en lui affirmant que, quoi qu'il arrive, Catherine prendrait la chose sans faire de drame – sans cris ni pleurs.

Ils poursuivirent leur promenade, et, tout en marchant, Mrs. Penniman accepta de se charger de beaucoup d'autres choses, et finit par accumuler sur ses épaules un fardeau assez pesant ; Morris ne demandait pas mieux, on s'en doute, que de

se décharger de tout sur sa protectrice. Mais il ne se laissa pas leurrer un seul instant sur ses capacités à mener à bien tout ce qu'elle promettait ; il savait qu'au total elle ne serait capable d'en exécuter qu'une très faible portion, et plus elle s'empressait à lui promettre son appui, plus il se trouvait convaincu de son inépuisable sottise.

– Qu'allez-vous faire si vous ne l'épousez pas ? finit-elle par lui demander au cours de la conversation.

– J'essaierai de réussir brillamment, dit Morris. Est-ce que vous n'aimeriez pas me voir réussir brillamment ?

Cette idée fit à Mrs. Penniman un plaisir extrême.

– C'est-à-dire que je serais déçue si ce n'était pas le cas.

– Il faudra bien que j'y arrive, pour me dédommager de cet échec-là. Car je viens plutôt d'échouer brillamment, vous ne croyez pas ?

Mrs. Penniman rêva un moment, comme s'il y avait une possibilité quelconque de présenter cet échec sous d'autres couleurs ; mais elle dut y renoncer et, pour masquer son embarras, elle risqua une nouvelle question.

– Avez-vous l'intention... d'en épouser une autre ? À cette question, Morris fit intérieurement une réponse qui n'en était pas moins insolente pour rester muette : « Décidément les femmes ont encore plus de cynisme que les hommes ! » Mais il se contenta de répondre ceci à voix haute :

– Jamais, pour rien au monde !

Mrs. Penniman se sentit déçue et vexée, ce qui lui arracha un petit gloussement moqueur. Ce garçon était vraiment contrariant.

– Si je renonce à elle, ce n'est pas pour une autre femme, mais dans l'espoir d'une plus belle carrière, déclara Morris.

C'était là une noble ambition ; cependant Mrs. Penniman, qui sentait qu'elle avait fait fausse route, gardait un peu rancune à Morris.

– Est-ce que vous êtes décidé à ne jamais la revoir ? demanda-t-elle assez aigrement.

– Mais si, je la reverrai ; mais à quoi bon prolonger une situation pareille ? Je l'ai déjà vue quatre fois depuis son retour et cela me donne un souci de tous les diables. Je ne peux pas continuer comme cela indéfiniment ; elle devait s'attendre à ce qui arrive, vous comprenez. Une femme ne devrait jamais laisser un homme trop longtemps en suspens ! ajouta-t-il pour conclure.

– Oh, mais vous ne pouvez pas la quitter comme cela, sans un dernier adieu ! plaida Mrs. Penniman, dans l'imagination de qui les « derniers adieux » ne le cédaient en importance qu'aux « premières rencontres ».

29

Morris retourna à Washington Square sans parvenir à régler la scène du dernier adieu ; il revint mainte et mainte fois, pour constater toujours que Mrs. Penniman n'avait rien fait pour lui préparer une retraite commode. Tout cela devenait d'un ridicule intolérable et il en voulait affreusement à la tante de Catherine. C'était elle, ne cessait-il de se répéter, qui l'avait embarqué dans cette histoire stupide : il était juste qu'elle l'aidât à en sortir. À la vérité, Mrs. Penniman, dans le silence de ses appartements, avait mesuré ses responsabilités et s'était épouvantée de leur étendue. La chambre de Catherine, elle aussi, où tout évoquait la jeune fiancée en train de préparer son trousseau, ne faisait que redoubler ses angoisses. La tâche d'avertir Catherine et de faciliter les choses à Morris présentait des difficultés qui semblaient s'accroître à chaque pas ; au point que l'impulsive Lavinia en venait à se demander si l'on avait été bien inspiré en modifiant comme on l'avait fait le plan initial du jeune homme. Un brillant avenir, une carrière captivante, une conscience délivrée du remords d'avoir privé une jeune fille des biens auxquels elle avait droit : le prix à payer pour tout cela semblait vraiment trop lourd. Du côté de Catherine, Mrs. Penniman ne recevait pas le moindre encouragement ; la pauvre enfant ne se doutait évidemment pas du danger qui la menaçait. Elle contemplait toujours son amoureux avec les mêmes yeux pleins de foi, et bien qu'elle n'eût pas autant confiance en sa tante qu'en un jeune homme avec qui elle avait échangé tant de tendres serments, elle ne tendait pas à la pauvre dame la moindre perche qui lui permît d'expliquer la situation. Mrs. Penniman, balbutiante, confuse, déclarait que Catherine était d'une bêtise incroyable, remettait de jour en jour ce qu'elle appelait la grande scène et promenait partout son inquiétude,

saturée jusqu'à l'écœurement des discours qu'elle retournait dans sa tête et qu'elle ne parvenait pas à exprimer. Morris, de son côté, en restait aux intermèdes ; mais c'était encore plus qu'il n'en pouvait supporter. Il s'arrangeait pour que ses visites fussent le moins longues possible, et pendant tout le temps qu'il passait auprès de sa belle, trouvait étonnamment peu de choses à lui dire. Pour elle, elle attendait tout simplement qu'il fixât une date ; et du moment qu'il n'avait pas l'air de vouloir s'expliquer sur ce point, toute conversation sur des questions moins importantes eût semblé superflue. Elle était sans ruses et sans détours ; elle n'essayait même pas de lui cacher qu'elle n'attendait qu'un mot de lui pour se déclarer prête. Elle attendait son bon plaisir, et cela avec une humble patience. Qu'il temporisât maintenant, au point où ils en étaient arrivés, pouvait sembler étrange, mais il avait certainement de très bonnes raisons pour cela. Catherine aurait fait une de ces charmantes épouses à la mode d'autrefois, bénissant comme autant de faveurs et d'aubaines les explications qu'on aurait daigné lui donner, mais sans compter davantage en recevoir chaque jour qu'elle n'aurait compté sur un bouquet de camélias. Pourtant, pendant la période des fiançailles, une jeune fille, même la moins exigeante, s'attend à recevoir plus de bouquets qu'en aucun autre temps ; et l'atmosphère autour de Catherine était si peu parfumée qu'à la fin elle s'en inquiéta.

– Êtes-vous souffrant ? demanda-t-elle à Morris. Vous semblez nerveux, et vous êtes tout pâle.

– Je ne suis pas bien du tout, répondit Morris ; et il se mit à penser que s'il réussissait à éveiller suffisamment sa pitié, il finirait peut-être par se tirer d'affaire.

– J'ai peur que vous ne travailliez trop ; vous ne devriez pas tant travailler.

– Il le faut bien. Puis il ajouta, avec une sorte de méchanceté calculée : je ne tiens pas à tout vous devoir.

– Oh, comment pouvez-vous parler de cette façon ?

– Je suis trop fier, dit Morris.

– C’est vrai... vous êtes trop fier.

– Eh bien, il faut pourtant me prendre tel que je suis, poursuivit-il, ce n’est pas vous qui pourrez me changer.

– Je ne songe pas à vous changer, dit-elle avec douceur. Je vous prendrai tel que vous êtes ! Et elle le regardait de tous ses yeux.

– Savez-vous que les gens disent beaucoup de choses sur un garçon qui épouse une jeune fille riche, dit Morris. C’est extrêmement désagréable.

– Mais je ne suis pas riche, dit Catherine.

– Vous êtes pourtant assez riche pour qu’on parle de moi !

– Naturellement, on parle de vous. Ne trouvez-vous pas cela flatteur ?

– C’est un succès dont je me dispenserais volontiers.

Elle ouvrait la bouche pour lui demander si la tendresse immense qu’elle avait pour lui et la foi absolue qu’elle lui témoignait n’étaient pas des compensations suffisantes pour les ennuis qu’elle lui attirait involontairement ; puis elle s’avisa que cela aurait presque l’air d’une récrimination, et, tandis qu’elle hésitait à parler, il la quitta brusquement.

Lorsqu’il revint, cependant, elle amorça le même sujet et lui redit qu’il était trop fier. Il répéta qu’il ne pouvait pas se changer, et cette fois elle eut presque envie de lui dire qu’en se donnant un peu de peine, il pourrait y arriver.

Morris se disait aussi que s’il réussissait à avoir une dispute avec elle, cela pourrait l’aider ; mais comment entamer une dispute avec une jeune personne d’un caractère aussi

conciliant ? « Vous avez l'air de croire que c'est vous qui faites tous les sacrifices ! finit-il par s'écrier. Est-ce que vous ne croyez pas que j'en ai ma bonne part, moi aussi ? »

– C'est à vous seul de faire des sacrifices maintenant, dit Catherine. Le mien est fait depuis longtemps !

– Eh bien, pas le mien.

– Mettons toutes nos forces en commun, dit Catherine. Voilà ce qu'il faut faire.

Morris essaya de sourire gentiment.

– Il y a des choses que l'on peut difficilement supporter à deux, la séparation par exemple.

– Pourquoi parlez-vous de séparation ?

– Ah ! cette idée vous déplaît ; j'en étais sûr !

– Où voulez-vous aller, Morris ? demanda-t-elle tout d'un coup.

Il la regarda fixement pendant un instant, et elle sentit peu à peu la peur l'envahir.

– Me promettez-vous de ne pas faire de scène ?

– De ne pas faire de scène ? Est-ce que j'en ai jamais fait ?

– Toutes les femmes en font ! dit Morris, avec un air d'en avoir souvent fait l'expérience.

– Eh bien, pas moi. Où voulez-vous aller ?

– Si je vous disais que je dois m'absenter pour affaires, trouveriez-vous cela très surprenant ?

Elle hésita un moment, puis le regardant bien en face :

– Oui... non. C'est-à-dire non, si vous m'emmenez avec vous.

– Que je vous emmène avec moi... pour un voyage d'affaires ?

– De quel genre d'affaires s'agit-il ? Votre affaire, c'est d'être à moi.

– Ce n'est pas vous qui êtes mon gagne-pain, dit Morris. C'est-à-dire, poursuivit-il pris d'une inspiration soudaine, que c'est justement ce que vous êtes pour moi, à en croire ce que disent les gens.

Il croyait avoir frappé un grand coup. Mais il s'était trompé. Catherine se contenta de répéter :

– Où voulez-vous aller ?

– À la Nouvelle-Orléans, faire des achats de coton.

– Je ne demande pas mieux que d'aller à la Nouvelle-Orléans, dit Catherine.

– Vous imaginez-vous que je voudrais vous emmener dans un pays où règne la fièvre jaune ? s'écria Morris. Croyez-vous que je voudrais risquer de vous exposer à attraper cette maladie juste à présent ?

– S'il y a la fièvre jaune, pourquoi iriez-vous vous-même ? Je vous en prie, Morris, n'y allez pas !

– Cela va me permettre de gagner six mille dollars, dit Morris. Vous ne voudriez tout de même pas me priver de cette satisfaction ?

– Nous n'avons aucun besoin de six mille dollars. Vous pensez trop à l'argent !

– C'est bien à vous de parler ainsi ! Cette affaire est une aubaine inespérée ; nous en avons eu connaissance hier soir. Il

se mit alors à lui expliquer en quoi l'aubaine consistait ; il lui raconta une longue histoire, en insistant plusieurs fois sur certains détails pour lui faire comprendre quelle affaire mirobolante son associé et lui allaient entreprendre.

Mais l'imagination de Catherine, pour des raisons qu'on ignore, refusait obstinément de s'enflammer.

– Si vous pouvez aller à la Nouvelle-Orléans, je peux y aller aussi, dit-elle. Pourquoi est-ce que vous seriez moins exposé que moi à attraper la fièvre jaune ? Je suis aussi résistante que vous, et la fièvre ne me fait pas peur du tout. Lorsque nous étions en Europe, nous sommes passés dans des endroits très malsains ; mon père me faisait prendre certains médicaments. Je n'ai rien attrapé, et je n'ai jamais eu la moindre peur. À quoi bon gagner six mille dollars si vous mourez de la fièvre jaune ? Quand on est sur le point de se marier, on ne devrait pas tant penser aux affaires. Ce n'est pas au coton que vous devriez penser, mais à moi. Vous pourrez aller à la Nouvelle-Orléans une autre fois... il y aura toujours du coton là-bas. Le moment n'est pas bien choisi pour un voyage comme celui-là... nous n'avons déjà que trop attendu. Elle parlait avec plus de force et de facilité qu'il ne lui en avait jamais connu, et pendant tout le temps qu'elle parlait, elle lui tenait le bras de ses deux mains.

– Vous aviez pourtant dit que vous ne feriez pas de scène ! s'écria Morris. Qu'est-ce que vous faites alors en ce moment ?

– C'est vous qui faites une scène ! Je ne vous ai jamais rien demandé. Et même nous n'avons déjà que trop attendu pour nous marier. Et cela lui faisait du bien de penser qu'elle s'était jusque-là montrée si peu exigeante ; il lui semblait que cela lui donnait le droit d'insister à présent de toutes ses forces.

Morris réfléchit rapidement.

– Bon, bon, n'en parlons plus. Je vais régler cette affaire par correspondance. Et il commença à lisser son chapeau, comme s'il allait prendre congé.

– Vous n'allez pas partir ? Et elle le regardait intensément.

Il ne pouvait renoncer à déclencher une querelle ; cela simplifierait tellement les choses ! Il abaissa les yeux vers le visage tendu vers lui, en prenant l'air le plus sévère qu'il pût, et dit :

– Vous manquez vraiment de mesure. Vous me harcelez odieusement !

Mais, comme il fallait s'y attendre, elle céda sur toute la ligne.

– C'est vrai que je manque de mesure ; c'est vrai que j'insiste trop vivement. Est-ce que ce n'est pas naturel ? Mais c'est un moment, ça ne va pas durer !

– On peut faire beaucoup de mal en un moment. Essayez d'être un peu plus calme quand je reviendrai.

– Quand reviendrez-vous ?

– Allez-vous me poser des conditions maintenant ? demanda Morris. Je viendrai samedi prochain.

– Venez demain, implora Catherine ; je vous supplie de venir demain. Je serai très calme, ajoutât-elle ; et elle était si terriblement agitée tandis qu'elle disait cela qu'il était difficile de la croire. Elle s'était sentie soudain envahie par la peur ; il lui semblait que des centaines de petits indices épars venaient de se réunir pour former un bloc compact, et son imagination venait, d'un seul bond, de franchir des espaces immenses. Elle concentra sur le moment toutes ses forces pour réussir à garder Morris auprès d'elle.

Il se pencha vers elle et la baisa au front en lui disant :

– Quand vous êtes calme, vous êtes parfaite ; mais quand vous vous déchaînez, vous n'êtes plus ma Catherine.

Catherine souhaitait que rien ne se déchaînât en elle, sans pouvoir cependant empêcher son cœur de battre violemment ; elle dit ensuite, le plus doucement qu'elle pût :

– Promettez-moi de revenir demain.

– J'ai dit samedi ! répondit Morris en souriant. Tantôt c'était un air fâché, tantôt c'était un sourire ; il ne savait plus quoi inventer.

– Oui, vous viendrez samedi aussi, dit-elle en essayant elle-même de sourire. Mais vous viendrez demain d'abord. Il était presque arrivé à la porte, mais elle le gagna de vitesse. Elle s'adossa contre le battant ; elle semblait prête à faire n'importe quoi pour l'empêcher de sortir.

– Si je ne peux pas venir demain, vous direz que je vous ai menti, dit-il.

– Qu'est-ce qui pourrait vous en empêcher ? Vous pouvez venir si vous le voulez.

– Mais je suis un homme occupé... je ne suis pas un donneur de sérénades, s'écria Morris d'un ton sévère.

Sa voix était si dure et si peu naturelle, que Catherine, après lui avoir jeté un regard découragé, s'écarta de lui ; il saisit aussitôt le bouton de la porte. Il avait exactement l'impression de s'évader. Mais Catherine revenant à la charge, se serrait contre lui en murmurant d'un ton pénétrant :

– Morris, vous allez me quitter !

– Oui, pour quelque temps.

– Pour combien de temps ?

– Jusqu'à ce que vous soyez redevenue raisonnable.

– Je ne deviendrai jamais raisonnable de cette façon-là ! Et elle essayait de le retenir encore ; ils se débattaient presque devant la porte. Songez à ce que j'ai fait ! s'écria-t-elle dans un sanglot. Morris, j'ai tout perdu !

– Vous allez tout retrouver.

– Vous ne diriez pas cela si vous n'aviez pas une idée de derrière la tête. Qu'est-ce que c'est ?... Que s'est-il passé ?... Qu'est-ce que j'ai fait ?... Qu'est-ce qui vous a changé ?

– Je vous écrirai... cela vaudra mieux, bégaya Morris.

– Ah, vous ne reviendrez plus ? s'écria-t-elle en pleurant.

– Ma chère Catherine, dit-il, ne croyez pas cela ! Je vous promets que vous me reverrez. Et il réussit enfin à sortir de la pièce et à refermer la porte derrière lui.

30

Ce fut autant dire la dernière fois qu'elle s'abandonna à sa peine ; en tout cas, si elle eut d'autres crises de désespoir, personne n'en sut jamais rien. Celle-là fut longue et déchirante ; elle se jeta de tout son long sur le sofa et sanglota convulsivement. Elle ne comprenait même pas très bien ce qui s'était passé ; à première vue, il semblait qu'elle s'était simplement disputée avec son amoureux, comme cela arrivait à toutes les jeunes filles ; il n'avait pas été question de rupture, et elle n'avait même pas lieu de voir dans cette dispute une menace de rupture. Et pourtant, elle se sentait blessée jusqu'au fond de l'âme, que Morris l'ait voulu ou non ; il semblait à Catherine qu'elle venait de voir pour la première fois le visage de Morris à découvert. Il avait eu envie de s'en aller loin d'elle ; il s'était montré impatient et dur, et lui avait dit des choses étranges, avec des regards plus étranges encore. Elle suffoquait, elle avait le vertige ; elle enfouit sa tête dans les coussins, tout en balbutiant des paroles incohérentes à travers ses sanglots. Puis elle finit par se redresser, à l'idée que son père ou Mrs. Penniman pourraient entrer ; elle resta alors assise au bord du sofa, regardant fixement devant elle, tandis que l'obscurité gagnait peu à peu toute la pièce. Elle se disait que Morris allait peut-être revenir et lui affirmer qu'il n'avait pas pensé le premier mot de ce qu'il avait dit ; et elle guettait un coup de sonnette possible, en essayant de se persuader qu'il allait sûrement revenir. Elle attendait toujours, et Morris ne revenait pas ; il faisait presque tout à fait noir ; la nuit prenait possession de cette grande pièce aux couleurs claires, meublée avec une sobre élégance ; le feu s'éteignit. Quand il fit complètement noir, Catherine alla jusqu'à la fenêtre et regarda au dehors ; elle resta là près d'une demi-heure, espérant toujours qu'elle allait le

voir arriver et gravir les marches du perron. Elle ne s'arracha de son poste d'observation qu'en apercevant son père qui rentrait. Il l'avait vue guettant à la fenêtre, et s'arrêta un instant au bas des marches de marbre blanc ; puis, avec un air de courtoisie exagérée, il lui tira un grand coup de chapeau. Ce geste tombait si mal, dans l'état où se trouvait Catherine, geste de courtoisie respectueuse envers une pauvre fille qui vient d'être bafouée, qu'elle en ressentit une espèce d'horreur et qu'elle se sauva dans sa chambre. Elle eut l'impression d'avoir renoncé à Morris.

Il lui fallut descendre à table moins d'une heure plus tard et elle puisa dans son désir immense que son père ne se doutât de rien, la force de supporter cette épreuve. Cette volonté lui fut d'un grand secours par la suite, et dès le premier moment la servit plus qu'elle n'eût pu l'imaginer. Ce soir-là, le docteur se montra d'humeur causante. Il raconta une quantité d'histoires sur un merveilleux caniche noir qu'il avait vu chez une vieille dame de ses clientes. Catherine fit mieux que d'avoir l'air d'écouter l'histoire du caniche, elle s'efforça de s'y intéresser, afin de ne plus penser à ce qui s'était passé l'après-midi. Elle avait peut-être rêvé tout cela, après tout ; Morris n'avait pas bien compris, et elle s'était montrée jalouse ; on ne peut pas changer tellement du jour au lendemain. Puis elle se rappela certains doutes qu'elle avait eus à plusieurs reprises – vagues malaises ou soupçons fulgurants – le changement qu'elle avait remarqué depuis son retour d'Europe ; sur quoi elle se remit à écouter son père, qui savait fort bien raconter. Puis elle remonta aussitôt chez elle ; elle n'aurait jamais eu le courage de passer la soirée en compagnie de sa tante. Pendant toute cette soirée solitaire, elle essaya de voir clair en elle. Elle sentait bien qu'elle avait reçu un choc terrible ; mais était-elle victime de son imagination, de sa sensibilité démesurée, ou y avait-il quelque fondement véritable à son angoisse, et était-elle vraiment en face de l'effondrement de toutes ses espérances ? Mrs. Penniman, montrant pour une fois un tact qui ne lui était guère habituel, ne vint pas la relancer dans sa chambre. À vrai dire, elle se doutait de quelque chose, et n'était pas fâchée de rester à

l'abri, comme tous les gens timides, jusqu'à ce que l'explosion fût localisée. Tant qu'elle sentirait l'air trembler encore autour d'elle, elle se tiendrait prudemment à l'écart.

Elle passa plusieurs fois devant la chambre de Catherine ce soir-là, comme si elle s'attendait à en entendre sortir des gémissements. Mais il n'y avait pas le moindre bruit dans la chambre ; forte de quoi, juste avant d'aller se coucher, elle frappa à la porte. Catherine était assise dans un fauteuil et faisait semblant de lire. Elle n'avait pas envie de se coucher, parce qu'elle savait bien qu'elle ne dormirait pas. Elle allait passer ainsi presque toute la nuit et ne se sentait nulle envie de retenir Mrs. Penniman auprès d'elle. Celle-ci était entrée sur la pointe des pieds et s'était approchée de Catherine avec un air de circonstance.

– J'ai peur que tu n'aies du chagrin, mon enfant. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

– Je n'ai aucun chagrin, et je n'ai besoin de rien, répondit Catherine en mentant résolument, ce qui prouve que non seulement nos erreurs, mais nos malheurs eux-mêmes concourent à corrompre nos âmes.

– Tu es sûre qu'il ne t'est rien arrivé ?

– Absolument rien.

– Tu dis vraiment la vérité, Catherine ?

– La stricte vérité.

– Et tu n'as vraiment pas besoin de mon aide ?

– Je vous remercie beaucoup, ma tante ; je voudrais simplement que vous me laissiez seule, dit Catherine.

Mrs. Penniman, après avoir craint de trouver chez Catherine un débordement de confidences, fut déçue par tant de froideur ; et lorsqu'elle racontait plus tard – comme elle ne se

priva pas de le faire – à mainte personne et avec mainte variante l'histoire des fiançailles rompues de Catherine, elle ne manquait jamais de préciser que la jeune fille, dans une certaine circonstance, l'avait littéralement « jetée » hors de sa chambre. On jugera par là de la tendance qu'avait Mrs. Penniman à dramatiser tout ce qui lui arrivait, car en arrangeant ainsi la scène elle ne cherchait nullement à faire du tort à Catherine, qu'elle plaignait très sincèrement ; elle voulait simplement se donner de l'importance.

Catherine, nous l'avons dit, passa la moitié de la nuit sans se coucher, comme si elle avait espéré encore entendre le coup de sonnette de Morris. Le lendemain, elle avait plus de chances de voir cet espoir se réaliser ; mais le jeune homme n'en reparut pas davantage pour cela. Et le courrier n'apporta non plus aucune lettre de lui ; pas le moindre mot d'explication ou de réconfort. Heureusement pour Catherine, son agitation, qui était devenue intense, se trouvait atténuée par les efforts mêmes qu'elle faisait pour que son père ne s'aperçût de rien. Nous verrons plus tard jusqu'à quel point elle avait réussi à lui donner le change ; en ce qui concerne Mrs. Penniman, les ruses innocentes de Catherine avaient peu de chance de tromper quelqu'un d'aussi étrangement perspicace. Il était évident que Catherine était troublée, et du moment qu'il y avait du trouble dans l'air, Mrs. Penniman était bien décidée à en prendre sa part. Elle revint à la charge le lendemain soir, et supplia sa nièce de se confier à elle, d'épancher son cœur dans le sien. Elle pourrait peut-être l'aider à comprendre certaines choses qui lui semblaient sur le moment obscures ; elle en savait peut-être plus long sur tout cela que Catherine ne l'imaginait. Mais Catherine, après s'être défendue la veille par la froideur, employa cette fois le dédain.

– Vous faites complètement erreur, et je ne sais même pas de quoi vous parlez. Je n'ai aucune idée de ce que vous essayez de me faire dire, et je n'ai jamais eu moins besoin d'explications qu'aujourd'hui.

Ainsi s'exprimait Catherine, refusant obstinément de répondre aux ouvertures de sa tante. Et la curiosité de Mrs. Penniman augmentait d'heure en heure. Elle aurait donné deux doigts de sa main pour savoir ce que Morris avait bien pu dire et faire, de quel ton il avait parlé, quel prétexte il avait invoqué. Elle lui écrivit, pour lui demander un rendez-vous ; mais elle ne reçut, comme bien on pense, aucune réponse à sa lettre. Morris ne se sentait pas en humeur d'écrire ; car deux petits billets que Catherine lui avait envoyés restèrent également sans réponse. Ces billets étaient si courts qu'ils peuvent être cités entièrement. L'un disait : « Ne me direz-vous pas un mot qui me prouve que vous n'êtes pas aussi impitoyable que vous avez semblé l'être mardi dernier ? » L'autre était un peu plus long : « Si j'ai été exigeante ou méfiante mardi dernier, si je vous ai déplu en quelque façon, je vous supplie de me pardonner, et je vous jure que je ne me conduirai plus jamais de façon aussi sotte. Je suis assez punie, je vous assure, et je ne sais que penser. Morris, mon ami, cette anxiété me tue ! »

Elle expédia ces messages le vendredi et le samedi ; mais le samedi et le dimanche passèrent sans que la pauvre fille eût reçu le réconfort qu'elle attendait. Sa punition n'en finissait pas ; elle continuait à la subir, cependant, avec un grand sang-froid apparent. Le samedi matin, le docteur, qui avait observé tout cela sans rien dire, apostropha Lavinia en ces termes :

– Ça y est... le chenapan s'est défilé !

– C'est faux ! cria Mrs. Penniman, qui avait longuement songé à ce qu'elle dirait à Catherine, mais qui, ayant omis de préparer ses batteries contre son frère, se trouvait réduite pour toute riposte à une bruyante indignation.

– Disons qu'il a obtenu son sursis, alors, si tu préfères !

– Tu as l'air joliment content que l'on ait fait tant de mal à Catherine !

– Mais certainement, dit le docteur ; car je l’avais prédit ! Cela fait toujours rudement plaisir d’avoir vu juste.

– Tu as des plaisirs qui donnent la chair de poule ! s’écria sa sœur.

Catherine continuait à mener sa vie habituelle comme un automate ; elle alla même jusqu’à suivre sa tante à l’église le dimanche matin. D’habitude, elle allait aussi au service de l’après-midi ; mais ce dimanche-là, son courage l’abandonna, et elle trouva une excuse pour laisser Mrs. Penniman y aller sans elle.

– Je sais que tu me caches quelque chose, dit Mrs. Penniman d’un ton significatif, et d’un air assez sombre.

– Si j’ai un secret, je le garderai ! répondit Catherine en tournant les talons.

Mrs. Penniman partit pour l’église ; mais elle était encore à mi-chemin quand elle fit brusquement demi-tour et revint sur ses pas ; vingt minutes ne s’étaient pas écoulées qu’elle rentrait dans la maison et en faisait le tour ; personne dans les deux salons ; elle monta au second et frappa à la porte de Catherine : pas de réponse ; Catherine n’était pas dans sa chambre, et Mrs. Penniman eut vite fait de s’assurer qu’elle n’était nulle part dans la maison. « Elle est allée le retrouver, elle s’est enfuie ! » s’écria Lavinia, en joignant les mains dans l’excès de son enthousiasme et de son envie. Mais elle s’aperçut bien vite que Catherine n’avait rien emporté – toutes ses affaires étaient là, à leur place ; et elle en conclut aussitôt que sa nièce était partie, non pour suivre son amour, mais pour exécuter une vengeance. « Elle l’a suivi jusqu’à sa porte... elle est entrée chez lui de force ! » Ainsi se représentait-elle les faits et gestes de Catherine, et, sous cet aspect romanesque, la scène lui plaisait presque autant que lorsqu’il s’était agi d’un mariage secret. Aller relancer chez lui un amant, avec force pleurs et reproches, éveillait dans l’esprit de Mrs. Penniman des images si attrayantes, qu’elle regretta

qu'il n'y eût pas cette fois, pour donner à la scène toute sa tragique beauté, un accompagnement de tonnerre et d'éclairs. Un tranquille après-midi de dimanche ne convenait pas à un événement aussi dramatique ; et Mrs. Penniman elle-même ne se sentait pas du tout en harmonie avec les circonstances, assise comme cela dans le grand salon, avec son châle et sa capote, attendant interminablement le retour de Catherine.

Tout a une fin cependant : Catherine rentra. Elle l'aperçut, – de la fenêtre où elle guettait, – qui montait les marches, et elle alla à sa rencontre dans le vestibule. Dès que la jeune fille entra, sa tante se précipita sur elle, l'entraîna dans le salon, dont elle referma la porte avec un air grave. Catherine était rouge et il y avait de l'animation dans son regard. Mrs. Penniman ne savait que penser.

– Puis-je te demander d'où tu viens ? demandât-elle.

– Je me suis promenée, dit Catherine. Je vous croyais à l'église.

– J'y suis allée ; mais le service a été plus court que d'habitude. Et peut-on te demander de quel côté tu t'es promenée ?

– Je n'en sais rien ! dit Catherine.

– Voilà qui est surprenant ! Ma chère enfant, il faut que tu aies confiance en moi.

– À propos de quoi est-ce qu'il faut que je vous fasse confiance ?

– Ton secret... ta peine.

– Je n'ai pas de peine ! dit Catherine avec fureur.

– Ma pauvre petite, dit Mrs. Penniman sans se décourager, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela. Je sais tout. On m'a demandé de... d'avoir une... une conversation avec toi.

– Je ne veux pas de conversation !

– Cela te ferait du bien, cependant. As-tu oublié les vers de Shakespeare ?... « le chagrin qui ne parle pas ! » Écoute, mon enfant, il vaut mieux que les choses aient tourné de cette façon.

– De quelle façon ont donc tourné les choses ? demanda Catherine.

Elle refusait vraiment de comprendre. On peut admettre un certain degré d'obstination chez une jeune fille que son amoureux vient de jeter par-dessus bord ; mais trop d'obstination finit par mettre de mauvaise humeur les gens mêmes qui voudraient montrer leur sympathie.

– Je veux dire que tu devrais te rendre à la raison, dit Mrs. Penniman d'un ton assez sévère, que tu devrais penser davantage au qu'en-dira-t-on et penser aux difficultés matérielles. Que tu devrais consentir à... à... rompre.

Catherine était restée impassible pendant tout ce discours ; mais à ce mot de rompre, elle bondit :

– Rompre ? Vous ne savez pas ce que vous dites !

Mrs. Penniman secoua la tête avec une tristesse qui n'excluait pas une certaine indignation.

– Je suis aussi fière que toi, et je ressens comme toi l'injure qui t'a été faite. Je comprends parfaitement ce que tu éprouves. Cependant, je dois dire – et son sourire mélancolique était plein de signification – que je ne peux m'empêcher de considérer la situation dans son ensemble.

Catherine ne chercha pas à percer cette énigme ; elle alla droit au but, et demanda avec violence :

– Pourquoi parlez-vous de rupture ? Qu'est-ce qui vous fait penser à cela ?

– Il faut savoir se résigner, dit Mrs. Penniman, un peu au hasard, mais sentencieuse à toutes fins utiles.

– Se résigner à quoi ?

– Eh bien, à... changer ses projets.

– Mes projets sont toujours les mêmes ! s'écria Catherine en riant presque.

– Peut-être, mais ceux de Mr. Townsend ont changé, répondit sa tante en baissant la voix.

– Qu'est-ce que vous dites ?

Il y avait quelque chose de si impérieux dans cette brève interrogation que Mrs. Penniman voulut marquer sa réprobation ; elle était bien bonne, après tout, d'avoir essayé d'ouvrir les yeux de sa nièce ! Finesse, rudesse, rien n'avait pris. Elle en avait assez de l'entêtement de la jeune fille.

– Bien, bien, dit-elle, du moment qu'il ne t'a encore rien dit !... et elle fit mine de s'en aller.

Catherine la regarda un instant sans rien dire ; puis elle la rejoignit rapidement au moment où elle allait sortir :

– Qu'est-ce qu'il devait me dire ? De quoi parlez-vous ? À quoi faites-vous allusion, à quel danger ?

– Est-ce qu'il n'y a pas eu de rupture ? demanda Mrs. Penniman.

– De mes fiançailles ? Jamais de la vie !

– Je te demande pardon. Je m'aperçois que j'ai parlé trop tôt.

– Trop tôt ! En tous les cas, explosa Catherine, vous dites les choses les plus bêtes et les plus méchantes !

– Que s'est-il passé entre vous, alors ? demanda sa tante, émue par ce cri désespéré. Car il s'est certainement passé quelque chose ?

– Il ne s'est rien passé, si ce n'est que je l'aime plus que jamais.

Mrs. Penniman réfléchit un moment.

– C'est donc pour cela que tu es allée chez lui cet après-midi !

Catherine s'empourpra comme si on venait de la gifler.

– Eh bien oui, j'ai été chez lui ! Mais cela ne regarde que moi.

– Eh bien, c'est parfait ; n'en parlons plus. Et Mrs. Penniman se dirigea encore une fois vers la porte. Mais elle fut arrêtée dans son élan par un appel poignant de la jeune fille.

– Tante Lavinia, dites-moi *où* il est !

– Ainsi, tu reconnais qu'il n'est plus à New-York ! Est-ce qu'on ne t'a rien dit chez lui ?

– On m'a dit qu'il était parti. Je n'ai pas insisté ; j'avais trop honte, dit Catherine simplement.

– Tu n'aurais pas eu besoin de faire une démarche aussi incorrecte, si tu avais eu un peu plus confiance en moi, fit observer Mrs. Penniman en prenant de grands airs.

– Est-il allé à la Nouvelle-Orléans ? demanda encore Catherine assez hors de propos.

C'était la première fois que Mrs. Penniman entendait parler de la Nouvelle-Orléans dans l'ordre des projets de Morris ; mais elle préférait que Catherine ne sût pas qu'elle ignorait tout de cela. Elle essaya de frapper un grand coup en se souvenant des conseils que lui avait donnés Morris.

– Ma chère petite, une fois qu'on a décidé de se séparer, plus loin on va mieux cela vaut.

– Mais nous n'avons jamais convenu de nous séparer ! Est-ce qu'il a parlé de cela avec vous ? Elle s'était remise à penser tout d'un coup au penchant invincible de sa tante pour les complications sentimentales, et elle eut froid dans le dos à l'idée que cette vieille toquée avait mis son nez, si l'on peut dire, dans ses affaires de cœur.

– Je ne te cacherai pas qu'il m'a parfois consultée, dit Mrs. Penniman.

– C'est donc vous qui l'avez changé à ce point et qui l'avez rendu si impitoyable, s'écria Catherine. C'est vous qui avez pris de l'influence sur lui et qui me l'avez enlevé ? Il ne vous est rien, et je me demande ce que vous êtes venue faire entre lui et moi ! C'est vous qui avez manigancé cette histoire de départ et qui lui avez conseillé de me quitter ! Comment osez-vous faire des choses aussi odieuses, aussi cruelles ? Qu'est-ce que je vous ai donc fait ; pourquoi vous mêlez-vous de mes affaires ? Je savais bien que vous finiriez par tout gâcher ; parce que vous gâchez *tout ;* j'ai pensé à cela avec terreur pendant tout le temps de mon absence ; je n'étais jamais tranquille à l'idée que vous étiez tout le temps fourrée avec lui.

Catherine continua sur ce ton, se montant de plus en plus, et déversant en un seul coup toute l'anxiété qui avait pesé sur son cœur depuis tant de mois. Sa rancune et la clairvoyance nouvelle que lui donnait son amour venait de lui révéler soudain le vrai caractère de sa tante.

Mrs. Penniman, épouvantée, ne savait plus à quel saint se vouer : elle ne voyait pas du tout comment elle pourrait placer son petit couplet sur la pureté des motifs qui avaient décidé Morris.

– Tu n’es qu’une ingrate ! lança-t-elle à la jeune fille. Est-ce que c’était un crime de parler avec lui ? Tu peux me croire si je te dis que nous n’avons jamais parlé que de toi !

– Justement ; et c’est comme cela que vous l’avez détaché de moi ; vous l’avez assommé en lui répétant sans cesse mon nom ! Oh comme je voudrais que vous ne lui ayez jamais parlé de moi ! Je ne vous avais pourtant rien demandé !

– Je suis convaincue que sans moi il ne serait jamais venu chez nous et que tu n’aurais même jamais su ce qu’il pensait de toi, répliqua Mrs. Penniman, assez justement.

– J’aimerais mieux qu’il ne fût jamais venu à la maison et que je ne l’aie jamais connu ! Ce serait moins cruel que ce qui se passe, dit la pauvre Catherine.

– Tu n’es vraiment qu’une ingrate, dit une seconde fois Mrs. Penniman.

L’explosion de colère de Catherine et le sentiment du tort qu’on lui avait fait lui donnèrent passagèrement cette impression de bien-être qui accompagne toute violence ; elle se sentait soulevée au-dessus d’elle-même et goûtait cet étrange plaisir que l’on a à fendre l’air. Mais au fond d’elle-même elle avait horreur de la violence, et elle se savait bien incapable de persévérer dans une rancune. Elle fit un grand effort pour se calmer, et parcourut plusieurs fois la pièce à grands pas en essayant de se persuader que sa tante, après tout, avait cru agir pour son bien. Elle n’arriva pas à prendre un ton bien convaincu pour le dire, mais elle finit quand même par pouvoir parler assez calmement.

– Non, je ne suis pas une ingrate, mais je suis très malheureuse. Et ce n’est pas facile d’être juste dans ces conditions-là, dit-elle. Je vous en prie, dites-moi où il est ?

– Je n’en sais absolument rien ; je ne corresponds pas secrètement avec lui ! Et Mrs. Penniman, en disant cela,

regrettait que ce fût vrai, et qu'elle n'eût pas le loisir de raconter à Morris de quelle manière Catherine l'avait traitée, après tout son dévouement pour elle.

– Il avait donc décidé depuis longtemps de rompre... ? Catherine avait déjà repris pleine possession d'elle-même lorsqu'elle posa cette question.

Mrs. Penniman vit enfin poindre le moment où elle pourrait amener ses explications.

– Cela le gênait... le gênait, commença-t-elle, enfin il manquait de courage, mais du courage qu'il aurait fallu pour te faire du tort ! Il ne pouvait supporter l'idée qu'il attirerait sur toi la malédiction de ton père.

Catherine ne quittait pas sa tante des yeux, et continua à la regarder fixement pendant quelque temps :

– Est-ce lui qui vous a chargée de me dire cela ?

– Il m'a chargée d'une quantité de choses... plus nobles et justes les unes que les autres. Et il m'a aussi chargée de te dire qu'il espérait que tu ne le mépriserais pas.

– Je ne le méprise pas, dit Catherine. Puis elle ajouta : Et, est-ce qu'il est parti pour toujours ?

– Oh, toujours est un bien grand mot ! Ton père, par exemple, ne vivra peut-être pas toujours.

– Peut-être pas.

– Je suis sûre que tu te rends compte... que tu comprends... même si ton cœur saigne, dit Mrs. Penniman. Tu penses peut-être que Morris a eu trop de scrupules. C'est ce que je pense, moi, mais je trouve cela respectable. Il ne te demande pas autre chose que de penser comme lui.

Catherine regardait toujours sa tante, puis elle ajouta, comme si elle ne l'avait pas écoutée ni entendue :

– Ainsi, tout cela a été combiné d'avance. Il a amené délibérément cette rupture ; il m'a abandonnée !

– Pour un temps, ma chère petite. Il a simplement reculé les choses.

– Il me laisse seule, continua Catherine.

– Est-ce que je ne suis pas là, *moi ?* demanda Mrs. Penniman, en chargeant ses paroles d'intentions.

Catherine hocha la tête lentement :

– Je n'arrive pas à y croire ! Et elle sortit.

31

Bien qu'elle fût parvenue à retrouver son calme, Catherine préférait ne pas risquer de le perdre en se mêlant aux autres, et elle s'abstint en conséquence de descendre pour le thé – repas qui, le dimanche, se prenait à six heures et tenait lieu de dîner. Le docteur et sa sœur se trouvèrent donc seuls en tête à tête, mais Mrs. Penniman s'arrangea pour ne pas rencontrer une seule fois le regard de son frère. Plus tard, elle l'accompagna, toujours sans Catherine, chez leur sœur, Mrs. Almond. Là, les deux femmes parlèrent à cœur ouvert de la triste aventure de Catherine, sans que Mrs. Penniman cessât pour cela de prendre des airs mystérieux.

– Je suis bien contente qu'il ne l'épouse plus, dit Mrs. Almond, mais je trouve tout de même qu'il mériterait une sérieuse raclée.

Mrs. Penniman, choquée de ces propos vulgaires, rétorqua que Morris avait agi sous l'effet du plus noble des scrupules, à savoir le désir de ne pas priver Catherine de son héritage.

– Cela me fait plaisir que Catherine ne soit pas privée de son héritage, mais pour ce qui est de ce garçon, j'espère qu'il n'aura jamais un sou vaillant. Et qu'est-ce que la pauvre Catherine te dit, à *toi ?* demanda Mrs. Almond.

– Elle dit que je sais admirablement consoler, répondit Mrs. Penniman.

C'est ainsi du moins qu'elle présenta les faits à sa sœur ; et elle devait être encore toute satisfaite d'elle-même puisqu'à

peine rentrée à Washington Square, elle alla frapper à la porte de Catherine. Catherine vint ouvrir ; elle semblait très calme.

– Je veux juste te dire deux mots au sujet de ton père ; s'il te pose des questions, je te conseille de dire que rien n'est changé.

Catherine restait debout, la main sur la poignée de la porte, et ne faisait pas entrer sa tante.

– Croyez-vous qu'il me posera des questions ? demanda-t-elle.

– Certainement. Il vient de me demander dans la voiture où en étaient les choses. Je venais de tout expliquer à ta tante Elizabeth. J'ai dit néanmoins à ton père que je n'étais au courant de rien.

– Croyez-vous qu'il me posera des questions quand il s'apercevra que... ? Catherine n'eut pas la force d'en dire davantage.

– Plus il saura de choses, plus il sera désagréable, dit sa tante.

– Je m'arrangerai pour qu'il en sache le moins possible ! déclara Catherine.

– Dis-lui que tu vas te marier.

– C'est la vérité, dit doucement Catherine ; et elle referma sa porte.

Elle n'aurait plus parlé avec autant de certitude deux jours plus tard – le mardi, par exemple, jour où elle reçut une lettre de Morris Townsend. C'était une très longue épître de cinq grandes pages, datée de Philadelphie ; un plaidoyer bourré d'explications, dont la plus importante était celle-ci : il avait profité d'une occasion qui s'offrait d'un voyage d'affaires urgent pour essayer d'oublier pendant cette absence l'image de celle

dont il n'avait traversé l'existence que pour semer les ruines sous ses pas. Il avouait qu'il n'avait pu jusque-là réussir à l'oublier, mais il lui garantissait que, guéri ou non, il ne se mettrait plus jamais en travers des intérêts considérables et des devoirs filiaux qui étaient les siens et que dans la générosité de son cœur elle avait un moment négligés. Il terminait en lui laissant comprendre que ses obligations professionnelles le forceraient probablement à voyager pendant plusieurs mois, et il exprimait le vœu que, lorsque tous les deux auraient retrouvé l'état d'esprit qu'imposaient leurs situations respectives – même s'il leur fallait des années – ils puissent se revoir en qualité d'amis, de compagnons de souffrance, de victimes innocentes mais résignées de cette grande machine impitoyable qu'on appelle la société. Il lui souhaitait pour terminer une vie paisible et heureuse et se déclarait, avant de signer, son très humble et très obéissant serviteur. C'était une bien belle lettre, et Catherine, qui la conserva pendant des années, ne put s'empêcher de reconnaître qu'elle était admirablement tournée. Il fallut d'abord, évidemment, que se dissipât un peu l'amertume causée par la cruauté du contenu et l'emphase si creuse de l'expression. Sur le premier moment, et longtemps encore après avoir reçu cette épître, elle ne fut soutenue que par sa détermination, chaque jour plus ancrée, de ne pas chercher de consolation auprès de son père.

Celui-ci laissa passer une semaine : puis, un beau matin, à une heure où il était rarement à la maison, Catherine le vit entrer dans le petit salon. Il avait bien calculé son heure et la trouva seule. Elle travaillait à quelque ouvrage de couture, et elle l'aperçut devant elle en levant les yeux. Prêt à sortir, il avait déjà son chapeau sur la tête et était en train d'enfiler ses gants.

– Je n'ai pas l'impression, dit-il, que tu te conduises envers moi avec beaucoup d'égards.

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire, répondit Catherine sans quitter son ouvrage des yeux.

– Tu sembles avoir complètement oublié la prière que je t'avais faite à Liverpool, avant que nous nous embarquions ; je t'avais demandé de me prévenir quelques jours d'avance lorsque tu devrais t'en aller de chez moi.

– Je ne suis pas partie de chez vous ! dit Catherine.

– Mais tu es prête à en partir, et d'après ce que tu m'as laissé comprendre, ton départ serait imminent. En fait, bien que ta personne soit encore en ces lieux, ton esprit en est déjà absent. Tu t'es installée mentalement chez ton futur mari et tu ferais mieux de vivre complètement sous le toit conjugal ; pour tout le plaisir que nous tirons de ta présence ici !

– Je m'efforcerai d'être plus gaie, dit Catherine.

– Tu as en effet toutes les raisons d'être gaie, ou alors tu es bien difficile. Non seulement tu vas avoir le plaisir d'épouser un beau jeune homme, mais tu auras fait ce que tu voulais ; il me semble qu'on ne peut demander davantage !

Catherine se leva de sa chaise ; elle n'avait pas la force d'en entendre plus long. Puis elle se mit à plier son ouvrage, lentement et soigneusement, en s'en servant comme d'un écran pour masquer sa rougeur. Son père n'avait pas bougé d'un pas depuis qu'il était entré ; elle espérait qu'il allait s'en aller, mais il s'attardait à enfiler ses gants et à les boutonner, et finalement il mit ses deux mains sur ses hanches.

– J'aimerais bien savoir quand je puis compter que la maison sera vide, poursuivit-il, car à la minute même où tu partiras, ta tante filera également.

Elle le regarda enfin, d'un long regard silencieux, qui, en dépit de toutes ses résolutions, était chargé d'un peu de cet appel au secours qu'elle avait essayé de ne pas lancer. Le regard gris et froid de son père scrutait le sien, et la question qui suivit était toujours la même :

– Alors, c'est pour demain, pour la semaine prochaine ou pour la semaine suivante ?

– Je ne partirai pas ! dit Catherine.

Le docteur prit l'air étonné :

– Aurait-il changé d'avis ?

– J'ai rompu nos fiançailles.

– Rompu ?

– Je l'ai prié de quitter New-York, et il est parti pour longtemps.

Le docteur était surpris et déçu, puis il se consola en songeant que Catherine arrangeait certainement les choses à sa manière – c'était bien naturel, mais le fait n'en était pas moins certain – et il se consola de n'avoir pu obtenir le petit triomphe qu'il escomptait avec tant de plaisir en demandant finalement à Catherine :

– Et comment prend-il son congé ?

– Je n'en sais rien ! dit Catherine qui se sentait perdre pied.

– Tu veux dire que cela t'est bien égal ? Quelle fille sans cœur tu es, après l'avoir encouragé comme tu l'as fait et joué tout ce temps avec son amour !

Le docteur tenait sa vengeance, après tout.

32

Notre récit jusqu'à présent n'a progressé que lentement, mais en approchant de la fin, il va se hâter davantage. Le docteur aurait pu constater, à la longue, que la version donnée par Catherine de sa rupture avec Morris – pour fantaisiste qu'il l'eût crue – concordait assez exactement avec la suite des événements. Morris restait absent, totalement et irrémédiablement absent, tout comme s'il était mort d'amour ; et Catherine, selon toute apparence, avait enterré le souvenir de ce roman malheureux aussi profondément que si la décision d'y mettre fin fût réellement venue d'elle. On sait quelle blessure meurtrière et inguérissable elle avait reçue, mais le docteur ne pouvait pas s'en douter. Ce n'est certes pas faute de curiosité de sa part, car il aurait donné cher pour savoir ce qui s'était passé exactement ; mais ce fut sa punition de ne jamais connaître la vérité, – car j'estime qu'il méritait d'être puni pour avoir abreuvé Catherine de ses sarcasmes. C'était à présent le tour de Catherine de traiter son père avec un silence sarcastique, et le monde entier semblait conspirer avec elle pour se jouer de lui. Mrs. Penniman ne dit rien, d'une part parce qu'il ne lui demanda jamais rien – il avait trop peu d'estime pour elle – et, d'autre part, parce qu'elle espérait qu'un silence obstiné, un air tranquille de ne rien savoir, la vengeraient des insinuations répétées du docteur sur le rôle qu'elle aurait joué dans cette affaire. Il alla voir Mrs. Montgomery trois ou quatre fois, mais Mrs. Montgomery ne put rien lui dire. Tout ce qu'elle savait, c'est que les fiançailles de son frère avaient été rompues ; et puisque Miss Sloper ne courait plus aucun danger, elle aimait autant ne rien dire contre Morris. Si elle avait parlé comme elle l'avait fait – et avec quelle peine ! – c'était parce qu'elle ne voulait pas que Miss Sloper fût malheureuse ; mais à présent,

elle ne se faisait plus de souci pour Miss Sloper – pas le moindre souci. Morris ne lui avait rien raconté du temps des fiançailles et il ne lui avait rien raconté depuis. Il restait absent, et ne lui écrivait que très rarement ; elle le croyait en Californie. De son côté, Mrs. Almond, pour reprendre une expression de sa sœur, s'était « emparée » de Catherine depuis la catastrophe ; mais tout en se montrant très reconnaissante pour tant de tendre affection, la jeune fille ne livrait pas ses secrets, et la bonne dame ne pouvait rien répéter au docteur. Ajoutons que, même si elle s'était trouvée en mesure de renseigner exactement son frère sur les circonstances de la rupture, elle se serait fait un malin plaisir de le laisser dans l'ignorance ; car Mrs. Almond était loin d'approuver la manière dont son frère avait mené toute cette affaire. Elle avait deviné que c'était Catherine qui avait été laidement abandonnée – Mrs. Penniman n'ayant osé lui servir la fameuse version du noble sacrifice de Morris qu'elle avait tenté de faire gober à Catherine – et elle trouvait que son frère se montrait d'une indifférence révoltante envers une pauvre enfant qui avait dû et devait encore souffrir terriblement. Quant au docteur, il avait une théorie sur toute l'affaire, et c'était un homme qui ne modifiait pas volontiers ses théories. Ce mariage aurait été, à sa connaissance, une erreur abominable, et Catherine avait échappé à un grand malheur. Il n'y avait donc pas lieu de la plaindre ; et la consoler eût été admettre par là même qu'elle avait eu à un moment quelconque le droit de songer à Morris.

– J'ai combattu ce projet de mariage dès la première minute, dit le docteur. Je ne vois pas ce qu'il y a là d'impitoyable ; je n'ai aucune raison de changer jamais d'attitude. À quoi Mrs. Almond répondit aussitôt que si Catherine avait fini par se débarrasser de son amoureux indésirable, c'était un bon point pour elle, et qu'il aurait dû lui tenir compte de l'effort qu'elle avait fait pour amener sa raison à voir les choses sous le même jour que son psychologue de père.

– Je ne suis pas sûr du tout que ce soit elle qui l'ait envoyé promener, dit le docteur. Je me demande comment, après avoir été têtue comme une mule pendant deux ans, elle se serait tout d'un coup rendue à la raison. Il y a toutes les chances du monde pour que ce soit lui qui l'ait envoyée promener.

– Raison de plus pour la traiter avec une grande bonté.

– Mais c'est ce que je fais ! s'écria le docteur. Je n'arrive d'ailleurs pas à prendre cela au tragique. Je ne peux tout de même pas pour lui plaire verser des pleurs à propos de la chose la plus heureuse qui lui soit jamais arrivée !

– Tu es inhumain, dit Mrs. Almond ; c'est un de tes plus grands défauts. Il n'y a qu'à la regarder pour voir que, qu'elle ait tort ou raison, et que de quelque côté que vienne la rupture, son pauvre cœur a été cruellement meurtri.

– On n'a jamais guéri les meurtrissures en les manipulant, ni en les arrosant de larmes ! Mon rôle est d'éviter qu'elle ne fasse d'autre culbute, et je m'y emploierai avec tout le soin possible. Mais je ne vois pas où tu vas chercher tout ce désespoir chez Catherine. Je ne lui trouve pas du tout l'air d'un saule pleureur. Je dirai même que je la trouve beaucoup mieux qu'à l'époque où ce type tournait autour d'elle. Elle a l'air en très bonne forme et fraîche comme l'œil ; elle mange, elle dort, elle sort comme d'habitude, et continue, comme d'habitude, à s'habiller comme un chien savant. Je la vois tout le temps en train de tricoter des bourses de soie ou de broder des mouchoirs, et il me semble que sa production en ces matières est aussi abondante que par le passé. Elle ne dit pas grand-chose ; mais a-t-elle jamais beaucoup parlé ? Elle a fait son petit tour de piste, et maintenant elle se repose. J'ai même comme une idée qu'elle n'est pas fâchée de se reposer.

– À peu près autant que si on lui avait coupé la jambe après un accident. On se sent évidemment mieux quand on est débarrassé d'une jambe en bouillie !

– Si tu compares le jeune Townsend à une jambe, je peux te garantir qu’il n’a jamais été écrabouillé. Écrabouillé ! C’est bon pour les imprudents, les imbéciles ! Je donnerais ma tête à couper qu’il est bien tranquille quelque part et c’est cela qui m’enrage.

– Aurais-tu aimé le tuer ? demanda Mrs. Almond.

– Ah, je crois bien ! Je ne serais pas surpris que son absence ne fût qu’une feinte.

– Comment, une feinte ?

– Une histoire qu’ils ont arrangée entre eux. *Il fait le mort* comme on dit en français, mais il ouvre *un* œil pour voir ce qui se passe. Compte sur lui pour ne pas avoir coupé tous les ponts derrière lui ; il en a sûrement gardé un pour pouvoir revenir. Dès que je serai mort, il se mettra en route, et elle se dépêchera de l’épouser.

– Cela fait plaisir de savoir que tu accuses ta fille unique d’être un monstre d’hypocrisie, dit Mrs. Almond.

– Je ne vois pas en quoi le fait d’être une enfant unique change quelque chose à l’affaire. Il vaut tout de même mieux en accuser une seule que toute une douzaine. Mais je n’accuse personne. Catherine n’est pas hypocrite pour un sou, et je refuse même de penser qu’elle fasse semblant d’avoir de la peine.

Cette idée qu’avait le docteur d’une « feinte » séparation ne l’habitait pas sans arrêt. Il y avait des périodes creuses, puis des rebondissements ; mais on peut dire d’une manière générale qu’avec le temps cette idée prit de plus en plus de consistance ; et la bonne santé et la mine florissante de Catherine étaient pour lui autant de preuves de ses soupçons. Il est facile de comprendre que s’il avait refusé de trouver à Catherine l’air dolent pendant les deux années qui suivirent la rupture, cette impression ne pouvait que s’affirmer au fur et à mesure que le temps passait et que Catherine recouvrait entièrement son

calme. Il était bien obligé cependant d'admettre que, si les deux amoureux attendaient sa fin, ils faisaient preuve d'une grande patience. Il avait appris à diverses reprises que Morris était à New-York ; mais il ne restait jamais longtemps, et, autant que le docteur pouvait s'en assurer, n'avait aucun contact avec Catherine. Il était sûr qu'ils ne se rencontraient pas, et il n'avait pas lieu de croire que Morris lui écrivît jamais. Pourtant, après la lettre dont nous avons parlé, Catherine reçut encore deux lettres de Morris, mais à de très longs intervalles ; cependant pas plus une fois que l'autre elle n'envoya de réponse. D'un autre côté, le docteur avait remarqué qu'elle ne voulait à aucun prix entendre parler de mariage. Elle ne fut pas très souvent sollicitée, c'est entendu, mais assez cependant pour que l'on pût voir ce qu'elle pensait à ce sujet. Elle refusa un veuf, qui était fort aimable, fort riche, et pourvu de trois petites filles (on lui avait dit que Catherine aimait les enfants, et il comptait sur ces trois-là pour lui assurer la victoire) ; elle fut sourde également aux prières d'un jeune avocat plein d'avenir, qui, tout convaincu qu'il était de se faire une place éminente au barreau de New-York, et tout favori qu'il était dans la bonne société, avait été assez intelligent lorsqu'il avait décidé de prendre femme, pour croire que Catherine lui conviendrait mieux que d'autres demoiselles plus jeunes et plus jolies. Le veuf, Mr. Macalister, ne cherchait qu'à faire un mariage de raison, et il avait cru voir en Catherine toutes les qualités souhaitables chez une bonne mère et une maîtresse de maison avisée ; mais John Ludlow, qui avait un an de moins que Catherine et qui, si l'on en croit la renommée, aurait pu épouser n'importe qui, était sincèrement épris de Catherine. Celle-ci, pourtant ne voulut pas entendre parler de lui ; elle lui fit même comprendre au bout de quelque temps qu'il l'importunait par ses visites trop fréquentes. Il se consola d'ailleurs par la suite et se maria avec Miss Sturdevant, une jeune personne qui était juste le contraire de Catherine, et dont les charmes sautaient aux yeux du premier coup. Catherine, à l'époque de ces demandes en mariage, avait dépassé depuis longtemps la trentaine, et s'était installée dans

son rôle de vieille fille. Son père eût préféré qu'elle épousât quelque honnête garçon, et il lui dit un jour qu'il lui conseillait de ne pas se montrer trop difficile. « J'aimerais bien te voir mariée avant de mourir », dit-il. C'était peu après que John Ludlow avait dû abandonner la partie, en dépit du soutien que lui avait promis le docteur. Ce dernier ne parla plus jamais mariage, et put au moins se vanter de n'avoir pas tourmenté sa fille et combattu son désir de rester célibataire. Il se faisait pourtant plus de souci qu'il n'en avait l'air, et il lui arrivait souvent de s'imaginer que Morris Townsend guettait par là dans quelque coin. « Si ce n'est pas lui qu'elle attend, pourquoi refuse-t-elle de se marier ? se demandait-il. Si bornée qu'elle puisse être, elle doit pourtant comprendre qu'elle est faite pour se marier comme tout le monde ». Catherine n'en devint pas moins une vieille fille modèle. Elle se créa des habitudes, régla ses journées suivant un système bien à elle, s'occupa d'œuvres, d'asiles, d'hôpitaux et de sociétés de bienfaisance ; on peut dire qu'elle avançait d'un pas léger et régulier, le long de l'austère chemin de la vie. Elle n'en avait pas moins ses secrets, aussi bien qu'une légende... s'il est permis de parler de légende à propos d'une demoiselle d'âge mûr très réservée qui avait toujours été terrifiée à l'idée que l'on pourrait parler d'elle. Dans sa pensée, il y avait eu deux faits déterminants dans sa vie : Morris Townsend l'avait trompée, et son père avait tué toute son adoration filiale. Rien ne pouvait effacer cela ; c'était aussi réel, aussi durable que son nom, son âge, son visage ingrat. Rien ne pourrait jamais réparer le mal ou calmer la peine que Morris lui avait faite et rien ne pourrait jamais lui redonner pour son père les sentiments qu'elle avait eus pour lui jadis. On avait tué quelque chose en elle, et il lui fallait trouver le moyen de le remplacer. Catherine considérait cela comme un devoir absolu ; elle détestait les gens qui remâchent leurs chagrins et s'enfoncent dans la tristesse. Ce n'était guère dans sa nature de chercher à s'étourdir, mais elle sortait très volontiers et ne dédaignait aucune des ressources de la ville ; si bien qu'elle finit par devenir l'un des piliers de toutes les réunions de la bonne

société. Tout le monde l'aimait, et, en prenant de l'âge, elle était entrée dans le rôle d'une sorte de tante gâteau. Les jeunes filles amoureuses lui confiaient souvent leurs secrets (alors que personne ne faisait de confidences à Mrs. Penniman) et les jeunes gens l'aimaient beaucoup, sans savoir pourquoi. Elle avait d'innocentes manies ; quand elle avait pris une habitude, elle n'y renonçait plus jamais ; ses jugements, ses opinions, étaient de tendance nettement conservatrice ; et elle n'avait pas encore quarante ans qu'elle était considérée comme une personne à l'ancienne mode, que l'on consultait couramment sur les choses du temps passé. Mrs. Penniman, par contraste, avait l'air d'une jeune fille ; elle semblait rajeunir avec les années. Elle avait toujours l'âme aussi poétique et les goûts aussi romanesques, mais la vie qu'elle menait ne lui permettait guère de suivre ses penchants. Elle ne parvint jamais à établir avec les derniers soupirants de Catherine des relations comparables à celles qu'elle avait goûtées dans la société captivante de Morris Townsend. Les derniers soupirants semblaient se défier beaucoup de ses bons offices, et ne lui firent jamais de confidences au sujet de Catherine. D'année en année, elle arborait une variété toujours plus étincelante de postiches, de broches et de pendeloques, et elle demeurait toujours semblable à elle-même, empressée et imaginative, et curieusement entreprenante et circonspecte à la fois. Sur un point, cependant, c'est la circonspection qui l'emporta, et elle fut en cela vraiment bien avisée. Car pendant une période de dix-sept ans, elle ne prononça jamais le nom de Morris Townsend devant sa nièce. Catherine lui en savait gré, bien que ce silence anormal chez une personne aussi communicative, eût quelque chose d'inquiétant. Catherine ne cessa jamais de soupçonner Mrs. Penniman de recevoir de temps à autre des nouvelles de Morris.

33

Peu à peu le docteur Sloper avait cessé de donner des consultations ; il se contentait d'aller voir certains malades dont les symptômes lui paraissaient intéressants. Il retourna en Europe et y passa deux ans ; Catherine l'accompagna, et cette fois-là, Mrs. Penniman fut aussi du voyage. Mais l'Europe n'avait pas de secrets pour Mrs. Penniman, à qui il arrivait fréquemment de proclamer, en face des paysages les plus grandioses : « Je connaissais déjà tout cela, vous savez. » Signalons en passant que ces remarques n'étaient jamais destinées à son frère, ni même à Catherine, mais aux touristes qui se trouvaient dans le voisinage, ou même au guide, ou au petit berger assis au premier plan.

Un jour, après leur retour d'Europe, le docteur dit quelque chose à Catherine qui la fit sursauter... cela éveillait un très lointain souvenir du passé.

– Je voudrais que tu me fasses une promesse avant que je meure.

– Pourquoi parlez-vous de mourir ? demanda-t-elle.

– Parce que j'ai soixante-huit ans.

– J'espère que vous vivrez très vieux, dit Catherine.

– Moi aussi ! Mais un jour ou l'autre, j'attraperai un mauvais rhume, et il ne sera plus question à ce moment-là de ce que j'espère ou n'espère pas. C'est comme ça que je m'en irai, et quand cela se produira, souviens-toi de ce que je te dis. Promets-moi de ne pas épouser Morris Townsend après ma mort.

C’est cela qui fit sursauter Catherine, mais elle se garda de toute autre manifestation, et ne dit rien sur le moment. Puis elle demanda enfin à son père :

– Pourquoi me parlez-vous de lui ?

– Tu ergotes sur chaque mot que je dis. Je parle de lui parce que c’est un sujet de conversation comme un autre. On le voit de temps en temps, comme n’importe qui, et il cherche toujours à se marier. Il a eu une femme pendant un certain temps, puis il s’en est débarrassé, je ne sais pas comment. Il était à New-York il n’y a pas longtemps et il a été rendre visite à ta cousine Marianne ; ta tante Elizabeth l’a rencontré chez elle.

– Ni l’une ni l’autre ne m’en ont rien dit, dit Catherine.

– Elles ont eu raison, mais tu n’y es pour rien. Il est devenu, paraît-il, chauve et ventru, et il n’a pas fait fortune. Mais je ne peux pas compter sur ces seules imperfections pour protéger ton cœur contre ses entreprises ; et c’est pourquoi je te demande de me promettre ce que je t’ai dit.

« Chauve et ventru » ; cette idée parut étrange à Catherine, qui avait toujours dans la mémoire le souvenir du plus beau jeune homme qu’il y eût jamais.

– Vous croyez des choses qui ne sont pas, dit-elle. Je ne pense presque jamais à Mr. Townsend.

– Ça ne te sera donc pas difficile de continuer. Promets-moi, qu’après ma mort, tu resteras dans les mêmes dispositions.

Catherine se tut à nouveau pendant quelques minutes ; elle se sentait très déroutée par cette demande que lui faisait son père ; une ancienne blessure se rouvrait et se remettait à saigner.

– Non, je ne peux pas vous promettre cela, dit-elle.

– Cela me serait très agréable, dit son père.

– Vous ne comprenez donc pas que c'est quelque chose que je ne peux pas promettre !

Le docteur ne dit rien sur le moment. Puis il expliqua un peu plus tard :

– Je te demandais cela dans une intention très précise : je suis en train de modifier mon testament.

Catherine n'arrivait pas à s'intéresser à cette nouvelle ; et elle n'en comprenait même pas la portée. Elle ne pensait qu'à une chose, c'est qu'il essayait de nouveau sur elle le même système de pression qu'il avait employé des années auparavant. Cela lui avait paru atroce à ce moment-là ; et à l'heure présente, tout en elle : son expérience, sa tranquillité et son sang-froid si chèrement achetés, protestait contre un procédé aussi injurieux. Elle avait été si humble dans sa jeunesse qu'à présent elle pouvait se permettre de défendre sa fierté, et il y avait quelque chose dans cette demande, dans le fait même que son père avait si aisément songé à la faire, qui lui faisait l'effet d'une injure. La pauvre Catherine ne mettait pas souvent sa dignité en avant ; elle ne la brandissait jamais avec ostentation ; mais si l'on allait par trop loin, on finissait par s'y heurter. Son père venait d'aller beaucoup trop loin.

– Je ne peux pas promettre cela, se contenta-t-elle de répéter.

– Tu es d'un entêtement sans bornes, dit le docteur.

– Je crois que vous ne comprenez pas ma position.

– Eh bien, explique-la.

– Je ne peux rien expliquer, dit Catherine, et je ne peux rien promettre.

– Bon Dieu, s'écria son père, je n'aurais jamais cru que tu fusses têtue à ce point !

Elle savait bien qu'elle était têtue, et cela n'était pas pour lui déplaire. Ce n'était plus une enfant.

Environ un an après cette scène, l'accident dont avait parlé le docteur se produisit : il attrapa froid. Un jour d'avril où il se rendait en voiture à Bloomingdale pour une consultation auprès d'un malade atteint de troubles mentaux qui était soigné dans une clinique et dont la famille désirait vivement avoir l'avis d'un médecin éminent, il fut pris sous une violente averse, et comme son tilbury n'avait pas de capote, il fut trempé jusqu'aux os. Il rentra chez lui tout frissonnant et, dès le lendemain, il se trouva gravement malade. « C'est une congestion pulmonaire, dit-il à Catherine. Il va me falloir de très grands soins. Ce n'est pas que je compte guérir, car je sais que ce n'est pas possible ; mais je veux qu'on fasse tout ce qu'il faut, jusqu'aux plus petits détails, exactement comme si je devais guérir. Je n'aime pas qu'une maladie ne soit pas traitée dans les règles ; et je te demanderai de me soigner avec l'idée bien arrêtée que je vais guérir. » Il lui donna le nom du confrère à qui il désirait avoir recours, et lui indiqua une quantité de choses à faire ; elle le soigna en effet avec la conviction qu'il allait guérir. Mais il ne s'était jamais trompé de sa vie, et il ne se trompa pas cette fois-là. Il avait presque soixante-dix ans, et bien qu'il eût une constitution solide, il n'avait plus la même défense qu'un organisme plus jeune.

Il mourut au bout de trois semaines, pendant lesquelles Mrs. Penniman, aussi bien que Catherine, n'avaient guère quitté son chevet.

Lorsque l'on ouvrit son testament, quelque temps après sa mort, on vit qu'il contenait deux parties distinctes. La première remontait à une dizaine d'années et comprenait des dispositions selon lesquelles il léguait la plus grande partie de sa fortune à sa fille et des sommes importantes à ses deux sœurs. La seconde partie était un codicile très récent, qui réaffirmait les legs faits à Mrs. Penniman et Mrs. Almond, mais réduisait la part de

Catherine à un cinquième de ce qu'il lui avait laissé auparavant. « Elle a tout ce qu'il lui faut avec ce qui lui vient de sa mère, pouvait-on lire dans le codicile, puisqu'elle n'a jamais dépensé qu'une faible part de ce qui provenait de cet avoir-là ; de sorte que sa fortune est encore bien assez grande pour servir d'appât à ces aventuriers sans scrupules qu'elle continue autant que j'ai pu m'en apercevoir à trouver très intéressants. » Tout le reste de la fortune était divisé en sept parties d'importance inégale, qu'il léguait à des hôpitaux et à des écoles médicales dans diverses villes de l'Union.

Mrs. Penniman jugea tout simplement insensé que l'on pût jouer ainsi avec l'argent des autres ; car, après sa mort, son argent n'était plus à lui, disait-elle.

– Je pense bien que tu vas attaquer ce testament, dit-elle à Catherine d'un air important.

– Oh, certainement pas, dit Catherine, il est très bien comme il est. Mais j'aurais aimé qu'il fût rédigé un peu autrement.

34

Catherine restait habituellement à New-York jusqu'au cœur de l'été ; elle préférait la maison de Washington Square à toute autre résidence et elle se faisait prier pour aller passer le mois d'août au bord de la mer. Là elle descendait toujours à l'hôtel. L'été qui suivit la mort de son père, elle interrompit cette habitude, estimant qu'un séjour au bord de la mer ne convenait pas à une personne en grand deuil ; et l'année suivante elle tarda tellement à partir que le milieu d'août la trouva encore enfoncée dans la solitude brûlante de Washington Square. Mrs. Penniman, qui aimait bien le changement, voyait toujours venir avec plaisir le moment de partir pour la campagne ; mais cette année-là elle parut se contenter très bien des effluves campagnards qui lui venaient du square et qu'elle respirait à la fenêtre du salon. Derrière la barrière de bois, les vernis du Japon répandaient dans l'air du soir leur odeur particulière et Mrs. Penniman, qui passait de longs moments à la fenêtre pendant les chaudes soirées de juillet, n'en perdait pas une bouffée. Cette façon de vivre lui plaisait ; depuis la mort de son frère, elle s'était sentie plus libre, elle avait pu suivre sa nature. L'espèce d'oppression qu'elle avait éprouvée avait disparu de sa vie, et elle goûtait un sentiment de liberté qu'elle n'avait plus connu depuis longtemps, en fait, depuis ces jours mémorables où, le docteur et Catherine étant partis sans elle pour l'Europe, elle avait pu recevoir quotidiennement Morris Townsend. L'année qui venait de s'écouler depuis que son frère était mort lui rappelait cette époque bénie, car, bien que Catherine en prenant de l'âge fût devenue assez mal commode, sa société était autrement agréable que celle d'un baquet d'eau froide, pour reprendre l'expression même de Mrs. Penniman. La vieille dame ne savait pas trop comment utiliser cette liberté nouvelle ;

elle restait assise à la savourer, tout à fait dans la même posture qu'au temps où elle faisait de la tapisserie et rêvait, l'aiguille levée, devant son métier. Elle espérait cependant que ses idées originales, son talent de brodeuse, finiraient par trouver leur utilisation, et cet espoir allait se réaliser plus tôt qu'elle n'avait pensé.

Catherine continuait à habiter dans la maison de son père, bien qu'on lui répétât à droite et à gauche qu'une demoiselle qui vit simplement serait tout aussi bien logée dans une de ces petites maisons à façades de pierre brune comme on commençait à en bâtir un peu partout dans les rues transversales de la haute ville. Elle aimait le style de sa maison – que l'on commençait déjà à cette époque à traiter de « vieille demeure » – et elle espérait y passer le reste de ses jours. Cette maison était peut-être trop vaste en effet pour deux demoiselles aux goûts simples, mais Catherine aimait mieux être logée trop au large que trop à l'étroit ; elle n'avait aucune envie de vivre dans une trop grande intimité avec sa tante. Elle souhaitait, nous l'avons dit, finir ses jours à Washington Square et jouir de la compagnie de Mrs. Penniman pendant tout ce temps ; mais elle était d'ailleurs certaine que, pour longue que fût sa vie, sa tante vivrait au moins aussi longtemps qu'elle et qu'elle resterait toujours aussi alerte et vive. Mrs. Penniman était la vitalité incarnée.

– Catherine, dit un beau jour Mrs. Penniman, je vais te dire quelque chose qui va bien te surprendre.

– Dites vite, répondit Catherine ; j'aime bien les surprises. Et les distractions sont bien rares en ce moment.

– Eh bien, figure-toi que j'ai vu Morris Townsend. Si Catherine éprouva de la surprise, elle sut bien la dissimuler ; elle ne marqua son étonnement ni par un mot ni par un geste. Elle resta même parfaitement immobile pendant un certain temps, ce qui pouvait très bien s'interpréter comme un signe d'émotion.

– J’espère qu’il allait bien, dit-elle enfin.

– Je ne sais pas ; il a bien changé. Il aimerait beaucoup te voir.

– Je ne tiens pas à le rencontrer, dit rapidement Catherine.

– Je pensais bien que tu répondrais cela. Mais cette nouvelle n’a pas l’air de t’étonner.

– Mais si… beaucoup.

– Je l’ai rencontré chez Marianne, dit Mrs. Penniman. Il va la voir de temps en temps et ils ont tous peur que tu le trouves là en allant les voir. À mon avis, c’est justement dans cet espoir qu’il va chez eux. Il a grande envie de te revoir.

Catherine ne répondit rien, et Mrs. Penniman continua : Je ne l’avais pas reconnu au premier abord ; il a énormément changé. Mais lui m’a reconnue tout de suite. Il prétend que je n’ai pas du tout changé. Tu te souviens comme il est complimenteur. Il s’en allait au moment où j’arrivais, et nous avons fait quelques pas ensemble. Il est toujours très bien, sauf, naturellement qu’il a l’air moins jeune, et qu’il n’est plus aussi… aussi en train qu’il l’était. Il avait même quelque chose d’un peu triste ; mais j’avais déjà remarqué cela autrefois, particulièrement avant qu’il ne parte. Je n’ai pas l’impression qu’il ait très bien réussi, qu’il ait jamais eu de situation très stable. Je ne crois pas que ce soit un bourreau de travail, et c’est le travail, après tout qui conduit au succès. Mrs. Penniman n’avait pas prononcé le nom de Morris devant sa nièce depuis une bonne vingtaine d’années ; mais depuis qu’elle avait rompu le sceau du silence, elle semblait décidée à rattraper le temps perdu, comme si cela lui avait fait un plaisir incroyable de s’entendre elle-même parler de lui. Elle ne s’aventura cependant pas trop vite, s’arrêtant prudemment de temps en temps pour laisser Catherine lui indiquer d’une façon quelconque comment elle prenait ces informations. Catherine ne donna à sa tante

aucune indication. C'est tout juste si elle arrêta son rocking-chair et cessa de s'éventer ; elle restait silencieuse et immobile.

– C'est mardi dernier que je l'ai vu, dit Mrs. Penniman, et j'ai beaucoup hésité avant de te parler de lui. Je ne savais pas comment tu réagirais. Sur le premier moment, je m'étais dit que tout cela s'était passé il y a si longtemps que ça ne te ferait ni chaud ni froid. Puis je l'ai revu après cette rencontre chez Marianne. Je l'ai rencontré dans la rue, et il a fait quelques pas avec moi. La première chose qu'il a faite a été de me parler de toi ; il n'arrêtait pas de me poser des questions à ton sujet. Marianne ne voulait pas que je te parle de lui ; elle aurait préféré que tu ne saches pas qu'ils le voient. Je lui ai affirmé qu'après tant d'années tu ne risquais pas de trouver cela choquant ; tu ne peux guère en vouloir à son cousin de l'inviter chez lui. J'ai dit que tu étais bien incapable de sentiments aussi rancuniers. Marianne se fait des idées curieuses sur ce qui s'est passé autrefois entre vous deux ; elle a l'air de croire qu'il s'est très mal conduit. Je me suis permis de lui rappeler comment les choses s'étaient passées réellement, et de tout remettre à sa place. Il n'a pas de rancune, *lui*, je peux te l'affirmer, Catherine ; et cependant il serait excusable s'il était un peu aigri, car il n'a pas eu beaucoup de chance. Il a parcouru le monde en tous sens et il a essayé de fonder des affaires un peu partout ; mais il avait toujours sa mauvaise étoile contre lui. C'est passionnant de l'entendre parler de sa mauvaise étoile. Tout lui a craqué dans les mains ; tout, mais il a toujours sa... tu sais bien, tu te souviens... sa fierté indomptable. Je crois qu'il a épousé une Européenne dans je ne sais quel pays. Tu sais quels drôles de mariages ils font là-bas ; des mariages de raison, comme ils disent. Elle est morte au bout de peu de temps ; si bien que, selon ses propres termes, elle n'a fait que passer dans sa vie. Voilà dix ans qu'il n'était pas venu à New-York ; il n'y a que quelques jours qu'il est là. Son premier soin a été de me demander de tes nouvelles. Il a appris que tu n'étais pas mariée ; cela a eu l'air de l'intéresser prodigieusement. Il dit que tu as été le seul amour de sa vie.

Catherine avait laissé sa tante s'avancer peu à peu et repartir après chaque étape, sans jamais l'interrompre ; elle tenait les yeux baissés et elle écoutait. Mais la dernière phrase que nous avons rapportée fut suivie par un temps d'arrêt encore plus significatif que les autres, et c'est alors que Catherine se décida à parler. On se souviendra qu'elle avait déjà appris deux ans auparavant pas mal de choses sur Morris Townsend.

– En voilà assez, dit-elle. Je vous demande instamment de changer de sujet de conversation.

– Est-ce que par hasard ce que je t'ai dit ne t'intéresse pas ? demanda Mrs. Penniman non sans malice.

– Cela me fait de la peine, dit Catherine.

– C'est bien ce que je craignais. Mais est-ce que tu ne crois pas que tu pourrais te faire à l'idée de le revoir ? Il le désirerait tant !

– Assez, je vous en prie, ma tante, dit Catherine en se levant. Elle traversa rapidement le salon et alla jusqu'à la fenêtre qui ouvrait sur le balcon ; là, enfoncée dans l'embrasure et cachée à sa tante par les rideaux blancs, elle resta longtemps les yeux perdus dans la nuit chaude du dehors. Elle était bouleversée ; il lui semblait que les profondeurs du passé venaient de s'ouvrir et qu'il en était sorti un spectre. Elle avait pourtant bien cru morts certains souvenirs éteints, certains sentiments ; et elle s'apercevait qu'ils ne demandaient qu'un mot pour se ranimer. Mrs. Penniman avait prononcé ce mot fatal. Ce n'était qu'un moment à passer, songeait Catherine ; elle allait bientôt retrouver son calme. Mais elle tremblait de la tête aux pieds et son cœur battait à se rompre ; du calme ! cela allait passer ? Puis soudain, alors qu'elle attendait ainsi que son calme renaisse, ses larmes se mirent à couler. Mais c'étaient des larmes silencieuses, si bien que Mrs. Penniman n'en put rien savoir. Peut-être, cependant, est-ce parce qu'elle avait quelque

pressentiment de ces larmes que Mrs. Penniman ne parla pas davantage de Morris ce soir-là.

35

L'intérêt renouvelé de Mrs. Penniman pour ce monsieur ne se borna pas à des réminiscences dont Catherine eût pu ne rien savoir ; la vieille dame eut tout au plus la sagesse de laisser passer une nouvelle semaine avant de reparler de lui. Tout se passa à peu près comme la première fois qu'elle avait abordé ce sujet. Les deux femmes étaient assises dans le salon après dîner ; seulement, comme ce soir-là il faisait moins chaud, Catherine s'était mise à broder auprès de la lampe. Mrs. Penniman resta seule sur le balcon pendant une bonne demi-heure ; puis elle rentra dans la pièce et se promena vaguement de long en large sans se décider à parler. Finalement elle se laissa tomber dans un fauteuil à côté de Catherine, croisa les mains et laissa voir une certaine agitation.

– Tu ne vas pas te fâcher si je te parle encore de *lui ?* demanda-t-elle.

Catherine la regarda sans se troubler.

– Qui *lui ?*

– Quelqu'un que tu as aimé.

– Je ne serai pas fâchée, mais cela me sera très désagréable.

– Il m'a donné une commission pour toi, dit Mrs. Penniman. J'ai promis de la faire, et je ne peux pas manquer à ma promesse.

Pendant toutes ces années, Catherine avait eu le temps d'oublier le rôle qu'avait joué sa tante à l'époque de son grand

chagrin ; elle avait depuis longtemps pardonné à Mrs. Penniman de s'être mêlée de ce qui ne la regardait pas. Mais en entendant de nouveau parler de services rendus et de dévouement, de commissions et de promesses tenues, elle fut reprise tout d'un coup par cette idée que sa tante était une femme dangereuse. Elle avait dit qu'elle ne se fâcherait pas ; mais elle se sentit pendant un instant pleine de rancune.

– Je me moque pas mal de ce que vous avez pu promettre ! répondit-elle.

Mrs. Penniman était cependant trop convaincue de la sainteté des promesses pour s'arrêter là.

– Je me suis trop avancée pour reculer, dit-elle, sans vouloir préciser ce que cela voulait dire. Mr. Townsend a le plus grand désir de te revoir, Catherine ; il est sûr que si tu savais à quel point il le désire, tu ne lui dirais pas non.

– Nous n'avons aucune raison de nous revoir, dit Catherine, pas la moindre.

– Mais son bonheur en dépend ; est-ce que cela ne suffit pas ? demanda Mrs. Penniman d'un ton pénétré.

– À moi, non. Mon bonheur n'en dépend pas.

– Il me semble que tu te sentirais plus heureuse après l'avoir revu. Il va bientôt partir... reprendre sa vie errante, sa vie solitaire, épuisante et sans joie. Mais auparavant, il voudrait te parler ; c'est chez lui une idée fixe... il ne pense plus qu'à cela. Il voudrait te dire quelque chose de très important. Il a l'impression que tu n'as jamais compris ce qui s'est passé... que tu l'as jugé trop sévèrement, et cette idée n'a pas cessé de le torturer. Il voudrait pouvoir se justifier à tes yeux ; il est sûr qu'il y parviendrait en peu de mots. Il voudrait que tu l'accueilles comme un ami.

Catherine écouta ce beau discours sans s'arrêter un instant de tirer l'aiguille ; elle avait pu au cours de cette semaine s'accoutumer à l'idée que Morris Townsend était redevenu une réalité. Quand le discours fut terminé, elle dit simplement :

– Veuillez dire à Mr. Townsend que je le prie de me laisser en paix.

Elle achevait à peine ces mots qu'un coup de sonnette retentissant vint rompre le calme de la nuit d'été. Catherine regarda la pendule ; elle marquait neuf heures un quart. C'était bien tard pour une visite, surtout à cette époque où il restait si peu de monde à New-York. Mrs. Penniman, au même moment, eut un léger sursaut, et Catherine se tourna immédiatement du côté de sa tante. Elle la regarda fixement pendant un instant, cherchant à lui faire dire ce qu'elle dissimulait. Mrs. Penniman était rouge de confusion ; elle se sentait prise au piège ; elle avouait malgré elle. Catherine comprit ce qui se passait et se leva vivement, en demandant d'un ton qui glaça la vieille dame :

– Ma tante vous n'avez tout de même pas *osé ?*

– Catherine, mon enfant, balbutia Mrs. Penniman, je te supplie de le voir un instant !

Catherine avait fait peur à sa tante, mais elle aussi avait peur ; elle songea d'abord à courir en hâte dire au domestique de ne laisser entrer personne ; puis la peur de rencontrer le visiteur qui avait sonné la figea sur place.

« Mr. Morris Townsend. »

Voilà le nom qu'elle entendit tandis qu'elle hésitait encore. Ce nom bien reconnaissable en dépit du marmonnement du domestique. Elle tournait le dos à la porte du salon et resta ainsi pendant quelques instants après qu'on eût introduit le visiteur. Il ne prononça pas une parole, si bien qu'à la fin elle se retourna. Elle aperçut alors un homme qui se tenait au milieu de la pièce. Mrs. Penniman s'était discrètement éclipsée.

Catherine n'aurait jamais reconnu cet homme. À quarante-cinq ans, il n'avait plus la silhouette mince et élancée dont Catherine avait gardé le souvenir. Mais il avait très belle allure, et son menton s'ornait d'une barbe soyeuse qui s'étalait sur une poitrine dont elle augmentait la prestance. Au bout d'un moment Catherine retrouva les traits du haut du visage, lequel, en dépit d'une légère calvitie, était resté remarquablement beau. Le visiteur se tenait dans une attitude très déférente, et ne cessait de la regarder. « J'ai pris la liberté... je me suis permis... » dit-il ; puis il s'arrêta, regardant autour de lui comme s'il attendait que Catherine lui dise de s'asseoir. C'était toujours la voix de jadis, mais elle avait perdu de son charme. Catherine sentit qu'elle ne pourrait jamais lui dire de s'asseoir. Pourquoi était-il venu ? Il n'aurait jamais dû venir. Morris avait l'air très embarrassé, mais Catherine ne faisait rien pour l'aider. Non qu'elle se fît un plaisir de cette gêne qu'il éprouvait ; au contraire, elle comprenait mieux qu'une autre ce qu'il devait ressentir, et elle en souffrait pour lui. Mais comment eût-elle pu lui faire bon accueil, alors que tout son être lui criait que cet homme n'avait pas le droit d'être là ? « Je désirais tellement... J'avais tellement besoin... » continua-t-il. Puis il s'arrêta de nouveau ; il n'arrivait pas à dire ce qu'il aurait voulu.

Catherine ne l'aidait toujours pas, et il se rappelait peut-être avec terreur à quel point elle savait être silencieuse. Elle continuait à le regarder sans rien dire et elle finit par se rendre compte d'une chose très curieuse : il semblait que ce fût lui, et pourtant ce n'était pas lui ; il était l'homme qui avait été tout pour elle, et cependant la personne qui était devant elle ne lui était rien. Comme tout cela était loin ! Et qu'elle avait vieilli ! Et qu'elle avait vécu ! Elle s'était nourrie d'un souvenir qui se rapportait à *lui* et dont elle s'apercevait qu'il ne restait plus rien. L'homme qui était devant elle n'avait pas l'air malheureux. Il avait bonne mine, il portait beau ; ses vêtements étaient très soignés et toute sa personne avait un air de maturité satisfaite. Rien qu'à le regarder, Catherine pouvait imaginer sans peine comment il avait vécu ; il avait tiré tout ce qu'il avait pu de la vie

et ne s'était jamais laissé conquérir. Mais tout en se disant cela, elle ne se sentait pas la moindre envie de faire sa conquête ; elle éprouvait un malaise en sa présence et ne demandait qu'à le voir partir.

– Vous ne vous asseyez pas ? demanda-t-il.

– Je préfère que nous restions debout, dit Catherine.

– Ma visite vous déplait ? Il disait cela gravement, d'une belle voix pénétrée de respect.

– Je trouve que vous n'auriez pas dû venir.

– Est-ce que Mrs. Penniman ne vous a rien dit ? Je l'avais pourtant chargée d'une commission pour vous ?

– Elle m'a bien dit quelque chose, mais je n'ai pas compris.

– Je voudrais que vous me permettiez de vous expliquer... de me justifier à vos yeux.

– Cela ne me semble pas nécessaire.

– Ce n'est peut-être pas nécessaire pour vous, mais ce l'est pour moi. Cela me ferait un bien immense... et je ne suis pas tellement gâté par la vie. Il se rapprochait insensiblement ; Catherine lui tourna le dos. Est-ce que nous ne pouvons pas redevenir amis ? dit-il.

– Nous ne sommes pas des ennemis, dit Catherine. Je n'ai pas de haine pour vous.

– Ah ! vous ne savez pas le bien que vous me faites en parlant de la sorte ! Catherine ne répondit rien à cet élan de gratitude ; et il poursuivit : Vous n'avez pas changé d'un jour... les années ont passé sans dommage sur vous !

– Les années ont été fort calmes, dit Catherine.

– Elles n'ont pas laissé de traces ; vous êtes d'une surprenante jeunesse. Il avait réussi à s'approcher cette fois... il la touchait presque ; elle vit sa barbe soyeuse qui répandait un doux parfum, et au-dessus de sa barbe, ses yeux qui avaient une étrange fixité. Ce n'était plus du tout l'ancien visage, ou plutôt le jeune visage qu'elle avait connu. Si elle l'avait rencontré pour la première fois tel qu'elle le voyait à présent, elle ne l'aurait pas trouvé beau. Elle eut l'impression qu'il esquissait un sourire.

– Catherine, dit-il d'une voix sourde, je n'ai jamais cessé de penser à vous.

– Je vous en prie, taisez-vous.

– Est-ce que vous me haïssez ?

– Mais non, dit Catherine.

La manière dont elle avait répondu n'était pas très encourageante, mais il eut vite fait de se reprendre.

– Il vous reste bien un peu de tendresse pour moi, alors ?

– Je me demande comment vous avez l'audace de venir me poser de pareilles questions ! s'écria Catherine.

– Parce que depuis des années, je n'ai pensé qu'à une chose, que nous redevenions amis.

– C'est impossible.

– Mais pourquoi ? Cela ne dépend que de vous.

– Eh bien, justement ! dit Catherine.

Il la regarda encore un moment sans rien dire.

– Je comprends. Ma présence vous dérange et vous rend malheureuse. Je vais me retirer. Mais il faut que vous me permettiez de revenir.

– Je vous prie de ne pas revenir, dit-elle.

– De ne revenir jamais ?... Jamais ?

Elle fit un grand effort afin de trouver à lui répondre quelque chose qui l'empêcherait de jamais franchir son seuil à nouveau.

– Vous n'avez pas le droit de venir ici. C'est à la fois déplacé et... inutile.

– Ah ! femme de mon cœur, vous ne me comprenez pas ! s'écria Morris Townsend. Nous avons assez attendu : maintenant nous sommes libres.

– Vous vous êtes mal conduit envers moi, dit Catherine.

– Vous dites cela parce que vous ne voyez pas les choses sous leur vrai jour. Vous avez pu vivre tranquillement près de votre père... et c'est précisément de cela que je n'ai pas eu le courage de vous priver.

– C'est entendu.

Morris regrettait infiniment de ne pas pouvoir ajouter à son plaidoyer qu'elle avait eu encore d'autres avantages, car il va sans dire qu'il connaissait parfaitement les dispositions testamentaires du docteur Sloper. Il se laissait rarement prendre au dépourvu. « Il y a des sorts pires que celui-là ! » dit-il avec sentiment ; et on ne savait pas s'il faisait allusion à sa vie à lui, qui avait été privée de la protection d'un père. Puis il ajouta, avec un profond accent de tendresse :

– Est-ce que vous ne m'avez jamais pardonné ?

– Il y a bien longtemps que je vous ai pardonné ; mais il n'est pas question pour nous de redevenir amis.

– Il n'y a qu'à oublier le passé. Nous avons l'avenir devant nous, Dieu merci !

– Je ne peux pas oublier… je n'oublie pas, dit Catherine. Vous m'avez fait trop de mal. J'en ai trop souffert ; j'ai mis des années à m'en remettre. Et elle continua sur ce ton, cherchant avant tout à lui faire comprendre qu'il ne pouvait rien espérer de ce côté-là. Je suis incapable de recommencer… de reprendre nos relations. Tout est mort et bien mort. J'ai trop souffert ; toute ma vie en a été bouleversée. Je n'aurais jamais cru que vous oseriez revenir ici.

– Vous m'en voulez affreusement ! s'écria Morris, qui espérait de toutes ses forces qu'il finirait par lui arracher un cri de passion en faisant appel à sa pitié.

– Non, je ne vous en veux pas. Le ressentiment ne dure pas comme cela pendant des années. Mais il y a des choses que je ne peux oublier. Le souvenir de certaines douleurs ne s'efface jamais. Mais je ne veux pas en dire davantage.

Morris caressait sa barbe et regardait Catherine d'un air sombre.

– Alors, pourquoi ne vous êtes-vous jamais mariée ? demanda-t-il à brûle-pourpoint. Ce n'est pas faute d'avoir eu d'autres partis ?

– Je n'avais pas envie de me marier.

– C'est juste, vous êtes riche, vous êtes libre ; vous n'aviez rien à gagner en vous mariant.

– Je n'avais rien à y gagner, dit Catherine. Morris promena ses regards autour de lui, puis soupira profondément :

– J'avais pourtant espéré que nous redeviendrions amis.

– J'avais l'intention de vous faire dire par ma tante – si vous aviez daigné attendre que je réponde à la commission dont vous l'aviez chargée – que ce n'était pas la peine de vous déranger.

– Adieu donc, dit Morris. Excusez-moi de vous avoir importunée.

Il lui fit un profond salut, et elle lui tourna le dos… puis resta debout immobile, les yeux baissés, jusqu'à ce qu'elle l'eut entendu refermer la porte du salon.

Dans le vestibule il trouva Mrs. Penniman, toute agitée et empressée ; elle avait apparemment attendu à ce poste pour que sa curiosité fût satisfaite, sans que sa dignité en souffrît.

– Vous vous êtes rudement mis le doigt dans l'œil ! dit Morris en enfonçant son chapeau d'un geste rageur.

– Est-elle si impitoyable ? demanda Mrs. Penniman.

– Elle se moque de moi comme de sa première chemise… avec son sacré petit ton cassant.

– Vraiment cassant ?

Morris ne fit même pas attention à sa question ; il réfléchit un moment, son chapeau sur la tête.

– Mais alors, pourquoi diable ne s'est-elle jamais mariée ?

– Oui… je me le demande ! soupira Mrs. Penniman, d'un ton navré. Puis, comme si elle sentait que c'était là une explication insuffisante, elle lui demanda :

– Mais vous reviendrez quand même… vous n'allez pas désespérer ?

– Que je revienne ? Sacré nom de sacré nom ! s'écria Morris Townsend en quittant à grandes enjambées cette maison sur le seuil de laquelle se tenait Mrs. Penniman, la bouche grande ouverte.

Pendant ce temps, Catherine avait repris sa place dans le fauteuil du salon, et, son ouvrage en mains, semblait installée là… pour le reste de ses jours.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2012

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MichelB, Jean-Marc, SergeT, PatriceC, Coolmicro.